
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

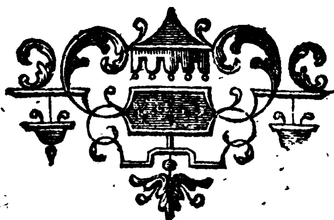
LES

FEMMES MILITAIRES.

RELATION HISTORIQUE D'UNE ISLE NOUVELLEMENT DECOUVERTE,

ENRICHIE DE FIGURES.

Par le C. D***.



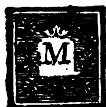
A AMSTERDA

AUX DEPENS DE LA COMP.

M. DCC. XXXIX.



A MONSEIGNEUR
LE CHEVALIER
D'ORLEANS;
GRAND PRIEUR DE FRANCE,
Général des Galéres, &c.


ONSEIGNEUR,

Mon dessein, en vous dédiant mon Ouvrage, n'est point de le mettre sous votre protection, je ne l'en crois pas digne. Je n'entreprens pas aussi, MONSEIGNEUR, *de loüer les qualitez admirables de votre esprit & de votre*

cœur; je n'ai aucun des talens sublimes que demanderoit un sujet si noble & si élevé. Quelles peuvent donc être mes vûës de placer votre auguste Nom à la tête de mon Livre? C'est, MONSEIGNEUR, *de publier que vous m'avez fait beaucoup de bien; & je ne souhaite une grande fortune à mon Ouvrage, c'est-à-dire, qu'il soit lû à la Cour & à la Ville, que pour avoir par-tout des témoins de la reconnoissance qui m'anime, de l'attachement inviolable, & du profond respect avec lequel je suis*,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,
Le C. D***.

LES



LES FEMMES MILITAIRES.

RELATION HISTORIQUE D'UNE ISLE

Nouvellement découverte.

L'ANNÉE 1720, si fameuse en révolutions incroyables, me fut plus fatale qu'à personne. La perte d'un procès me couta la moitié de mon bien, un remboursement me ravit tout le reste.

Il ne me restoit plus pour relever ma fortune, qu'une ressource dont je cherchai à profiter. Plu-

ſieurs perſonnes conſidérables m'avoient offert gracieuſement leur bourſe & leurs bons offices, en mille occaſions où je n'en avois pas beſoin : je les vis l'un après l'autre, je leur fis connoître le triſte état de mes affaires, & leur demandai leur protection pour obtenir de l'emploi. Ils me promirent de ſolliciter vivement, & pas un ne me tint parole. Si j'arrachois d'eux quelque recommandation, ou de bouche ou par écrit, elle n'avoit jamais ce degré de chaleur qu'ils ſavent ſi bien trouver pour eux, & qui dévroit être le même dans les ſollicitations dont ils ſe chargent.

Tout ce que me valut mon aſſiduité à leur faire ma cour, fut de reconnoître la perfidie de leurs careſſes, le faux brillant de leur mérite, l'emploi ridicule de leurs profuſions ; de démêler enfin, dans leur ame vorace & cruelle, une

monſtreuſe alliance de prodigalité & d'ávarice, qui leur ferme la main pour la vertueuſe indigence, & la leur tient follement ouverte pour le faſte & la débauche.

Mais ſi je ne trouvai dans le corps de nos riches & belles Idoles, que des araignées & des inſectes, c'eſt-à-dire des inclinations baſſes, & des ſentimens vicieux dans des perſonnes de diſtinction, j'eus le bonheur de mettre la main ſur une belle fleur, plantée dans un fumier. Voici l'hiſtoire.

Un homme qui avoit été domeſtique de mon pere dans ma premiére jeuneſſe, me reconnut un matin que je me promenois aux Thuilleries, & m'abordant avec joie : „ Souffrez, mon cher „ Maître, me dit-il, que je vous „ arrête, pour vous aſſurer de mon „ reſpect, & m'informer de vo-

„ tre chére famille, que j'ai perduë
„ de vue depuis plus de quinze
„ ans.

Je le reconnus à mon tour, & lui pris la main, que je lui ſerrai avec amitié. Comme je lui vis une épée au côté, & qu'il étoit vétu très-honnêtement, je lui demandai s'il avoit fait fortune dans le Siſtême.

Il me répondit, qu'il avoit amaſſé quelque choſe dans le Commerce ; mais que ne connoiſſant rien à celui du Papier, il ne s'étoit jamais chargé que d'eſpéces bien ſonnantes ; de ſorte que le Siſtême ne lui avoit aporté, ni profit, ni dommage.

Comme il achevoit de parler, midi ſonna ; je voulus gagner la porte du Pont Royal, & je dis à Robert, c'eſt le nom de mon homme, que j'allois dîner chez un de mes amis au Fauxbourg S. Germain.

Robert me répondit d'une maniére vive & naturelle, que si ce n'étoit point un repas prié, il prenoit la liberté de me demander la préférence, & que je boirois chez lui d'aussi bon vin qu'il y en eut. Il me pressa de si bon cœur, que j'acceptai l'offre qu'il me faisoit.

Je le suivis dans la rue neuve des Petits Champs; je montai chez lui, à un second étage que je trouvai meublé très-proprement: sa femme, grande personne bien faite & polie, me reçut d'un air gai, mit le couvert après que son mari lui eut dit un mot à l'oreille, & nous servit au bout d'une demie-heure un excellent potage, ensuite le bouilli; & pour entrée, une compotte de pigeons; le Rotisseur aporta deux bons perdreaux & un poulet gras, qui composoient l'extraordinaire, avec une salade.

Je trouvai le vin auſſi bon qu'il me l'avoit dit, & j'en bus avec d'autant plus de plaiſir, que perſonne depuis long-tems ne m'en avoit preſenté de ſi bonne grace: mais malgré les attentions de mon hôte à me bien recevoir, malgré la mienne même à lui paroître extrêmement ſatisfait de ſes maniéres, il tranſpiroit toujours quelque choſe de la triſteſſe que je portois au fond du cœur. Robert s'en aperçut, & me dit: Si je ne ſavois, Monſieur, par des perſonnes qui vous connoiſſent particuliérement, que vous n'aimez point le jeu, je croirois volontiers à votre air triſte & penſif, que vous avez fait quelque leſſive à la Roulette. Non, lui répondis-je, mais à un jeu plus diabolique, où l'on m'a dépoüillé de tout mon bien; là-deſſus, je lui racontai le déſaſtre de ma fortune, & l'affreuſe ſituation où j'étois réduit.

D'abord toute ma tristesse passa sur son visage. Voici, dis-je en moi-même, un homme dont je trouble la digestion, en lui aprenant que je ne suis bon à rien, & qui a toute la mine de regretter son plat de rôt.

On aporta le dessert, la maîtresse du logis décoëffa cinq ou six pots de confitures, & une grande bouteille de pêches à l'eau-de-vie: mais dans le récit de mes infortunes, nous avions contracté un sérieux que rien n'étoit capable de dissiper, & dont je ne pus sortir.

Après le caffé, Robert me fit passer dans un cabinet, où m'ayant fait asseoir, & fermé la porte sur nous, il me dit: » Vous souve» nez-vous, Monsieur, que pen» dant quatre années que j'ai de» meuré chez Mr. votre Pere, vous » me donniez une partie de l'ar» gent de vos menus plaisirs? Hé

» bien, de cet argent amaſſé écu
» ſur écu avec mes gages, je me
» trouvai riche en ſortant de chez
» vous de près de 800. livres : avec
» cette ſomme, j'achetai des mar-
» chandiſes ſur leſquelles je ga-
» gnai, les revendant en détail
» plus de moitié en moins de ſix
» mois : mon commerce a depuis
» toujours proſpéré, je poſſéde à
» preſent plus de vingt-cinq mille
» écus de bien, que je ne puis
» mieux employer qu'à vous ſer-
» vir dans l'état fâcheux où vous
» êtes. Vos libéralitez furent la
» ſource de ma fortune, je ſerois
» un grand lâche, ſi je ne vous
» donnois des marques de ma re-
» connoiſſance : Voilà, Monſieur,
» ajouta-t'il, en ouvrant un tiroir,
» deux cens cinquante louïs d'or,
» dont je vous ſuplie de vous ſer-
» vir ; & ſi vous avez beſoin d'une
» plus groſſe ſomme, je ne vous
» demande que trois jours pour

» vous la compter. » En achevant ces mots, il me gliſſa le rouleau dans ma poche, ouvrit la porte du cabinet, apella ſa femme, me préſenta deux de leurs enfans qui revenoient de l'école; enfin il ne me donna le tems, ni de le refuſer, ni de le remercier. Un de ſes amis entra, il feignit d'avoir une affaire de conſéquence avec lui, & me pria de trouver bon qu'il me laiſſât avec ſa famille pour une demie-heure, après-quoi il me rejoindroit. Je conçus qu'il ne vouloit pas abſolument que je lui parlâſſe de ma reconnoiſſance. Je me retirai chez moi, plus touché qu'il ne m'eſt poſſible de le dire, d'un procédé ſi généreux.

Le lendemain, j'allai chez lui, pour lui faire mon billet de la ſomme qu'il m'avoit prêtée, on me dit qu'il étoit en campagne pour quelques jours; & effectivement, je reçus une lettre de lui, da-

tée de Senlis. Voici ce qu'elle contenoit, & qui donne un nouveau relief à sa générosité.

MONSIEUR,

„ Je vous souhaite bien de la
„ santé, & une fortune digne de
„ vous, dans le voyage de long
„ cours que vous m'avez confié
„ que vous allez entreprendre. Je
„ n'ose vous dire tous les vœux
„ que je fais pour votre prospéri-
„ té, parce que je paroîtrois peut-
„ être penser à mes propres inté-
„ rêts; mais voici un moyen sûr
„ de vous prouver, que je m'occu-
„ pe uniquement des vôtres. Je
„ vous renvoye votre billet que
„ vous avez laissé à ma femme,
„ vous ne me devez rien; c'est
„ moi qui vous suis redevable de
„ tout ce que je possède; soyez
„ persuadé de ma reconnoissance,

„ & du profond reſpect avec le-
„ quel je ſerai toute ma vie,
MONSIEUR,

Votre, &c.

ROBERT.

Un ſervice rendu de ſi bonne grace, & dans des circonſtances où j'en avois un extrême beſoin, ne me cauſa point toute la joye qu'il paroît que je dûſſe reſſentir : car j'ai toûjours eu une maniere de penſer ſur ces ſortes de choſes, qui n'eſt pas fort commune ; c'eſt que les marques de reconnoiſſance que me donnent ceux que j'ai obligés, ne me ſont jamais ſi ſenſibles, que le plaiſir que je trouvois à les voir mes redevables : ainſi la générosité avec laquelle Robert s'aquitoit avec moi des petites liberalités que je lui avois fait autrefois, troubloit ma délicateſſe, ou plûtôt mortifioit mon orgueil : j'admirois ſon procédé, mais on n'aime point tout ce qu'on admire.

Dans ces circonstances, la fortune vint à mon secours. Une de mes tantes, âgée de 75 ans, me donna un petit Domaine de 12 à 13000 francs, situé près de la Ville de Montbrisson en Auvergne, d'où je tire mon origine du côté maternel, par un ayeul qui fut premier Medecin de la Reine d'Angleterre, Elisabeth.

Le Contrat passé entre ma tante & moi, je courus chez Robert, qui étoit de retour de Senlis; & à force de prieres & d'importunitez même, il reçut ma donation en forme de ce Domaine, pour lui & pour les siens.

Cette affaire réglée, qui remettoit mon amour-propre dans tous ses droits, c'est-à-dire, qui me constituoit avec Robert dans mon ancienne dignité de Bienfaiteur, je ne songeai plus qu'à vendre le peu d'effets qui me restoient, pour passer ensuite en Angleterre, où

le Commerce eſt le pere commun du Noble & du Roturier, où il eſt permis à tous les hommes d'aquérir & de conſerver par le travail.

J'avois des meubles, des bijoux, de l'argenterie & des tableaux que je voulus vendre, & qui étoient portés ſur mon livre de raiſon pour treize mille cinq cens quelques livres, & le tout valoit un grand tiers au-delà, ſuivant l'eſtimation des connoiſſeurs. Je comptois donc, que faiſant bon marché de ce tiers, je retrouverois facilement la ſomme que je les avois acheté, qui ajoûtée à mes 250 louis d'or, me feroit celle de dix-neuf mille cinq cens livres argent net, avec quoi je pourrois prendre intérêts ſur des vaiſſeaux marchands de la Grande-Bretagne.

J'annonçai la vente de mes effets à tous mes amis, qu ſe diſans

tels : ma maison ne desemplit point de curieux pendant huit jours, mais il ne se presenta pas un acheteur qui me fît des offres convenables. On vouloit bien me donner ce que je demandois, mais la façon de me payer ne pouvoit entrer dans mes arrangemens.

Des gens du grand air me prososoient une partie en especes, un autre en troc avec ces puérilités ingénieuses, ces bagatelles de poche & de toilette qui coutent tant de façon, & qui ne sont bonnes qu'à négocier dans les coulisses de l'Opéra ; enfin une autre partie payable sur leur parole d'honneur ; effet aussi verreux que les mandemens sur leurs Fermiers qu'ils m'offroient pour le reste.

Je ne conclus donc rien avec ces Messieurs ; cependant je voulois partir, & j'avois pris à Londres certains engagemens qui ne

souffroient pas que je differâsse à m'y rendre.

Enfin on m'indiqua un Gentilhomme riche, sans femme, sans enfans, sans heritiers, dévot, charitable, & qui pour soulager les honnêtes nécessiteux, ne refusoit jamais d'acheter les nipes qu'ils étoient forcés de vendre. Je pris sur mes tablettes le nom & la demeure de ce pieux personnage, qui s'apelloit le Marquis de la Guêpe.

Je reçus une lettre de Londres, par laquelle on me pressoit de m'y rendre dans quinzaine pour tout délai, si je voulois profiter d'une occasion qui se présentoit de placer mes fonds avantageusement. Je pris une derniere résolution d'abandonner mes effets, pour peu que j'en trouvâsse d'argent comptant; & dès le lendemain neuf heures du matin, j'allai chez M. de la Guêpe.

Il étoit déja ſorti ; ſon portier me dit qu'il entendoit la Meſſe dans une Egliſe voiſine, & qu'il ſeroit de retour dans une heure.

Je revins, mais il étoit reparti ſur le champ pour aller entendre à la Paroiſſe une ſeconde Meſſe. On m'aſſura qu'il ſeroit chez lui avant l'heure du dîné. J'y retournai midi ſonnant ; on me pria d'attendre que la Meſſe qu'on lui diſoit actuellement dans la Chapelle de ſa maiſon fût finie, après quoi on m'annonceroit. Je montai à l'apartement ; un laquais, le plus révérencieux des hommes, m'introduiſit dans un cabinet d'où je pourrois voir le Prêtre à l'Autel.

Après le dernier Evangile, on avertit Monſieur, mais il s'agenoüilla encore, & fit une action de grace plus longue que celle de ſon Aumônier. Il quita enfin ſon Prié-dieu, & vint à moi d'un air

poli. Je lui déclarai avec modestie mon nom, & mes qualitez ; sur quoi il se récria, qu'il avoit l'honneur de connoître très-particulierement le Comte de Bidalos mon neveu, & qu'il ne désiroit rien avec plus de passion, que de mériter mon amitié, comme il se flâtoit d'avoir celle de mon respectable parent.

Me voilà encouragé par une reception si gracieuse. Je fis une histoire abrégée, mais touchante, de mes malheurs, & je terminai mon récit par suplier Monsieur de la Guêpe de vouloir bien s'accommoder de mes effets. „Très-
„ volontiers, me dit-il, & pour
„ premiere preuve du désir très-
„ sincére que j'ai de vous rendre
„ service, je ne remettrai point
„ à demain ce que nous pouvons
„ terminer dès aujourd'hui : car
„ quand il s'agit de secourir le
„ prochain, sur-tout, Monsieur,

„ des gens de votre mérite &
„ de votre condition, tous les
„ momens qu'on diffère sont des
„ momens de tiédeur indignes de
„ l'honnête-homme & du chré-
„ tien : souffrez donc que je vous
„ accompagne chez vous, je jet-
„ terai un coup d'œil sur les cho-
„ ses dont vous voulez vous dé-
„ faire, & notre marché sera bien-
„ tôt conclu.

En achevant ces mots, & sans attendre ma réponse, il prit son épée, nous sortîmes ensemble, & nous allâmes chez moi.

Le Marquis visita exactement mes meubles, qu'il trouva de bon goût, & très-proprement tenus; mes tableaux lui plûrent, mes bijoux le charmérent. Il fit peser deux tabatieres, un étui d'or, mes jattes, & le reste d'un service de table d'argent ciselé, dont il loua beaucoup les façons.

Quand il eut fait sa revuë en

très-fin connoiſſeur qu'il étoit, il me demanda à combien me revenoit le tout. Je lui fis voir article par article, ſur mon livre-journal, que la totalité me coutoit dix-neuf mille trois cens quelques livres.

„ Ce n'eſt pas cher, me dit-il, „ & il n'y auroit rien à perdre de „ vous en donner quatre mille li- „ vres de plus; mais les tems ſont „ ſi durs, que je ne crois pas que „ vous en trouviez plus de ſix „ mille francs, c'eſt-à-dire plus „ du quart de ce qu'ils valent. „ Moi-même, Monſieur, avec „ toute mon envie de vous obli- „ ger, je ne pourrois en con- „ ſcience vous en donner davan- „ tage; car en me chargeant de „ ce ſuperflu pour une ſomme „ plus forte, je me mettrois „ hors d'état d'aider certaines fa- „ milles, que je ſoulage dans leur „ miſére.

Je mis toute ma rhétorique en

usage, pour engager le dévot Mr. de la Guêpe à me faire un meilleur parti; j'attaquai le saint homme par tous les endroits sensibles à la piété, à l'honneur, à l'amour propre. Vains efforts, je ne pus rien gagner; il se piquoit d'être ferme dans ses résolutions, qu'il croïoit dirigées par une grande sagesse: & comme on sait, il n'y a point de gens qui péchent tant contre l'équité, que ceux qui se flâtent d'être justes.

Enfin, dans la nécessité pressante où j'étois de faire de l'argent, je fus contraint d'accepter ses offres: il me compta six mille livres, & fit enlever le soir même tous mes effets. Je lui dis en nous séparant, que je publierois par-tout le service agréable qu'il venoit de me rendre, & je lui tiens parole.

Rien ne m'arrêtoit plus à Paris. Je pris la poste le lendemain, & j'arrivai à Londres le neuviéme our de mon départ.

Cette grande Ville me parut plus belle encore, qu'on ne me l'avoit dépeinte; & je dirai avec Charles Patin (*a*), que l'on S'y égare, on s'y perd, & qu'on ne peut s'imaginer où va la multitude du peuple & l'abondance des richesses. Pour nous donner une idée du grand nombre de ses habitans, il remarque que treize cens Apoticaires en prouvent l'affluence.

Je trouvai les affaires qui m'avoient apellé à Londres, dans une situation très-avantageuse. Je plaçai mes fonds dans une société de riches Commerçans, qui mettoient en mer un navire chargé de marchandises, sur lesquelles, supposant une navigation heureuse, nous pouvions gagner cent pour un.

Richard Sembrook, Gentilhomme de la Province de Norfolck,

(*a*) Relation de ses Voyages, seconde édition, pp. 167. & 219.

étoit chef & conducteur de l'entreprise. Quelques années auparavant, il avoit été jetté par une tempête sur une Terre inconnuë, éloignée de plus de cinq cens lieuës des Iles Bermudes. Il entra dans le Païs lui quatriéme, le reste de l'Equipage fut submergé.

Deux coffres leur servirent de chaloupe pour aborder, & les merceries dont ces coffres étoient pleins, leur gagnerent l'amitié d'une troupe de Sauvages qui les reçurent humainement.





RELATION DE L'ILE DE GROENKAAF.

LA Nécessité est un Maître de Langue sous lequel on aprend bientôt à demander les besoins de la vie. Sembrook & ses compagnons devinrent habiles en peu de tems: alors ils firent valoir leur esprit & leur industrie, & gagnérent l'estime & l'amitié de leurs hôtes.

Ces Peuples sauvages semblent avoir conservé la primitive innocence: ils ne connoissent, ni vices, ni vertus; ils se conduisent par un aistinct droit & sage, qui ne les bnandonne jamais; & tout l'office de leur raison se reduit à se procurer par les voïes les plus douces

les choses nécessaires à la vie, à ne point amasser pour un avenir dont on ne joüira peut-être pas, se conserver une bonne santé sans laquelle on ne posséde rien.

Le septiéme jours que leurs enfans sont nés, on leur grave sur le bras gauche, en lettres ineffaçables, ces deux mots, *Adore Dieu*; & sur le bras droit, ces autres paroles, *Aime ton semblable*. Voilà toutes leurs Loix. Cent mille Volumes de Morale contiennent plus de phrases, & pas plus de choses.

Nos Anglois perdirent bientôt, en si bonne compagnie, les inclinations déréglées qu'ils avoient aportées d'Europe; soit qu'il n'y eût pas moïen de les satisfaire; soit qu'ils prissent du goût pour la simplicité des mœurs, inconnuë chez les Peuples policez.

Quatre se mariérent à de jeunes filles, dont ils étoient devenus amoureux,

moureux, & qui méritoient bien d'être aimées ; car au teint près qu'elles avoient fort brun, leur visage étoit charmant, la bouche gracieuse, le nez bien fait, l'oreille petite, la chevelure longue & bouclée : elles avoient l'œil d'une grande vivacité, la taille haute & libre, & sur toute leur personne mille apas répandus qu'on voïoit tant qu'on vouloit, & qu'on ne se lassoit point de voir : privilége que n'a pas le beau sexe de notre Continent, mais dont la nature a gratifié les femmes de ce Païs-là, pour leur faire aimer la nudité à laquelle le climat les condamne.

Sembrook fut le seul qui ne se maria point, parce que malheureusement il ignoroit que depuis son départ de Londres il étoit veuf.

Avant la cérémonie des nôces, il falut que nos quatre Amans &

Sembrook même se fissent naturaliser, ce qui consistoit à recevoir sur les bras l'empreinte des deux sages préceptes dont je viens de parler, *Adore Dieu*, *Aime ton semblable*. Cela fait, nos Anglois furent reconnus avec des réjouïssances extraordinaires pour membres de la Nation, avec droit de labour, de chasse & de pêche, & tous les autres avantages de la Société.

Après les nôces, qui ne divertirent point-du-tout Sembrook, parce qu'elles le firent souvenir, qu'il avoit une femme ailleurs; il laissa les nouveaux Epoux arranger leur petit ménage, & se mit en campagne avec deux Sauvages ses voisins, pour reconnoître le Païs qu'il avoit droit, depuis son adoption, de regarder comme le sien propre.

Voici le journal de son petit voyage, que j'ai copié sur son manuscrit.

Le 6 Mars 1716, accompagné de mes fidéles amis Routaubkin & Chiourkeffi, je suis sorti de notre habitation pour aller visiter la Province, dont je n'ai, depuis seize mois que j'y habite, qu'une connoissance très-imparfaite; parce qu'avant la cérémonie de mon adoption, il ne m'étoit pas permis, comme Etranger, de sortir des limites de mon parc, c'est-à-dire, du territoire où l'on me laissoit vivre, & qui contient environ deux lieues.

On nomme ce Païs-ci Groenkaaf, ce qui signifie dans la langue des Originaires, *Couronne blanche*; parce que c'est une Isle exactement fermée par de hautes montagnes, toujours couvertes de neiges. La Nature, jalouse des trésors infinis qu'elle tient cachez dans cette belle solitude, a placé au devant de ces montagnes une chaîne de rochers, dont les racines

s'étendent bien loin dans la mer ; ce qui rend l'abord de l'Isle très-dangereux pour les Barques, & inpratiquable aux Vaisseaux de haut port.

L'Isle peut avoir douze ou quinze lieues de tour, sur huit à neuf de large : elle est fertile en ris, en millet, en fruits délicieux, citrons, oranges, cannes de sucre, indigo & cochenille. Plusieurs petites rivieres arrosent les plaines, où le bétail s'engraisse & multiplie extraordinairement. J'y ai vû, par grosses troupes, des sangliers, des cerfs, des ânes & des chevaux sauvages.

Mais ce qu'il y a de plus cher aux yeux d'un Européen, ce sont des mines d'or & d'argent, & une d'émeraudes, la plus riche peut-être qu'il y ait dans le monde.

La vuë de ces choses fit perdre à Sembrook toute sa philosophie ; il ne pensa plus qu'à retourner en

Angleterre, avec bonne provision des trésors qu'il avoit découverts: il en assembla un tas considérable sur un rocher, où il se bâtit une petite hute, sous prétexte de la pêche; mais en effet, pour apercevoir de ce lieu éminent les Vaisseaux qui pourroient passer, faire un signal, demander la Chaloupe, ou se jetter avec ses effets dans son Canot, & joindre le prémier Navire qui mouilleroit au Sud de l'Isle où l'ancrage étoit bon.

Plusieurs mois s'écoulérent, sans qu'il vît aucun Bâtiment: mais un soir, une Frégate Hollandoise jetta l'ancre sur vingt brasses de fond, à deux petites lieues de l'Isle: & comme l'Equipage avoit besoin de faire du bois & de l'eau, le Capitaine envoya l'Esquif avec cinq ou six hommes pour reconnoître les rochers, & y chercher des arbres & quelque bonne source,

Ils prirent terre à la petite pointe du jour, & marchant avec précaution, c'est-à-dire, sans faire beaucoup de bruit, pour ne point se découvrir en si petit nombre aux habitans, s'il y en avoit; ils trouvérent un Sauvage profondement endormi, c'étoit Sembrook; ils se saisirent de lui, & l'emmenérent à bord de la Frégate.

Il n'eut pas la force de leur dire une parole en chemin, tant il se trouva déconcerté de se voir si brusquement séparé de son trésor.

Déclarer qu'il en avoit un, c'étoit l'abandonner aux soldats qui se rendoient maîtres de sa personne, & découvrir à une Nation étrangére la richesse d'une Isle dont il méditoit de s'emparer pour lui-même & ses compatriotes. Dans cette abîme de pensées affligeantes, il avoit un air abatu & stupide, qui ne servit pas peu à faire

illusion aux Hollandois, comme il le méditoit dans son profond silence.

Le Capitaine le prenant pour un véritable Sauvage, voulut lui parler par signes, & lui demander s'il y auroit sûreté pour les siens de descendre dans l'Isle, & de trafiquer avec la Nation. Quelle fut la surprise de tout l'Equipage! lorsque Sembrook répondit en langue Hollandoise qu'il parloit fort bien, que l'Isle n'étoit point habitée, & que depuis cinq années qu'une tempête l'y avoit jetté, il vivoit seul de quelques coquillages, & d'un peu d'eau de pluie qu'il amassoit dans les concavites des roches: qu'il avoit fait plusieurs fois le tour de cet horrible Désert, sans y trouver ni fruits, ni racines, ni eau douce, ni bois même qui fût propre à lui bâtir une cabanne, mais seulement à six ou sept milles du rivage des brossailles

d'où il tiroit son chaufage au péril de sa vie, parce qu'elles servoient de retraite à des serpens gros comme la cuisse.

Après cette description, qui ne laissoit aux auditeurs aucune curiosité de prendre terre, Sembrook se jettant aux genoux du Capitaine, le suplia de le garder sur son Bord, & de le remener en Hollande, d'où il lui seroit facile de passer en Angleterre. Sa demande lui fut accordée de fort bonne grace.

On se remit bien-tôt sous voiles, parce que le Vaisseau commençoit à chasser sur ses ancres, & que le rusé Sauvage en prit occasion de dire au Capitaine, que le vent qui se faisoit sentir alloit devenir d'une violence extrême, & porteroit le Navire sur les rochers, si on ne couroit promptement au large. Son conseil fut suivi; on tira à la mer, & on perdit

de vue en peu d'heures l'Isle fortunée, dont Sembrook avoit si habilement éloigné les Hollandois.

Après une navigation longue, mais heureuse, la Frégate arriva à Amsterdam, d'où Sembrook revint à Londres.

Il forma, parmi les plus honnêtes gens de sa connoissance & les plus aisez, une compagnie pour négocier aux Isles de Summer & à la Caroline : c'étoit-là l'objet aparent, & que l'on publioit dans le monde : mais le dessein véritable, & connu seulement des associez, étoit d'aller à Groenkaaf, où nous atendoit la plus abondante récolte d'or, d'argent & de pierreries, que l'on eût fait depuis la conquête du Perou.

Déja nous partagions notre Isle, comme si nous en eûssions été possesseurs, en dix parties égales pour autant d'associez ; & la Compagnie me nomma son Commissaire

Général, pour faire sur les lieux les lots de chacun, avec atribution de deux deniers par livre, de l'estimation de tous les effets & de tous les fonds qui seroient lottis: parce qu'en qualité d'Etranger, on ne vouloit m'acorder aucune Seigneurie dans l'Isle, mais seulement une habitation en roture, de quoi l'on me dédommageoit par le produit que je viens d'expliquer.

Nous fîmes, avec des atentions dignes de nos espérances, les préparatifs du voyage; nous équipâmes un Vaisseau de tout ce qui convenoit à une entreprise de cette conséquence; & sous le commandement de Richard Sembrook, nous mîmes à la voile le premier jour de Mars 1721.

Le sillage de notre Bâtiment étoit si bon, que vent arriére, il faisoit deux lieues & demie par heure, & nous eûmes presque toujours le vent favorable; de lon-

te que le onziéme mois de notre navigation, nous arrivâmes sans aucune avanture fâcheuse à la vue de l'Isle de Groenkaaf.

Comme il étoit tard quand nous la découvrîmes, nous différâmes au lendemain à nous en aprocher, dans la crainte d'échouer sur les rochers qui l'environnent. Mais il s'éleva tout d'un coup une tempête affreuse, acompagnée de pluïe, de grêle, de tonnerre, & d'un brouillard épais qui nous déroboit toute autre lumiére que celle des éclairs, enfin de toutes les circonstances qui annoncent un naufrage inévitable. Nos mats se rompirent, nous fûmes contraints de quiter entierement la manœuvre, & de laisser aller le Vaisseau à la dérive, c'est-à-dire, de nous abandonner au gré des vents.

Nous fûmes, pendant cinq jours & cinq nuits, le jouet de leur fureur; ils nous poussérent à plus de

300 lieues loin sur des côtes inconnues, où le Navire toucha à des brisans, s'ouvrit, & fut submergé.

La Providence me mit entre les mains la hune de notre grand mât, qui s'étoit conservée entiere, dont je me saisis pour m'aider à gagner le bord; le lieu du naufrage n'en étoit pas éloigné d'une portée de canon. Je poussai ma petite machine qui me soutenoit, & à l'aide du vent qui changea & me devint favorable, je pris terre.

Alors je jettai les yeux sur les tristes débris dont tout le rivage étoit couvert, mais parmi tant d'objets funébres, j'eus la consolation d'apercevoir deux personnes encore vivantes, que les flots amenérent sur le sable auprès de moi : c'étoit Susanne Hide sœur de notre Pilote, & Saphire Stout fille du Contre-maître.

Elles s'évanoüirent l'une & l'au-

tre, & tout le ſoulagement que je pus leur donner, fut de leur pancher la tête, pour qu'elles rendiſſent l'eau qu'elles avoient avalé. Quand leur eſtomac fut ſoulagé, la connoiſſance leur revint : je les aſſurai en peu de paroles, que je leur tiendrois lieu de pere ; & pour premiere marque de mon zéle, je me jettai à la nâge, & j'allai arrêter ſur un roc & ſur de larges bancs de ſable, que la mer apaiſée découvroit, tous les tonneaux & les coffres que le flot y pouſſoit, & que je ſavois être pleins de proviſions de bouche, de hardes, & d'uſtenciles.

Je ne perdîs pas mes peines ; la mer entiérement calmée, laiſſa à ſec notre petite cargaiſon ; & comme il n'y avoit de-là au rivage qu'une portée de fuſil, je fis pluſieurs voïages ce jour-là même, chargé de biſcuit, de viande ſalée, de quelques bouteilles de

vin, & de deux habits d'hommes, dont au défaut d'habits de femme, mes deux compagnes furent obligées de se servir.

Je coupai du bois, & je fis une petite feuillée, sous laquelle, après avoir pris quelque nourriture, nous passâmes la nuit à déplorer nos malheurs, plutôt qu'à reposer.

Le lendemain lorsqu'il fut jour, je repris l'exercice de la veille, je portai à notre cabane tout ce que je pus recueillir de plus utile à la vie, des débris épars de notre naufrage. Je trouvai des armes blanches, des armes à feu, de la poudre & du plomb, des outils de fer, & l'esquif du vaisseau dont je me servis, après l'avoir vuidée, comme d'un magazin, pour entasser ce que je repêchois.

Quand j'eus mis le tout à bord avec une fatigue incroïable, je résolus d'entrer dans le Païs, tant pour le reconnoître & chercher à

nous y établir, que pour ne plus voir le lugubre spectacle de nos infortunes.

A une portée de trait du lieu où nous avions pris terre, régnoit une grande Forêt; nous y entrâmes, moi armé d'un fusil, d'une baïonnette, d'un sabre & d'une hache; mes deux Amazones, de pistolets & d'épées.

Nous trouvâmes à notre droite, au plus épais de la Futaïe, qui nous paroîssoit aussi ancienne que le Monde, une voie assez claire que nous suivîmes, & qui nous conduisit, après avoir marché un quart d'heure, sous une espece de colonnade d'architecture très-gotique.

J'aperçus au fond de cette colonnade une table d'airain incrustée dans un pilier, comme le sont chez nous la plupart des Epitaphes.

J'y lus l'Inscription suivante, écrite en très-ancien langage François, dont les caractéres s'étoient parfaitement conservés.

SACHIE'S.

Que mille cent quatre vingt & dix huit ans après l'Icarnation de Nostre Seignor Jesu-Christ, al tens Innocent III. Apostoile de Rome, & Felippe Roi de France, & Richard Roi d'Angleterre.

Trois grant navie de bataille, deux gallée, quatre nes de Marcheans qui totes serent arroutées, & se partirent veille de Pentecoste del Port que on apele Andros, corurent par mer tant que ils vinrent en cette contrée que on nomme Isle de Manghalour à un trépas qui sor mer siet, tormentés de vents furieux tonnere, & orages, que il sembloit que terre & mer fondist.

Diex volt par nos pechiez que abymerent deux vissieres ou y avoit bien sept cens & cinquante de menuës gens qui se noierent tuit & furent perdu.

TRADUCTION.

L'an onze cens quatre-vingt dix-huit de l'Incarnation de Notre Seigneur Jesus-Christ, sous le Pontificat d'Innocent III. sous le Régne de Philippe Auguste Roi de France, & celui de Richard Roi d'Angleterre.

Trois Vaisseaux de guerre, deux Galéres, & quatre Navires Marchands, faisant route ensemble, partirent la veille de la Pentecôte du Port Andréos; & furent poussez par la violence des vents sur le rivage que l'on nomme l'Isle Manghalour, où les tempêtes sont fréquentes, & firent briser ou échouer toute la Flotte.

Dieu voulut, pour nos péchez, que deux Bâtimens de transport, ou Palandres, où il y avoit bien sept cens cinquante hommes d'équipage, périrent, dont il ne se sauva pas un seul.

Or oyez les miracles Nôtre-Seignor comme les sont beles par tot la ou lj plaist.

Septante dix-neuf Chevalier mult Prodom & des plus proisiés qui hui cest jor vive, issirent des vissiers & saillent en la mer, tros que à zainture, & mestent pied en cette Isle sains & sauf, & encore bien nonante bons archiers, deux cent & quinze arbaletrier, trois cent octante marinier, plus grant nombre de bon serian, & septante huict pucelles.

Et sauverent en oultre tots les engins, mangoniaux & armes quelconque, bleds & viandes, vasselement, samiz, draz de soie, robes vaires & grises, & hermines & tots los chiers avoirs qui fussent en la mer ez vaisseaux, & por ce peut ou bien dire, que Diex vielt aidier, nuls dangier, nuls home ne lui poet nuire.

Mais Dieu fait des miracles comme il lui plaît.

Soixante & dix-neuf Chevaliers, des plus eſtimez qu'il y eût alors, ſortirent de leurs Vaiſſeaux échoués, & ne trouvant de l'eau que juſqu'à la ceinture, gagnérent les rives de cette Iſle. Quatre-vingt dix Archers, deux cens quinze Arbalêtriers, trois cens quatre-vingt Mariniers, un plus grand nombre de gens de pié, & ſoixante & douze jeunes filles, ſortirent ſains & ſaufs de ce péril. Ils eurent encore le bonheur de ſauver du naufrage leurs mangonneaux & autres machines de guerre, leurs munitions de bouche, & leurs plus précieux meubles en argent, pierreries, draps de ſoie, fourures exquiſes de martes zibelines, loups cerviers, hermines, & dos de gris : ce qui prouve bien la vérité du Proverbe, qu'à qui Dieu veut aider, rien ne peut nuire.

Li principal Chevalier qui descendirent à la terre furent ceulx-ci qui mult ere sage & Proz.

Mahe de Laval.
Guillelme de Rochefort.
Oliviers de Coucy.
Reniers de Rodestoc.
Oliz de Dampierre.
Charle Sutton.

& maint altre li Chevalier tot les plus hauls home qui soient sans Coronne.

Al tiers jor del debarquement maint Conseil i ot pris & doné, & la fin si fu tel, que il donroient plain pooir à cinq de faire élection d'un Chief Dux ou Roy.

Li cinq Chevalier que li Parlemenz noma jurerent sor sainz que il eliroient à bien & à bonne foi cil qui plus grand mestier auroit & qui dresseroit miel à doner loi sage & à governer.

Voici les noms des principaux & plus illuſtres Chevaliers échapez du naufrage.

Mathieu de Laval.

Guillaume de Rochefort

Olivier de Couci.

René de Rodeſtoc.

Olier de Dampierre.

Charles Sutton.

& pluſieurs autres, qui tous étoient les plus reſpectables Seigneurs de ceux qui ne portent point de couronne.

Le troiſiéme jour du débarquement, il fut tenu pluſieurs Conſeils où l'on arrêta que l'on donneroit pouvoir à cinq Chevaliers d'élire un Chef, Duc ou Roi.

Les cinq Chevaliers commis dans ce Parlement, jurérent ſur les reliques des Saints, de nommer celui qu'en leur conſcience ils connoîtroient le plus capable d'établir de bonnes Loix, & de gouverner ſagement.

Quant il furent à un acort, il vinrent la ou tuit l'ost fu emble, & le plus viel desdict cinq Chevalier elector, chargié des paroles de totz autres quatre, dist.

Seignor nos some acordé Diex merci, & vos avez tuit juré que celui cui nos elirons, vos le tendrez por Roi ou Duc, & nos le nomerons, c'est Monseignor Guillelme de Laval que reconnoitrez por Soverain sor vos.

Et li criz fu levez de joye.

Ledict Seignor de Laval notre Dux premier a gouverné l'Isle des années trente avec grant labeur, sagesse & justice, a fait nostre terre riche & planteuroise, à rendu libre tot le pople & serfs nos ennemis. Par son sen & engin que il avoit mult cler & mult bon, nos avons eu paix & repos & foison de bonnes viandes, enfin nos à servi à bonne foi come nos faisions lui.

Quand ils eurent fait entr'eux l'élection, ils se rendirent au milieu de l'Armée; & le plus ancien des cinq Electeurs, chargé de porter la parole pour les autres, dit à l'Assemblée:

Vous avez juré d'obéïr à celui que nous choisirions pour Roi ou pour Duc, obéïssez-donc à Monseigneur Mathieu de Laval, il est élu pour notre Souverain.

Là-dessus s'éléve un cri universel d'allegresse dans tout le Camp.

Ledit Seigneur Mathieu de Laval, notre premier Duc, a régné pendant trente années, avec aplication, sagesse & justice. Il nous a fait joüir de la paix & du repos, de l'abondance, & d'une entiére liberté: nul n'a craint sa puissance, que nos ennemis: il a été attaché aux intérêts de son Peuple, tendrement & de bonne foi, comme son Peuple aux siens.

Il fu un des homes del munde qui mena meilleure vie & fist plus belle fin.

Passant en si soit de vos l'an de N. S. 1228.



Il fut un des hommes du monde qui mena une meilleure vie, & fit une plus belle fin.

Passant, ainsi soit de vous, l'An du Salut 1228.



Je ne parlerai point de la joïe que nous causa cette découverte. Tout Lecteur sensible se la répresentera plus vivement, que je ne pourrois la décrire.

Nous tînmes conseil, où il fut résolu qu'avant de passer outre, nous employerions toutes nos forces & notre industrie, à transporter ici les effets que nous avions sur le rivage; parce que nos vivres se conserveroient mieux sous la colonnade qui donnoit quelque abri, & que nous y serions nous-mêmes plus sainement & plus commodément qu'au bord de la mer.

Cette résolution prise, je coupai deux jeunes arbres d'un bois

doux & liant comme le frêne, & je fis une civiére qui servit à nous emmenager. J'étois seul au brancard de devant, & mes deux compagnes portoient chacune une branche de celui de derriére.

Nous crûmes n'avoir que pour quatre ou cinq jours de travail, mais nous en trouvâmes pour plus d'un mois; parce que la crainte de manquer du nécessaire, ou plûtôt l'envie d'avoir le superflu, me faisoit courir sans cesse après les tonneaux, les balles & les coffres, qui flottoient encore entre les rochers. Je voulois enfin recouvrer, s'il étoit possible, quelques nipes riches, ou des curiositez de l'Europe, pour ne point paroître les mains vuides devant nos Insulaires, & avoir au besoin dequoi adoucir & gagner les gens de mauvaise humeur que nous pourrions rencontrer.

Enfin mes compagnes, plus raisonnables, me représentérent qu'u-

ne si grande fatigue altéroit ma santé, & me donneroit peut-être la mort.

„ Que deviendrois-je, me dit
„ obligeamment Susanne, si je vous
„ perdois, vous qui faites toute ma
„ consolation ?

„ Je ne veux point, ajouta Saphire, vous parler en supliante,
„ cela tireroit à conséquence : ainsi
„ je vous déclare tout net, que je
„ ne souffrirai pas que vous exposiez davantage une vie qui nous
„ est si nécessaire, dans l'état malheureux où Susanne & moi nous
„ sommes réduites.

Je ne retournai plus à la mer, & pour n'en être pas tenté, je coulai à fond l'Esquif, & je les mis par ce premier trait de complaisance dans le droit qui leur apartenoit comme femmes, de faire respecter leurs volontés par un honnête homme.

Nous achevâmes, le lendemain,

de transférer nos provisions à la colonnade ; je les mis en ordre, & les garantis, le mieux qu'il me fut possible, des injures de l'air, avec un toît, & une enceinte de branches entrelassées, que je couvris de terre grasse, & de lambeaux de nos voiles qui nous avoient servi à faire nos paquets.

Cet édifice, qui paroît si peu de chose sur le papier, me donna beaucoup de peine ; & je suis sûr que les plus superbes Palais des Rois, ont moins fait suer leurs Architectes.

Nos apartemens me donnérent moins de peine à disposer : trois branles acrochez à des arbres nous fournirent à chacun notre chambre & notre lit, mais la cuisine fut mon chef-d'œuvre ; je construisis des fourneaux, une table, & des bancs.

Quand j'eus mis la derniere main à notre habitation, nous commen-

çâmes à la regarder d'un œil moins triste, comme des gens qui passent d'un lieu d'horreur où tout leur manque, dans d'autres où tout abonde. Effectivement, nous avions amassé en cinq semaines des vivres pour une année, ce qu'un calcul fort simple nous démontra.

En 36 jours, nous fimes, de la colonnade au bord de la mer, 360 voyages d'un peu plus de demie-heure chacun: nous portions chaque fois sur la civière une charge de 160 livres, ce qui nous rendoit en munition de bouche, biscuit, farines, viandes salées, vin & eau-de-vie, environ cinquante mille pesant; & sept à huit mille en poudre & plomb, sel, armes, menuë feraille, linge, vaisselle & meubles.

C'étoit se retrouver bien riche, après avoir tout perdu; une si grande consolation produisit son effet. Nous commençâmes à joüir du

préſent, à eſpérer de l'avenir, à nous diſtraire du paſſé, que nous n'enviſagions plus que dans un lointain, qui diminuoit beaucoup l'horreur de la perſpective ; enfin l'abondance nous rendit la tranquilité, & nous retrouvâmes de la joye dans le repos.

Un jour, après avoir dîné de bon apétit, & bû quelques verres de vin, nous entrâmes en converſation avec une liberté d'eſprit qui peut-être n'avoit jamais été plus grande dans aucune occaſion de notre vie.

Il me ſemble, dit Saphire, que nous ne ſommes point trop mal ici ; pour moi, je m'y trouve à merveille, & je ne quitterai qu'à regret une Solitude où je ne reſſens aucunes des paſſions qui me troubloient dans le Monde ; car je deviens Philoſophe, je vous en avertis.

Et moi, repliqua Suſanne, mei-

leure Chrétienne que jamais ; mon goût naturel pour la retraite, me rend infiniment aimable la vie séparée que nous menons dans ces Bois.

Le Diable est bien malin, lui dis-je, il tend ses filets dans les Deserts comme ailleurs ; il en veut sur-tout aux jolies filles comme vous, qui ne le craignent point, c'est son gibier le plus friand, & quoique tous les coups qu'il tire sur vos semblables ne portent pas, sa chasse n'est jamais si malheureuse, qu'il n'attrape quelque pièce bonne ou mauvaise. Qui nous répondra, par exemple, que pour troubler le calme dont vous jouissez avec orgueil, il me conduise ici quelque jeune Insulaire beau & bien-fait.

Qu'il en améne donc deux, interrompit Saphire ; afin de mettre aussi la Philosophie aux prises avec l'Amour.

Le Ciel nous en préserve, repli-

quai-je, ce ſeroit allumer une guerre ſanglante ; car je ne ſerois pas d'humeur à ſouffrir ici des rivaux qui me diſputaſſent vos cœurs.

Vous nous aimez donc, s'écria Suſanne : ah que me violà tranquile! puiſque le Diable ne donne qu'à vous la commiſſion de me tenter.

Quoi, vous êtes amoureux de nous, ajouta Saphire ? quoi, de nous deux, ſincérement, également ? Voilà un prodige digne d'exercer mon ame philoſophe, aprofondiſſons..... mais ſans y rêver plus long-tems, j'imagine un moyen ſimple de découvrir le vrai ou le faux, l'illuſion ou la poſſibilité de ce prodige. Le voici ce moyen : faites-nous notre portrait à l'une & à l'autre ; dites-nous ce qui vous touche de notre perſonne & de notre caractére ; vous ſerez bien habile ſi je ne démêle à votre maniere de nous peindre, de quel côté panche la balance ; car je ſou-

dens qu'elle ne peut-être égale.

L'expédient, lui répondis-je, est fort de mon goût; puisqu'il renferme un ordre exprès de vous entretenir l'une & l'autre, & de vos charmes, & de la vive impression qu'ils m'ont fait, ce que vous ne m'auriez peut-être permis qu'à la longue. Je vai donc vous peindre, puisque vous voulez bien le souffrir.

La toile est prête, ma palette est chargée; regardez-moi, s'il vous plaît Susanne, je commence par vous.

PORTRAIT DE SUSANNE.

La Nature a coloré votre teint de la maniere la plus parfaite: c'est une rose qui n'a rien de trop vif, & dont le vermillon se noie imperceptiblement dans une blancheur douce & tendre; ce qui donne à votre peau un air de fraîcheur, dont la rose même cueillie au matin n'aproche point. Vos yeux sont bleus, grands, bien

coupez ; vos paupiéres noires & longues ; vos cheveux presque blonds ; votre nez, votre bouche, sont dans une proportion admirable ; tout cela compose une phisionomie noble & gracieuse qui touche & qui enchante. Votre taille est médiocre, un peu trop d'embonpoint la fait paroître petite ; & c'est dans cet embonpoint, dans un défaut si aimable, que mon imagination hardie ose considérer mille beautez que vos yeux mêmes ne peuvent apercevoir.

Votre humeur est languissante, & j'aime, j'idolâtre cette nonchalance comme une source précieuse de voluptés, si jamais l'amour vous éveille. Votre paresse donne à vos pensées, à vos entretiens, un certain tour mélancolique, dont l'effet a toujours été de m'attendrir. Loin que je me fâche de vous voir rêver trop souvent, ce sont-là mes momens les plus favorables,

je profite de la distraction, j'attache sur vous mes regards, je vous admire, je vous adore, & je puise dans vos charmes de quoi résister à la sévérité de votre morale, qui me desespéreroit, si je l'écoutois de sang froid.

Voilà, ma chére Susanne, une ébauche médiocre de votre ressemblance, plus imparfaite encore de la tendresse que j'ai pour vous : mais que je suis fier d'avoir mal réüssi ! Je vous aurois mieux peint, j'aurois mieux parlé de mon amour, si je vous aimois moins.

Ensuite m'adressant à Saphire : Aprochez, lui dis-je, prenez place sur ce gason.

PORTRAIT DE SAPHIRE.

Regardez-moi sans penser que je vous examine, afin de ne jetter aucune contrainte dans ces attitudes nobles, aisées, qui vous sont naturelles..... ah ! que vous êtes

bien, .. mais changez de situation tant qu'il vous plaira, vous aurez toujours bonne grace, vos habits d'homme ne font rien perdre à votre taille, de l'élégance & de la majesté que j'admirois sous ceux de femme. Je souhaitois alors, pour l'embellissement des Couronnes, votre air à toutes les Reines; je le voudrois aujourd'hui à tous les Rois.

Je vous priois tout-à-l'heure de me regarder, je vous prie à-présent de n'en rien faire; car quand vos yeux rencontrent les miens, ils me séduisent, je cesse de peindre... J'aime.... je ne fais que cela... Vous détournez la vuë, vos regards ne s'arrêtent plus sur moi: n'est-ce pas dire à votre Peintre? Je ne songeois point à te surprendre, à te gagner; tiens, examine-moi à ton aise, je ne te troublerai point, mes yeux ne diront rien, & je suis sûre de mon

triomphe, tu me trouveras belle sans que je te sollicite.

Vous avez raison, Saphire, vous êtes belle; & par un prodige nouveau, vous l'êtes avec des traits qui enlaidiroient toute autre que vous. Car votre teint n'est pas assez beau, votre bouche assez petite, & votre nez exactement assez long; oui, mais je ne le trouverois, ni si fin, ni si joli: une bouche moins grande me cacheroit des dents admirables, le corail de vos lévres brilleroit moins dans des propositions plus justes; enfin le fond du tableau, s'il n'étoit pas rembruni, je veux dire que votre teint, s'il étoit plus blanc, ne feroit point assez valoir vos traits déliez & délicats; de-même que plus de gorge & de gras de jambe, vous ôteroient les graces de la souplesse & de la légéreté, dont le tendre amour me fournit l'idée la plus ingénieuse & la plus vive.

J'aurois encore bien des choses à vous dire, mais des choses de sentiment, que votre humeur enjouée vous feroit trouver insipides, & je ne me permettrai jamais rien qui puisse vous déplaire.

En vérité, dit Susanne, je ne sai qu'en croire. Je ne voudrois pas jurer que Frédéric ne fût effectivement amoureux de nous deux.

Pourquoi non, repliqua Saphire, s'il nous trouve aussi aimables qu'il le dit ? à quoi je ne m'oppose point du tout pour mon compte particulier.

Ni moi pour le mien, reprit Susanne, il ne s'agit plus que de savoir à qui il donnera la préférence : car je ne vous crois pas plus d'humeur que moi, de n'être aimée qu'en second ; point de partage, ha fi ! cela choque la délicatesse autant que la bienséance.

Peut-être, lui répondis-je, serez-vous trop heureuse, Mesda-

mes, d'accepter ce partage que vous rejettez si fiérement; car si nous ne trouvons point cette Ile habitée, qu'aurons-nous de mieux à faire tous trois, que de suivre l'exemple des premiers Patriarches, à qui une seule femme ne suffisoit pas, dans le dessein généreux qu'ils avoient de peupler le monde.

Je commence à m'apercevoir, repliqua Saphire, que vous n'avez pas besoin d'un plus long repos, vous ne vous sentez plus de la fatigue, vous voilà d'une gaïeté charmante, mais qui cesseroit d'être aimable si elle augmentoit. L'oisiveté donne de mauvais conseils; croïez-moi, partons demain au lever de l'aurore, avançons dans les terres, cherchons les habitans de l'Ile, le cœur me dit qu'ils nous recevrons bien, & que nous ne serons pas reduites, Susanne & moi, à vous conférer la dignité de Patriarche.

Il étoit tard, nous nous séparâmes, chacun monta dans son branle. Je ne fermai pas l'œil, & je crois que mes compagnes ne passérent pas une meilleure nuit : ce qui me le persuada, fut l'affectation qu'elles eurent le lendemain de me dire, sans que je le questionnâsse, qu'elles avoient dormi bien tranquillement : leur petite vanité ne vouloit pas que je pûsse tirer certaines conséquences du trouble où les avoit jetté notre conversation. Je compris cela, & je leur laissai croire que je ne m'apercevois de rien. Il faut savoir deviner avec les femmes, mais il ne faut pas toujours leur laisser voir qu'on devine, elles en deviendroient plus rusées, plus impénétrables.

Nous partîmes au lever de l'aurore avec des provisions de bouche, c'est-à-dire, du biscuit pour quatre jours, quelques morceaux de viande froide, de la poudre & du

plomb, & nos armes en bon état.

Nous fîmes une petite halte sur les huit heures du matin, au bord d'une fontaine très-agréable, & dont l'eau étoit délicieuse.

Après un assez bon repas, dont nous avions assez grand besoin, parce que nous avions fait cinq lieuës par un sentier étroit & embarassé de branches d'arbres, nous nous remîmes en marche avec une vigueur nouvelle, & nous arrivâmes sur le midi au bord de la Forêt.

Une Plaine fertile & riante s'offrit à nos yeux ; & au-delà de cette Plaine, nous vîmes des Montagnes aussi hautes que les Alpes, & qui bordoient l'Ile en face de nous dans toute sa longueur.

Nous nous assîmes pour considérer à notre aise la beauté du païsage : j'avois sur moi une lunette d'aproche, dont les Dames se saisirent bien vite, & qu'elles s'arra-

choient ſans-ceſſe, pour faire des découvertes dans le lointain. Elles y virent une infinité de maiſons ſéparées les unes des autres par des bouquets de bois, ce qui formoit une décoration dont elles étoient enchantées.

Tandis que leur curioſité faiſoit tant de chemin, la mienne s'amuſoit paiſiblement de toutes les choſes qui nous environnoient de plus près. J'admirai des cédres d'une hauteur prodigieuſe ; & le long d'un petit ruiſſeau, des prairies plus émaillées que ne le ſont en Europe les plattes-bandes de nos plus beaux parterres.

J'avançai deux cens pas à ma droite, au-delà de quelques buiſſons qui me cachoient la vue ; & je me trouvai à l'entrée d'une Campagne ſpacieuſe, couverte d'arbres fruitiers : j'allois y chercher la collation pour mes Belles, lorſque j'entendis *Suſanne* m'apeller de

toutes ses forces. Je courus la rejoindre ; Tenez, me dit-elle, en me présentant la lunette ; voiez, voilà un homme que j'aperçois là-bas, & qui vient de notre coté.... il me paroît vraîment bien fait.... préparez votre compliment, ajouta-t'elle.

Cela n'est pas nécessaire, lui répondis-je ; je le voiois, & je ne le vois plus... attendez, je le retrouve... il passe sous ces arbres à notre gauche, aparemment pour gagner la Plaine : allons à sa rencontre.... nous ne pouvons plus le manquer, car il vient toujours de coté-ci, & à travers champ.

Je n'ai plus besoin de lunette, dit Saphire : comme il est isolé dans la campagne, je le vois à merveille ; partons... nous partîmes.

J'avouë, continua Susanne, que le cœur me bat, nous touchons au moment qui va décider de no-

tre destinée : si ces gens-ci sont des brutaux, nous voila dans une situation bien desagréable pour d'honnêtes filles.

Moi, dit Saphire, je me fais de nos Insulaires une idée plus consolante : je m'attens à trouver des espéces de Gaulois peu polis à la vérité, mais vertueux, francs, pleins de candeur : & l'Inscription de la Colonnade fait foi, que la justice & la probité régnent ici.

Je ne vois pas, répondis-je, qu'il y ait rien à craindre que pour moi seul ; car de la figure dont vous êtes l'une & l'autre, vous aurez bien-tôt des protecteurs, qui, pour vous trop aimer, ne seront peut-être pas de mes amis : il ne faut qu'un esprit bourru, qui trouve mauvais que je sois amoureux de vous, & me voilà châtié avec toute la rusticité gauloise.

En nous entretenant de la sorte, nous descendîmes dans un petit

fond, où nous perdîmes de vuë notre homme; mais quand nous fûmes remontés sur une colline opposée, nous le vîmes très-distinctement à la queuë d'une charuë.

Comme il labouroit en avant, & qu'il nous tournoit le dos, nous eûmes le tems d'aprocher sans qu'il nous aperçût. Je remarquai qu'il avoit l'épée au côté, & une espéce de lance ou demi-pique plantée debout sur le manche gauche de sa charruë.

Voilà, dis-je en moi-même, un Gentilhomme mal-aisé, qui cultive son petit héritage, pour joüir, comme on fait dans nos Provinces, des tristes prérogatives de la Noblesse indigente. Cette rencontre est une vraie fortune pour nous: il me sera facile de gagner la bienveillance de cet homme-là, en honorant sa fiére pauvreté de mes plus profonds respects: au lieu qu'un riche

Païſan verroit peut-être avec indifférence notre état malheureux, & recevroit nos prieres avec orgueil.

Nous marchions toujours, & dans un profond ſilence, comme des gens que la néceſſité preſſe, & que le péril inquiéte. Enfin, nous arrivâmes ſur le champ que labouroit l'Inſulaire : il étoit au bout de ſon ſillon, il tourna ſa charruë, & ſe trouvant vis-à-vis de nous, il nous aperçut, nous conſidéra avec étonnement, prit ſa lance, tira ſon épée, & nous attendit de pié ferme.

Pour lui ôter toute défiance, nous mîmes bas les armes : notre humble poſture le raſſura, il vous fit ſigne d'aprocher, nous le ſaluâmes reſpectueuſement, & je lui dis :

Honorez de votre protection, Monſieur, trois miſérables Etrangers, échapés ſeuls d'un naufrage,

où plus de 500 personnes ont péri, à la vue de cette Ile. Nous avons trouvé, en y abordant, une Inscription, qui nous a fait connoître que nous étions dans un Païs dont les habitans tirent leur origine du nôtre. Nous avons remercié Dieu d'une faveur si singuliere. Mais quelles nouvelles graces ne lui devons-nous point, pour avoir conduit nos prémiers pas près de vous, Monsieur, qui portez sur votre phisionomie les caractéres les moins équivoques de la noblesse, de la vertu, & de la générosité!

„ Etrangier mon ami, me ré-
„ pondit-il, tu parles si dru, &
„ un certain langage façonné, si
„ discordant d'avec le notre, que
„ n'ai pu bonnement entendre
„ ton discours. Pourquoi besoin
„ est, que tu reperes ton narré d'u-
„ ne maniére plus grave, comme
„ convient à sage & prudhom,

„ qui vient raconter ses faits &
„ affaires.

J'avois craint que les Insulaires ne parlâssent encore le vieux patois de l'Inscription, si difficile à entendre : & je fus bien charmé de voir que leur langage n'étoit plus qu'une espéce de marotique, qui n'embarassoit ni les Dames ni moi.

Je recommençai mon compliment, ou plutôt j'en refis un autre, encore plus poli, plus flateur, & que je débitai d'un ton d'exorde d'après nos Rhéteurs les plus empesés. Le Gentilhomme m'écouta patiemment, & me dit :

» Selon mon jugement, vous
» ne me semblez estre tous trois
» hommes de condition servile ni
» vilaine, mais Gentilshommes
» francs & libres ; & comme tels,
» je vous octroye de bon cœur
» hispitalité & sauve-garde : puis
» mon amitié, quand m'aurez
„ fait

» fait préconnoître votre bon na-
» turel & inclination bien astrée
» aux choses vertueuses. Par ainsi
» déduisez-moi l'histoire de vo-
» tre lointaine péregrination, &
» de toute votre avanture. Si vo-
» tre dire me semble naïf & point
» mensongier, le mien vous prou-
» fitera : car vous oirez de moi
» toute vérité en vulgaires & sim-
» ples paroles, que je ne farderai
» d'aucun ornement, ni louan-
» geuses piperies : assez, est élo-
» quent qui donne sage conseil,
» & icelui don est le meilleur qui
» les viateurs puissent recevoir en
» terre étrange, & que je vous fe-
» rai très-cordialement, si je vous
„ vois dignes & desireux de tel
„ bienfait.

Je compris que mon stile lui paroissoit affecté, qu'il trouvoit ridicules & méprisables toutes ces impostures délicates & déliées que l'on apelle complimens, & qui

entrent chez nous comme nécessaires dans l'usage du Beau-Monde; enfin, que nos Insulaires ne faisoient pas consister la politesse dans le superficiel des manieres, mais dans le fond des sentimens.

Le bon homme détela ses chevaux, les mit paître dans un herbage, & nous fit asseoir près de lui, pour écouter plus tranquilement le récit qu'il me demandoit.

Je parlai une demie-heure, observant avec exactitude de ne rien dire qui sortit du naturel & de l'ingénuïté même.

Comme le jour commençoit à baisser, il m'interrompit, & se leva pour apeller un jeune garçon qui passoit, auquel il donna ses chevaux à reconduire au logis, ensuite il revint nous joindre, & me dit:

» Pour ce que mon chatelet où
» j'entends vous mener tous trois

» est loin d'ici, memement pour
» moi qui ja suis vieux & destitué
» du vif feu qui jadis me tenoit
» allégre ; partons avant que la
» nuit noire me presse. Nous avons
» heure suffisante pour deviser en-
» semble, & marcher à pesans
» pas comme convient à mon
» âge : toi racontant, moi écou-
» tant le reste de tes fortunes dont
» j'ai condoleance, nous abrége-
» rons la longueur du chemin, &
» perdrons le sentiment de lassi-
» tude ; car comme dit le vieil
» proverbe :

Un compagnon par chemin bien
parlant,
Vaut un chariot bien à l'aise bran-
lant.

J'achevai mon histoire, qui parut ne pas déplaîre à notre Gaulois ; & nous arrivâmes enfin chez lui, avec une espérance très-raison-

nable que nous y ſerions bien reçus.

Il entra le premier, & nous ouvrit une ſalle baſſe, où cinq ou ſix filles & autant de garçons, dont il étoit Pere, attendoient ſon arrivée, pour prendre place avec ſa Mere autour d'une grande table, qui étoït couverte d'un chevreau rôti, & de pluſieurs plats de légumes & de fruits.

Nos habits ſi différens des leurs; nos armes à feu dont ils ne devinoient point l'uſage, plus que tout cela, notre aparition imprévuë, les jetta dans une grande ſurpriſe. La nôtre n'étoit pas moindre; mais ce qui l'augmenta, fut la retenue ſage & modeſte d'une famille ſi nombreuſe, où perſonne, pas même les plus petits enfans, ne ſe dérangea pour nous voir de près, & ſatisfaire une curioſité qui devoit être exceſſive, à en juger par nous-mêmes.

Hugue Umbert, c'eſt le nom de

notre hôte, paſſa dans une chambre voiſine avec Solange ſa femme: & après quelques momens d'entretien, ils rentrérent enſemble, & nous ſaluant d'une inclination de tête, nous firent placer à table, moi près du Maître, & nos deux beaux cavaliers aux côtez de la Dame.

On chargea nos aſſiettes de ce qu'il y avoit de meilleur; on nous fit boire d'un hidromel délicieux, à qui je trouvai la couleur & le goût de ce vin de malvoiſie dont nous faiſons tant de cas en Europe.

On nous parloit peu, mais on nous examinoit avec une atention capable de nous démonter, ſi notre bon apétit ne nous eût ſervi de contenance.

Le repas fini, nous fûmes encore demi-heure dans la ſalle, à faire entre nous une converſation où il n'y avoit que les yeux qui

parlâssent. Enfin la famille se leva, on nous conduisit en haut, où on nous destinoit à chacun notre lit dans une même chambre.

Mes camarades ne s'accommodérent point du plein-pié de notre apartement, qui étoit plus propre à faire parler la médisance, que les branles où elles avoient couché sous la colonnade. Mais elles eurent la malice de ne me point communiquer leur réflexion, qui auroit pu m'égaïer : elles se parlérent à l'oreille sans que je m'en aperçûsse, & Saphire me dit : Couchez-vous notre cher Patriarche, couchez-vous le premier : nous avons une petite cérémonie de toilette, qui demande entre Susanne & moi quelques momens de tête-à-tête : dormez, nous allons faire un tour là-bas, & nous prendrous bien garde de vous éveiller quand nous rentrerons. Là-dessus elles sortirent.

Je fûs bientôt deshabillé, & je m'endormis de pure lassitude de combattre le sommeil, car j'aurois voulu ne pas fermer les yeux pour lutiner mes Belles; & le chevet, dont on dit communément qu'il faut prendre conseil, ne m'en donnoit point d'autre que celui-là : mais enfin, grace à la fatigue du jour, la tentation de la nuit eut le dessous.

Mes Compagnes étoient descenduës, comme je l'ai déja dit. Elles demandérent le maître & la maîtresse du logis, qu'elles firent prier par un domestique de leur accorder un moment d'audience particuliére.

Solange étoit alors avec son mari, qui lui faisoit un recit abrégé de ce que je lui avois apris de nos avantures. Comme la narration étoit sur ses fins, elles n'attendirent pas long-tems; il parurent seuls, & se présentérent d'un air gracieux,

Saphire prit la parole, & leur dit. Nous troublons à regret votre repos, mais nous ne pourrions remettre à demain une confidence que nous avons à vous faire, sans vous donner des soupçons desavantageux de notre conduite. Nous ne sommes point ce que nous paroissons être : je suis fille, & mon camarade aussi, ajouta-t'elle, en leur présentant Susanne. Souffrez que je vous raconte en peu de mots l'histoire de notre déguisement, que Frédéric a oubliée dans le récit qu'il vous a fait de nos malheurs.

Quand notre Navire coula à fond, nous n'eûmes, Susanne & moi, que le tems de quiter nos habits, & de nous jetter à la mer avec notre seule chemise: La Providence nous sauva : nous abordâmes, & Frédéric échapé avant nous du naufrage, nous secourut avec tous les soins & tout le ref-

pect qu'un homme bien né doit à notre sexe. Après que la tempête fut entiérement dissipée, il alla acrocher ce qu'il put de coffres & de balots qui flottoient sur le rivage, dans l'esperance de récouvrer nos hardes & des vivres ; il se fournît abondamment de tout ce qui regardoit notre subsistance, mais il ne put rien repêcher de notre équipage. Dans cette extrémité, nous fûmes contraintes de prendre des habits d'hommes, dont la fortune nous mit en main une valise pleine. Nous avons vécu lui & nous, près de deux mois, sous la colonnade, dans une familiarité indispensable, & dont il n'a point abusé : mais aujourd'hui que vous daignez nous recevoir chez vous, nous rentrons dans les priviléges de notre état, il ne nous est plus permis de nous dispenser des régles les plus sévéres de la bienséance ; ainsi nous vous suplions de nous

accorder, à ma compagne & à moi une chambre séparée de celle de Frédéric.

Solange les considera avec un plaisir extrême, & leur dit:

„ Certe, voyant vos doulces
„ faces, si gentilles & délicates, ne
„ povois tantot faire entrer dans
„ mon esprit que fussiez des gar-
„ çons bien complets; & je suis
„ d'heure présente grandement
„ joieuse que ne me sois trompée,
„ car mieux vous aime en notre
„ logis vertueuses Damoiselles,
„ comme me le donnez à connoi-
„ tre, que Damoisaulx effeminés
„ &mols, ainsi que pronostiquoient
„ les apararences. Or povez vos
„ assurer que mon Seigneur mari
„ & moi vous recevrons en com-
„ paghie de notre parenté & bons
„ amis avec civilité franche, bon
„ traitement & doux acueil; mais
„ besoin est en cas si étrange, que
„ ne me laissiez aucunement dou-

» ter du fait que me donnez pour
» veritable : par ainsi, vous de-
» mande à voir vos tetins.

A ces mots, le Seigneur Umbert se retira. Il fut procédé à la vérification de l'espéce : deux gorges admirablement belles s'élevoient en faveur de la vérité. Saphire & Susanne furent reconnuës pour filles.

Après la cérémonie, Solange les conduisit dans la chambre de ses deux fils-aînés, qu'elle envoïa coucher dans celle où j'étois.

Je ne vis & ne soupçonnai rien de tout ce changement ; je ne m'éveillai que sur les trois heures du matin au bruit sourd que faisoient en parlant bas mes deux nouveaux voisins, que je croïois être Susanne & Saphire. Je prêtai l'oreille à la conversation, & j'entendis que l'un disoit à l'autre :

» Toutes deux sont en l'âge de
» 17 à 18 ans, à la vuë de leur

» infante face, & de leur tendre » corps ; mais quant à sagesse, » honneteté, gentillesse d'esprit, » elles sont jà plus mures & avan- » cées que nos femmes de tren- » te. »

Voilà, leur dis-je, de grands progrès depuis hier ; vous parlez la langue du Païs à merveille, on s'y méprendroit. Je ne trouve qu'une chose à redire à votre conversation ; c'est qu'il vous sieroit mieux de vous entretenir des fils de la maison qui me paroîssent très-aimables, que de Mesdemoiselles leurs sœurs, qu'il m'apartient plus qu'à vous de louer.

On ne me répondit rien, on ne fit plus de bruit, je me tûs moi-même ; & prenant ceci pour un songe, je me rendormis fort tranquilement jusqu'au grand jour. Je me levai alors bien vite, honteux de ma paresse, que je me re-

prochai encore davantage, quand je m'aperçus que les rideaux des autres lits étoient ouverts, & qu'il n'y avoit plus personne dans la chambre.

Je m'habillai promptement, je descendis dans la salle, où je trouvai la famille assemblée, à qui le pere & la mere partageoient les différentes choses qu'il y avoit à faire ce jour-là pour le service de la maison, tant au-dehors qu'au dedans.

Quand les ordres furent distribués, chacun alla où son devoir l'apelloit: il ne resta que Batilde & Justine les deux filles aînées, & deux autres Demoiselles que je ne reconnus pas d'abord, qui étoient Susanne & Saphire, vétues l'une & l'autre comme les Dames du Païs, à quoi je n'étois pas préparé.

Voici ce que c'est que leur habillement; un petit chapeau dont

les bords partagés en quatre parties brodées de soye, se relevent avec des agrafes devant & derriére, & s'abattent quand il pleut, ou que le soleil incommode ; sur un des cotés de ce chapeau, s'éléve un joli bouquet de plumes : la robe est une espéce de casaquin, dont l'entournure est juste sur les épaules, & se croise au-dessous de la gorge : une écharpe legére autour des reins, leur forme la taille : les manches larges du haut & fort plissées jusqu'au coude, se retrécissent sur le bras, & se boutonnent jusqu'au poignet : la robe ne descend que trois doigts sous le genou, s'ouvre sur la cuisse gauche, & laisse voir un tonnelet assez ample, mais un peu plus court que l'habit : elles portent sous ce tonnelet des caleçons blancs, qui tiennent à leurs bas : la chaussure est une bottine de couleur, qui se ferme très-juste

avec un lacet, & ne monte qu'au gras de jambe.

Mon attention passa bien vite de l'habillement aux personnes, que je reconnus enfin. Il ne me restoit plus qu'à savoir la maniére dont s'étoit fait la métamorphose. Saphire & Susanne m'en rendirent compte. Je les louai beaucoup de leur prudence ; & comme je ne leur parlois point de leurs nouveaux ajustemens, Justine & Batilde, qui s'en trouvoient scandalisées, comme d'une impolitesse qui retomboit un peu sur elles-mêmes, m'en firent des reproches, & me demandérent assez fiérement :

» Si les vétemens, couvre-chefs » & brodequins dont usoient les » Damoiselles de notre climat, » étoient d'aparence plus honora- » ble, & donnoient maintien de » plus gracieuse dignité. »

Je pense tout le contraire, lui

repondis-je ; Susanne & Saphire ne m'ont jamais paru si belles, que sous vos habits ; & si je ne leur en ai rien dit, elles ne doivent s'en prendre qu'à vous, Mesdemoiselles, qui m'occupez trop, & que j'admire avec une satisfaction inexprimable.

Elles me parurent toutes deux n'avoir pas la même aversion que leur Pere, pour les complimens ; le mien les fit un peu rougir, & j'en fus charmé ; car ce beau coloris qui monte aux joues d'une jolie femme, est la livrée de l'amour-propre satisfait, comme de la pudeur offensée. Je conclus donc, que nos belles Insulaires, à qui je parlois très-respectueusement, ne rougissoient que du plaisiir secret & nouveau de se sentir cajolées ; & que la flaterie, que l'on regardoit-là comme un monstre, ne tarderoit guére à paroître aimable, dès-qu'elle se pro-

duiroit avec grace : je résolus de me conduire à l'avenir avec mes hôtes, par ce principe vrai ou faux.

Notre conversation ne roula que sur les modes de mon Païs. Susanne suoit à vouloir détailler toutes les parures de nos femmes, Saphire la secondoit de son mieux, & on n'y comprenoit rien.

Que vous avez peu d'esprit, leur dîs-je en riant; une Poupée du Palais se feroit mieux entendre que vous : je voi bien qu'il faut que je vous aide, je ne demande qu'une demi-heure pour rendre tout cela sensible, sans que vous parliez ni moi non-plus.

Sur cela, je tirai de ma poche un étui, où j'avois des couleurs & des pinceaux pour la miniature, & je dessinai une Dame Françoise, dans ses ajustemens les plus riches & du meilleur goût.

Coëffure platte & basse, chig-

non touffu & maroné, robe traînante & large, manches étroites & courtes, taille de cinq piés de haut, jupe de six piés de face; je n'oubliai pas la poudre, les mouches & le rouge, l'évantail & les petites pantouffes.

Mon dessein ne me couta pas plus à faire, qu'une mauvaise estampe à enluminer; mais on s'en amusa beaucoup, & c'est tout ce que je voulois.

Nos Insulaires, après avoir bien examiné le petit tableau, firent des observations qui n'étoient point du tout à la louange de nos modes régnantes.

Elles jugérent que nos femmes étoient captives, puisqu'elles avoient la tête nue, & que nous leur donnions des habits embarassans, & une chaussûre pénible, qui n'étoient propres qu'à garder la chambre.

La couleur des cheveux les

choqua, elles ne les vouloient blancs qu'à la vieillesse : elles me reprochérent les petites taches noires qu'elles voioient au coin de l'œil & de la bouche, sur le nés & sur le front, comme des malpropretez échapées à mon pinceau. Elles me raillérent vivement, de ce que j'avois fait le visage d'une couleur, la gorge & les mains d'une autre, c'est-à-dire, les joues & le menton d'un rouge tranchant, & le reste d'un grand pâle.

Après s'être expliquées de la sorte dans leur patois naïf, elles regardérent attentivement Saphire & Susanne ; & leur demandérent, pourquoi étant du même Païs, leur beauté n'avoit rien que de simple.

Je leur expliquai comment les prétendus défauts qu'elles blâmoient, n'étoient qu'une parure artificielle pour plaire ; je les mis

au fait du rouge, & des mouches.

Justine répondit, » que nos
» Dames avoient grand tort de
» cacher ainsi les beaux dons de
» nature, sous artifices fantasti-
» ques.

» Ce dont suis plus [illegible]veil-
» lée, ajouta Batilde, c'est com-
» ment avec si grant attirail de
» hardes, peuvent vos Damoisel-
» les giboyer & guerroyer.

Ho! reprit Susanne, nous n'allons, ni à la chasse, ni à la guerre. Cela seroit beau vraîment, que des filles courûssent les champs, & portâssent les armes. Notre emploi est de plaire, voilà tout; il n'y a même parmi nous que les femmes du commun, qui soient assujetties aux soins roturiers du ménage.

» Vous êtes donc, repliqua
» Justine, comme Oiselets en
» cage, pour donner plaisir aux
» regardans, par gentile conte-

» nance, chants harmonieux, » & beau plumage; ou comme » chiennes mignardes, nourries » en la maiſon, pour recréer & » careſſ[illegible] le maître. Or ne ſom- » mes [illegible]ous autres réduites à ſi » ch[illegible]at, n'avons à obéir qu'à » ve[illegible] & raiſon; les hommes ne » nous regardent nullement com- » me d'eſpece autre que la leur, » nous avons part égale avec eux » de tous travaux honnêtes qui » appartiennent à la choſe publi- » que; & quand il y a guerre » furieuſe, la garde de nos Cha- » teaux & Forteresſes nous eſt » miſe ez mains, tandis que nos » peres, maris, & garçons d'âge » viril, vont en avant aſſaillir & » combattre l'ennemi.

Que me voilà contente, dit Saphire, de me trouver dans un Païs où les femmes ſont coura- geuſes & guerriéres; & je vous avouë, que je ferois très-volontiers campagne.

Ho! pour moi, repliqua Susanne, je ne suis point propre à ce métier-là ; non que je ne me sente du cœur, mais j'aime trop mes aises, & je n'ai pas grande adresse à manier les armes.

Vous seriez fort à pl[illegible]e, lui répondis-je, si la fortune, au lieu de vous amener ici, vous avoit conduite chez certain peuple, où les loix condamnent les filles à demeurer Vierges, jusqu'à ce qu'elles aient tué trois hommes des Ennemis. *

Si j'y étois, répartit Susanne, il faudroit bien que j'aprisse à tirer.

» Besoin est, repliqua Justine, » que le sachiez ici, car autrement » ne pouvez avoir mari. » Ensuite elle nous expliqua, que par une loi dont on n'avoit jamais dispensé personne, les filles ne pouvoient être mariées, qu'elles

* Hipocrate raporte ce fait, parlant des Sauromates, Peuple Scyte.

n'eûssent trois fois remporté le prix de la Fléche, voici ce que c'est.

Il y a, dans chaque Paroisse, un Lieu de 80 ou 100 pas de long, construit à peu-près comme nos Jeux d'arquebuse, au bout duquel on plante sur un poteau une espéce de ligne à pêcher, qui se recourbe par en-haut, & soutient un oiseau fait de carton, qui pend à un crin délié; de sorte que le moindre air l'agite, & qu'un vent médiocre lui donne des secousses, & un mouvement inégal très-difficile à juger pour bien ajuster le coup.

Tous les Dimanches après Vêpres, les filles depuis l'âge de onze ans s'assemblent, & tirent leur fléche sur l'oiseau. Le Recteur * présent à la cérémonie avec les Anciens, inscrit le nom des Victorieuses, & au troisiéme prix qu'el-

* C'est-à-dire, le Curé.

les gagnent, il leur délivre un certificat qui les déclare capables de porter les armes pour le service de la Patrie; ce qui vaut autant que dire Nubiles, ou dignes de commander à des enfans courageux: car il faut qu'on présume telles les filles, pour leur accorder la permission de se marier, à quoi le consentement de l'Etat à cet égard doit concourir avec celui des Parens.

Nous passâmes cette journée, & plusieurs autres, à nous instruire des modes & des mœurs du Païs, & à répondre aux questions que l'on nous faisoit sur les coutumes du nôtre. Mais la qualité d'Etrangers ne nous dispensa pas d'un travail honnête, & que l'on regarde-là comme nécessaire pour mener une vie agréable & innocente. Je suivis au labour les deux fils-aînez de la maison; Saphire fut employée avec Justine à la garde

garde des troupeaux; Susanne aida Batilde aux affaires du ménage; & pour recréation, une heure avant le coucher du soleil, on nous exerçoit mes compagnes & moi à tirer de l'Arc, à quoi la nécessité & l'émulation nous rendirent assez habiles en peu de tems. Quand nous eûmes donné des preuves suffisantes de notre adresse, toute la famille fit dans la Forêt une chasse du Sanglier, à laquelle on nous mena.

L'arc & le carquois sur l'épaule, une épée courte & tranchante à la ceinture, une petite rondache d'airain sur le bras gauche, une demi-pique à la main droite, voilà l'équipage des Dames pour la Chasse comme pour la Guerre. Celui des Hommes est le même, & ne différe que par le poids & la force des armes. Moi, je ne portai qu'une baïonnette & mon fusil, dont je n'avois point encore expliqué l'usage.

On ſe divertit un peu de ma ſimplicité, de prétendre abattre un animal terrible à coups de maſſue; car c'eſt à quoi l'on comparoit le fuſil, à cauſe de la croſſe. Je les laiſſai dans l'erreur, pour me divertir à mon tour de la ſurpriſe où les jetteroit mon tonnerre.

Nous entrâmes dans le Bois de grand matin, & nous nous mîmes ſur la piſte du ſanglier. Juſtine l'aperçut la prémiére, & le bleſſa d'une fléche: il ſe retourna en furie, & vint ſur nous; la troupe l'attendit de pié ferme, en lui préſentant la pique; je le couchai en jouë, & le jettai bas de deux lingots qui lui coupérent les reins.

La ſurpriſe fut grande, mais je ne remarquai ſur les viſages que de l'admiration, ſans aucun ſigne d'effroi. On me pria de faire encore jouer la machine; je rechargeai mon fuſil avec du petit plomb, je tirai ſur une bande d'oiſeaux,

& j'en abattis huit ou dix du coup.

Nos Insulaires furent enchantés de l'effet prodigieux du fusil, mais le Seigneur Umbert trouva l'invention détestable; puisque, nous dit-il à sa maniere, un petit nombre de scélerats ambitieux pourroit avec de pareilles armes dépeupler l'Isle de ses plus braves habitans, & y établir la tirannie. Ensuite prenant un ton sévere, il ordonna que cette machine infernale fut brisée, ce que ses enfans & moi nous exécutâmes à ses yeux.

Comme j'avois sous la colonnade bonne provision d'autres fusils, qu'il m'étoit facile de ravoir au besoin, je brisai celui-ci sans la moindre répugnance: la famille au contraire, qui regardoit comme unique cette ingénieuse machine, ne m'aida à la rompre qu'avec un déplaisir très-marqué. Le Seigneur Umbert fit sur cela des réfléxions qui me devinrent

fort avantageuses. Il m'honora d'une acolade très-grave,& me dit : „ Puisque me portez révérence , „ & m'obéissez ainsi qu'à un pere, „ n'aurai , je vous promets , plus „ grant aise , que de vous traiter „ & nourir comme un mien fils „ très-cher.

Jusqu'à ce moment le sérieux du Seigneur Umbert m'avoit tenu dans le respect le plus profond, le plus timide ; je brûlois d'impatience de savoir quelque chose de la situation , des forces , de la forme du Gouvernement de l'Isle , & d'aller à la Capitale , dont j'entendois dire que nous n'étions qu'à une journée de chemin ; mais je n'avois encore rien osé témoigner à mon sévere hôte de ma curiosité , dans la crainte qu'elle ne lui déplût , & qu'il ne s'en offensât. Ses enfans , que je questionnois de tems en tems sur les choses que je désirois aprendre , me répon-

doient toûjours, notre pere le fait, il vous le dira si la demande lui agrée : je n'avois pu tirer d'eux autre chose.

Enfin le Seigneur Umbert relâcha un peu de la sévérité de ses manieres : ma complaisance & ma souplesse se produisirent avec plus de confiance, & en devinrent plus persuasives. Je risquai de lui faire quelques petites questions, il y satisfit avec bonté. Je passai aux plus importantes, il ne me rebuta point, & me promit de m'instruire très-particulierement, au premier jour de loisir dont il pourroit disposer.

Cet heureux jour arriva, nous en passâmes une grande partie tête-à-tête. Voici les choses les plus intéressantes que je recueillis de cette longue conversation ; & que je vai raconter, sans m'assujettir aux propres termes, si ce n'est quand je les trouverai d'une éner-

gie ou d'un naïf à perdre beaucoup de leur force & de leur agrément dans un langage plus poli.



MEMOIRES HISTORIQUES
DE L'ILE
DE MANGHALOUR.

ON ſait par l'Inſcription de la Colonnade que j'ai raportée ci-deſſus, qu'en l'année 1198 une Flotte Françoiſe échoua ſur les côtes de cette Iſle, que près de 800 hommes y périrent, mais que 1200 ou environ échaperent du naufrage. On a vu que cette petite Armée s'aſſembla pour ſe choiſir un Chef : c'eſt l'époque où doit commencer mon récit.

Mathieu de Laval, de l'illuſtre Maiſon de Montmorenci, fut élu.

» En quoi, les Chevaliers élec-



„ teurs firent voir magnanime-
„ ment un très-clair & évident
„ témoignage de zéle & dilection
„ pour la cause commune ; car
„ c'étoit un vertueux Seigneur ;
„ vaillant de sa personne , bien
„ exercité & pratiqué en la con-
„ noissance des choses du monde.

On lui déféra d'abord le titre de Roi, & la Puissance Absoluë, comme la plus excellente & la plus légitime de toutes : mais il ne voulut prendre que la qualité de Duc , & il érigea le Gouvernement de la Nation en forme de République , comme le plus utile dans les circonstances présentes. Il semble en effet que ce fût-là le parti le plus sage , si l'on considére qu'ils étoient dans un Pays inconnu ; où , par les difficultés infinies qui se pouvoient presenter à chaque pas , on auroit plus souvent besoin de déliberer que d'agir ; à quoi la Puissance Parlemen-

taire, unie à la Souveraine, étoit plus propre que la Volonté d'un Seul.

Il fit, à l'imitation du Champ de Mars, & sous le même nom, une Assemblée d'Etats qui devoit se tenir en pleine campagne, & où l'on décideroit toutes les affaires importantes.

„ Ce n'étoit point une confuse
„ & tumultueuse formiliere de
„ peuple legier, variable, sédi-
„ tieux & incompatible; mais une
„ congrégation honorable de ver-
„ tueux Gentilshommes, tous de
„ bon sang, sages, avisés, pa-
„ tiens, & endurcis à toutes sor-
„ tes de travaux & mesaises.

Le Duc, après avoir emploïé quelques jours à faire les Réglemens les plus nécessaires pour la Police & la Discipline, songea à entrer dans le Païs.

Il commença par fortifier, entre le Rivage & la Forêt, une enceinte

où il mit toutes les munitions de guerre & de bouche, & généralement tous les effets : il y établit une garde de 100 Arbaletriés : ensuite il fit la revuë de tout son monde, & trouva 1100 hommes effectifs portant les armes : il les distribua en 22 Compagnies, sous des Chefs d'une valeur éprouvée.

Quand tous les Emplois furent donnés, il vit qu'il avoit encore plus de 80 Gentilhommes de mérite, qu'il ne convenoit point de placer en second sous les autres : il en composa une troupe particulière, dont il prit le commandement.

Ces choses réglées, il fit prendre tout le pain dont on put se charger ; & le 28 Août, deux heures avant le jour, il se mit en marche, & traversa le Bois sans aucune opposition.

Les Insulaires, tous Idolâtres ou Musulmans, braves, mais mal

disciplinés, aïant eu avis qu'une Armée étrangére paroissoit dans le Païs, avoient assemblé toutes leurs forces, & s'étoient campés dans la Plaine au nombre de plus de trente mille, pour donner bataille.

Le Duc, avant que de déboucher de la Forêt, fit monter sur des arbres quelques Officiers entendus pour examiner ce qui se passoit.

Ils lui raportérent, qu'à demi-lieuë de-là, une grande multitude de Soldats armés de longues piques occupoit par pelotons un terrain considérable; qu'il y avoit à 200 pas, sortant du Bois, un long Bosquet qui alloit jusqu'à eux, & où leur gauche paroissoit être apuiée; enfin que leur front & toute leur droite étoit en raze campagne, sans qu'il y eut un seul arbre.

Le Duc fit couler de ce co-

té-ci, en-dedans de la liziére de la Forêt, trois Compagnies ſeulement, mais avec beaucoup de tambours & de trompettes, pour donner le change aux Ennemis, & leur faire croire que toute l'Armée filoit par-là, & alloit les attaquer par leur droite.

Pendant ce tems-là, le Duc, à la tête des 80 Gentilshommes & des dix-neuf autres Compagnies, gagna, par un petit fond qui le couvroit, le Boſquet dont je viens de parler, & ſe gliſſa, ſans faire de bruit & ſans être aperçu, jusqu'à cent cinquante pas des Ennemis, qui n'étoient occupez que du bruit de guerre qu'ils entendoient dans la Forêt à leur droite, & par où ils croïoient qu'on les dût attaquer : les yeux attachez de ce côté-là, ils firent un mouvement, & tournérent le dos à la véritable attaque.

Le Duc les ſurprit dans cette

ſituation, & donnant le ſignal, les trompettes ſonnérent: ſes gens fondirent l'épée à la main ſur l'Ennemi avec tant de fureur & de promptitude, que d'abord il lâcha pié: les trois Compagnies débouchérent en même tems de la Forêt: les Troupes qui leur étoient oppoſées, tirérent de loin leurs fléches: mais le deſordre de la gauche ayant déja paſſé juſqu'au centre, ceux-ci s'ébranlérent bientôt, & prirent la fuite comme les autres.

Le carnage fut grand, ſix à ſept mille des Ennemis reſtérent ſur la place. Un Corps particulier de 300 hommes ne quita point ſes rangs pour fuir: ils mirent bas les armes, & félicitérent très-tranquilement les François de leur victoire.

Leur langue naturelle étoit un Perſan corrompu, mais ils parloient auſſi un jargon mêlé de mauvais

Latin, que l'on n'eut pas de peine à entendre.

Il dirent qu'ils étoient des Montagnards de l'Ile, apellés Ghébres *, qui gémissoient depuis trente années sous la tirannie des Mahométans.

Leur Colonel vint baiser la main du Duc, & lui offrit de passer avec toute sa troupe sous ses drapeaux, de l'aider à la conquête du Pais, & de lui faire venir dans trois jours de la Vallée qu'ils habitoient, un renfort de deux milles bons hommes, braves & bien armez.

Le Duc lui fit beaucoup d'accueil, il le retint à souper avec lui, & ordonna que les autres Officiers & Soldats fûssent accablés de bonne chére & d'honnêtetés.

On fut extrêmement satisfait d'eux : ils répondirent aux diverses questions qu'on leur fit d'une

* Anciens Persans; Adorateurs du Feu.

maniére si ingénuë & si uniforme ; que comme il n'y avoit aucune possibilité qu'ils eûssent concerté leurs réponses, on ne pouvoit douter qu'elles ne fûssent sincéres & vraies.

Khousrer *, c'est le nom du Colonel, traça au Duc un plan si sensé pour se rendre maître de l'Ile, que dès cette nuit même l'alliance fut jurée & signée entre les François & les Ghèbres.

Ils tirérent de leur Canton deux mille hommes, qui partant secrétement & la nuit de chez eux, arrivérent le troisiéme jour, avant le lever du Soleil, sous les murs de Manghalour, Capitale de toute l'Ile, où étoit le rendez-vous des deux Armées.

Cette Ville, qui subsiste encore, est située sur le bord de la mer, une riviére large & profonde passe au milieu. La Place est fermée, du

* Signifie le Prince.

coté du Port, par des murs épais, percez de creneaux, & flanquez de tours rondes; mais au-dedans du Païs, c'est-à-dire du côté où les François se postérent, elle n'avoit pour toute défense qu'un fossé sec, & au lieu de murailles, un double rang de palissades.

Les principales Forces des Mahométans, leur Roi, sa Famille, sa Cour, ses Visirs, ses Gardes, l'élite de ses Troupes, & une infinité de Gens de la Campagne, s'étoient enfermez dans la Place, depuis la bataille, avec leurs effets les plus précieux.

Le Duc se saisit, en arrivant, de toutes les avenuës par où l'on pouvoit jetter du secours dans la Ville : ensuite il tint conseil, où le Colonel des Ghèbres lui persuada de donner l'assaut le soir même, dans la crainte, si on le différoit, que les Ennemis, revenus de leur premiére consterna-

tion, ne hazardâssent une sortie, que le desespoir & l'avantage du nombre pouvoit rendre fatale aux Assiegeans.

Ce conseil fut suivi : mais pour que les Mahométans n'en devinâssent rien, on feignit de tracer le Camp, & de loger les Compagnies.

Ceux de la Place croyant qu'on ne songeoit point à les attaquer ce jour-là, quitérent leurs armes, & prirent la pioche & la pelle, pour faire des retranchemens derriére leurs palissades.

On ne troubla point leurs travaux, on s'aprocha peu-à-peu jusqu'à la portée du trait, comme pour y établir la premiére ligne du Camp. Après y avoir planté les Enseignes au nombre de cent vingt-huit, y compris les auxiliaires, ce qui formoit un front assez étendu, on dressa de petites logettes de verdure au lieu de tentes que

l'on n'avoit point aportées, on alluma des feux, & chaque chambrée fit tranquilement son repas.

Le Soleil n'avoit plus qu'une heure de course, quand on fit passer de bouche en bouche le signal de l'attaque, & le mot du raliement qui étoit Saint Mathieu alors; & dans un clin d'œil, cent huit Enseignes marchérent sur trois colonnes, soutenuës des vingt autres Compagnies, & doublant bientôt le pas, arrivérent sur le fossé, en firent la descente, rompirent les palissades, & ne rencontrant par-tout que des travailleurs désarmez, entrérent, le fer & la flamme à la main, dans la Ville, où ils ne trouvérent de résistance qu'au Serrail du Roi. Ce Prince, à la tête d'une suite nombreuse, se défendit en homme desespéré, il repoussa quatre fois les Assaillans; mais ceux-ci, revenant à la charge avec une nouvelle vi-

gueur, & conduits par le Duc même, enfoncérent les portes du Palais.

Naser Elmulk, c'est le nom du Roi, n'ayant plus rien à attendre de son courage & de la fortune, se baricada dans l'apartement de ses femmes ; & après avoir poignardé sa Sultane favorite, pour qu'elle ne passât point vive en d'autres bras que les siens, il tomba mort à ses piez, d'un coup de kangiar dont il se perça le cœur.

On passa au fil de l'épée tous les hommes qui ne purent prendre la fuite ; mais le Duc avoit si expressément ordonné qu'on respectât les femmes, qu'aucune n'eut à se plaindre de la fureur ou de l'insolence du soldat. On eut dit que la guerre n'avoit été entreprise, que pour les tirer d'esclavage. Il est vrai, & cela revenoit au même, que les François ne pouvoient fonder leur Colonie, sans

le ſecours des Dames Inſulaires. Il étoit donc bien raiſonnable, que par un procédé qui les touchât, ils diſpoſaſſent les plus aimables à leur donner un jour la main ſans répugnance.

Les Mahométans qui purent échaper à l'épée du Vainqueur, gagnérent le Port; & ſe ſaiſiſſant des barques de Pêcheurs dont il eſt toujours couvert, ils ſe réfugiérent dans de petites Iles, à 40 lieuës de celle de Manghalour.

Le Duc ne s'opoſa à leur fuite que d'une maniére très-foible, & ſeulement pour ne leur pas laiſſer voir par trop d'inaction, que leur retraite en ſi grand nombre le ſoulageoit d'inquiétudes fort vives.

Quand ceux-ci furent partis, il ordonna, ſous peine de mort, aux autres qui demeuroient dans les Campagnes éloignées, ou qui s'étoient cachez, de venir s'embarquer dans huitaine pour tout delai.

Il fut obéi, & demeura paisible possesseur du Royaume, où il ne souffrit point d'autres Etrangers que ses fidéles Ghèbres, ausquels il fit part des dépouilles, & accorda de grands privileges, entr'autres le libre exercice de leur Religion.

Le deuil des Dames Musulmanes ne fut pas long, elles s'accoutumérent bientôt à la liberté dont on les fit jouïr; car la clôture des Serrails fut rompuë, la communication avec les hommes permise, & l'usage du voile aboli. On leur façonna l'oreille à s'entendre dire des douceurs, l'esprit à répondre des politesses; & à l'égard du cœur, on le laissa aller son train, qui est le même en tout Païs: mais pour leur rendre les chaînes éternelles du mariage un peu suportables, on leur expliqua que les loix assujettissoient le mari, aussi étroitement que la femme, à la fidélité conjugale.

Cette égalité judicieuse les charmoit.... » moi toute à lui ....
» lui tout à moi.... cela fait un
» compte tout rond pour la maî-
» tresse du logis ; rien à déduire
» de la somme pour les servan-
» tes de Monsieur, comme chez
» ces libertins de Mahométans. »
Aussi ne les regreta-t'on guère, & plus de huit cens de leurs veuves & filles se mariérent dans les six prémiers mois.

Le Sérénissime Duc, après avoir pourvu à la défense de l'Ile par de nouvelles fortifications, fit le dénombrement des sujets de la République en état de porter les armes; & trouva, en comptant les Ghèbres, neuf mille six cens vingt-deux hommes : il visita ensuite tout le Païs, fit dresser des cartes très-exactes, tant de la Plaine qui a plus de soixante lieues de circuit, que d'une chaîne de hautes Montagnes qui renferment plusieurs grandes vallées.

Au retour de ce voïage, il convoqua son Parlement, & fit, entre les sujets de la République, le partage des terres avec une justice exacte, qui porta dans toutes les familles l'abondance & la paix.

On jouït, pendant dix années, d'une tranquilité parfaite : mais les Mahométans, qui ne se consoloient point d'avoir été dépouillez d'une possession si riche & si gracieuse, résolurent d'emploïer jusqu'à la derniére goute de leur sang, à reconquérir leur patrimoine.

Ils construisirent six mille petites barques, portant chacune huit soldats, & des provisions de bouche & de guerre, ce qui composoit une armée de quarante-huit mille hommes.

Le Duc, informé de leur dessein, se prépara de son coté à se bien défendre. Les Barbares ne pouvoient aborder dans l'Ile que

par la forêt, ou par la capitale en la prenant d'emblée ; tous les autres passages dans les montagnes & les rochers, étoient inaccessibles. Le Duc n'ayant donc que deux seuls endroits à garder, mit deux mille cinq cens hommes de garnison dans la Ville ; & avec sept mille qui lui restoient, il se campa derriére des lignes, qu'il avoit fait construire entre la mer & le bois.

Quand il eut posté ses troupes, il s'aperçut, & tout le monde le remarqua comme lui, qu'il n'en avoit point assez pour garnir suffisamment les lignes, & qu'il ne seroit pas possible de resister, si les attaques étoient vives & opiniâtres.

Dans cette fâcheuse extrémité, à laquelle tout le Sénat ne trouvoit point de remède, les femmes prirent un parti généreux qui sauva la République : elles

offrirent de défendre elles-mêmes les murailles de la Ville, soutenuës seulement par cinq cens soldats choisis, & de renvoyer au camp le surplus de la garnison, qui montoit à deux mille hommes.

La proposition fut acceptée avec une joie inexprimable : chaque époux, chaque amant, reçut comme une faveur particuliére de sa Dame, la résolution qu'elles prenoient toutes de combattre pour la Patrie. Le soldat en devint plus fier, & plus passionné pour la gloire ; ce qui ne pouvoit manquer de produire des actions d'une valeur éclatante.

Le moment de se signaler aprochoit, on eut des avis certains que les Mahométans paroîtroient dans peu de jours.

Les femmes, à cette nouvelle, coupérent leurs longues robes à la hauteur du genou, ceignirent l'épée, s'armérent de piques & de

flèches,

fléches : & au lieu d'une coëffure galante qu'elles portoient, elles se couvrient la tête d'une grosse toque de laine, afin que l'Ennemi les apercevant sur les tours & aux creneaux des murs, les prît pour des hommes.

Elles firent sur les donjons & sur les parapets, de grands amas de matiéres combustibles, & de toutes les choses qui pouvoient par leur poids briser les échelles des Assaillans.

Tandis qu'elles travailloient à ces préparatifs avec une ardeur infatigable, on ajoutoit aux fortifications du camp, tout ce que l'Art de la Guerre produisoit alors de plus parfait.

Les Ennemis parurent enfin à la vuë du Port. Trois mille barques s'y arrêtérent ; & les trois mille autres doublérent la pointe de l'Ile au midi, pour gagner le côté de la forêt.

Les deux Armées navales, composées chacune de vingt quatre mille hommes, demeurérent deux jours dans l'inaction ; mais le troisiéme, au lever du Soleil, l'une attaqua les retranchemens, & l'autre donna l'escalade à la Ville.

Ici, les Barbares montérent à l'assaut avec une audace, qui étoit plûtôt l'effet d'une confiance aveugle en leur nombre, que celui d'une véritable valeur ; car ayant été repoussez une fois, ils ne se presentérent point la seconde par détachemens ; mais effrayez, ils combattirent tous ensemble, & dressérent tant d'échelles, qu'ils s'embarassoient plus les uns & les autres, qu'ils ne se secouroient. Ce fut alors que nos héroïnes, sans s'étonner, versérent sur eux un déluge d'huiles bouillantes, de raisine enflâmée, & de limaille de fer rougie au feu ; tandis que les cinq cens soldats de la garni-

ſon rouloient du plus haut des murs, des pierres énormes, & de longues poutres hériſſées de fer, qui écraſoient en tombant des milliers d'hommes.

Comme le rivage étoit fort étroit, les Aſſiégeans n'avoient point d'eſpace hors la portée du trait pour ſe ralier, ce qui mit une étrange confuſion parmi eux. Ils regagnérent leurs barques, & laiſſérent neuf à dix mille morts ou bleſſez au pié des murailles, & quatre à cinq mille ſur la gréve; parce qu'on les accabla d'une nuée de fléches, lorſqu'ils tournérent le dos.

La conſternation & l'épouvente leur fit perdre tout jugement; car au lieu d'aller joindre leur autre Armée, qui pouvoit avoir beſoin de renfort, ils retournérent dans leurs Iles.

La fortune ne fut pas moins favorable aux hommes, qu'elle

l'avoit été aux Dames. Le Duc laissa aborder le Ennemis, qui avoient, comme du côté de la Ville, trop peu de terrain pour faire des évolutions. Ils se jettérent en foule, & à flots pressés comme la mer en fureur, vers l'endroit des retranchemens qui leur parut le plus foible. C'étoit une espéce de croissant, dont le centre ne paroissoit défendu que par une double barriére, mais un rempart sur un fossé de quinze piés de profondeur défendoit les deux côtés. Lorsque le gros des Ennemis fut resserré dans cet espace, quatre mille François, séparés en deux corps, débouchérent par la droite & par la gauche, & se jettérent à l'entrée du croissant au milieu des Barbares. Deux mille chargérent en queuë ceux qui s'étoient avancés au-dedans, les deux mille autres firent face à ceux qui suivoient pour

ſoutenir l'attaque ; & après un combat aſſez vif, paſſant ſur le ventre des prémiers rangs, ils pouſſérent les ſeconds dans la mer, où ils avoient de l'eau juſqu'à la ceinture.

En même tems on ouvrit les baricades du centre, & le Duc, avec ſa Compagnie de Chevaliers & une troupe choiſie de 800 hommes, ſortit & renverſa l'épée à la main tout ce qui lui faiſoit tête.

Ainſi les Muſulmans entamés de toutes parts, ne purent, dans un terrain ſi étroit, rallier leurs bataillons rompus. Les Chefs diſperſés eux-mêmes, & confondus dans la multitude, n'étoient plus obéis : la fraïeur devint générale, ils lâchérent pié, coururent en deſordre à leurs barques, & perdirent dans une fuite ſi tumultueuſe les deux tiers de leurs troupes.

Cette fatale journée les affoiblit & les découragea entiérement, & plus d'un siécle se passa sans qu'ils ôsâssent former de nouvelles entreprises.

Après ces deux grandes victoires, le Duc convoqua le Champ de Mars, où furent invitées les Dames qui avoient défendu si courageusement la Ville ; on les couronna toutes de mirte & de laurier.

Ensuite, par une délibération unanime, on acorda les honneurs militaires de la Chevalerie, c'est-à-dire le droit de porter la lance, l'épée & le pavoi, à toutes les femmes nées & à naître ; à condition que desormais les filles recevroient dans les Ecoles Publiques, la même éducation que l'on y donnoit aux enfans mâles. Par ce moïen, on augmenta considérablement les Forces de la République, qui, depuis

plus de quatre siécles, a toujours été formidable aux Puissances voisines, soit Mahométanes, soit Sauvages.

Le Sérénissime Mathieu de Laval s'apliqua le reste de sa vie, qui fut longue, à établir des Loix politiques & militaires, qui subsistent encore aujourd'hui dans toute leur vigueur.

Quand il commença à ressentir les infirmités de la vieillesse, qui le menaçoient d'une mort prochaine, il voulut mettre le dernier sçeau à ses soins paternels pour le Bien Public, en réglant la succession au Trône.

Il avoit, pendant trente années de régne, fait & réformé plusieurs projets sur cette importante matiére, sans pouvoir se déterminer à rien qui le satisfit pleinement : mais enfin il prit une derniére résolution, il dressa un nouveau plan qui se réduisoit à trois articles.

Le premier, que la Couronne Ducale ne passeroit jamais des peres aux enfans.

Le second, qu'alternativement un homme & une femme monteroit au Trône.

Le troisiéme, que les femmes seules auroient droit d'élire le Duc & les hommes la Duchesse.

On sent bien qu'une Loi si sage tendoit à honorer également les deux Sexes, & à leur inspirer un respect & des égards réciproques: aussi fut-elle reçuë avec un aplaudissement universel.

Mathieu de Laval, après avoir posé la République naissante sur des fondemens si solides, mourut dans la quatre-vingt-neuviéme année de son âge, & la trentiéme de sa glorieuse Régence.

Le Champ de Mars s'assembla, on revétit de l'Hermine Ducale une fille du Seigneur René Alberti, nommée Mansuéde, à laquelle

on étoit redevable de la courageuſe réſolution que prirent les femmes de défendre les murailles de Manghalour.

Elle gouverna avec tout le ſuccès qu'on peut attendre d'une très-belle perſonne qui commande avec de l'eſprit, de la douceur & du courage; car c'eſt ce que les Annales du Païs diſent de cette Princeſſe. Elle s'attacha ſurtout à aſſujettir ſon ſexe par de bons Réglemens, à reçevoir dès l'enfance une éducation convenable au caractére de grandeur auquel avoit élevé la République.

Le Seigneur Umbert remit à un autre jour, la ſuite d'un récit qui commençoit à le fatiguer par ſa longueur; il ſe leva de-deſſus l'herbe où nous étions aſſis, & nous-nous promenâmes pour viſiter quelques piéces de terre qu'il avoit enſemencées. Je le remerciai, chemin faiſant, de la com-

plaiſance qu'il avoit euë pour moi ; & je lui témoignai très-vivement, combien je m'eſtimois heureux que la Fortune m'eût conduit dans un Païs, où l'honneur & la vertu exerçoient une empire ſouverain ſur l'un & l'autre ſexe.

„ Il n'y a lieu ſur la terre habi-„ table, me répondit-il, où le peu-„ ple ſoit mieux ſupporté & plus „ droitement maintenu qu'en no-» tre très-gracieuſe & candide Ré-„ publique, ni où moins on oye » parler de voleries, aſſaſſinats & » autres délits, même de fautes » menues & legieres. Car avons » plutôt l'œil à obvier que les mé-» chans ne vivent méchamment, » qu'à punir les vicieux & delin-» quans pour leurs forfaits & dé-» portemens ; puiſque c'eſt choſe » veritable, que tortures, gibets » & ſupplices ne ſont ſi propres à » detorner les pervers du crime, » que bonne & ſage prévoyance à

» leur ôter les moyens & occa-
» sions de méfaire.

En nous entretenant ainsi, nous achevâmes notre promenade, que mon avidité de questionner & d'aprendre me fit paroître bien courte.

A peine fûmes-nous rendus à la maison, qu'une simphonie très-agréable de hautbois & de flutes douces, se fit entendre. Un moment après, je vis entrer dans la cour une vingtaine de petits garçons, & autant de petites filles, qui marchoient avec modestie. Je reconnus, à la tête de cette troupe aimable, les deux derniers enfans du Seigneur Umbert, Sidonia & Albin, qui portoient chacun dans une corbeille; le frére, une couronne de laurier & un fer de lance: la sœur, un chapeau de fleurs & une écharpe brodée. Un homme qui marchoit entr'eux deux, les conduisit par la main dans la

ſalle, & les préſentant au pere & à la mere, il leur dit : Que les Seigneurs Commiſſaires du Sénat pour la viſite des Ecoles Publiques, avoient trouvé Albin & Sidonia les mieux inſtruits de leur claſſe ; & que le Conſeil Suprême, pour honorer les ſoins que le Seigneur Umbert avoit pris de l'éducation de ſon fils, & la Demoiſelle Solange de celle de ſa fille, les gratifioit l'un & l'autre, par la main de leurs chers enfans, de la récompenſe accoutumée.

A ces mots, Albin mit ſur la tête de ſon pere la couronne de laurier, & Sidonia orna celle de ſa mere du chapeau de fleurs, & ceignit ſes reins de l'écharpe. Les enfans furent embraſſez avec tranſports, & remerciez de l'honneur qu'ils procuroient à la famille.

Cette cérémonie avoit quelque choſe de ſi noble & de ſi tendre, que je verſai, avec tous ceux qui

en furent les témoins, des larmes de joie.

J'ai toujours regardé l'usage de ce Païs-là, de récompenser les enfans en la personne de leurs peres, comme le lieu le plus fort qui puisse attacher les uns & les autres, à ce qu'ils se doivent réciproquement.

Pour ne point accoutumer les enfans à n'avoir de l'émulation que par intérêt, on ne fait aucun présent à ceux qui ont mérité de couronner leurs peres ; la gloire d'avoir réüssi, est tout le prix qu'ils cherchent, & qu'ils recueillent. Mais afin de donner quelque chose à l'amour-propre, qu'il faut toujours animer, on assemble leurs compagnons d'Ecole, & on les régale toute une journée dans la maison paternelle : là ils reçoivent les complimens de leur parenté, de leurs amis, de leurs voisins ; & ce jour de triomphe les excite à

fournir leurs autres carriéres, avec une nouvelle ardeur.

Je vis le lendemain donner dans la maison cette petite fête, dont je m'amusai beaucoup. Je remarquai dans toute la jeunesse une gaieté vive & folâtre, mais sans étourderie. Les deux sexes vêtus à-peu-près l'un comme l'autre, me paroissoient être le même, moins par la ressemblance des habits, que par une fierté noble qui brilloit sur le visage des filles, & une modestie charmante qui décoroit celui des hommes : de sorte que la nature, corrigée par l'éducation, laissoit à l'instinct plutôt qu'aux yeux, à démêler la différence.

On tira de l'arc, on fit des armes, on dansa, & je trouvai dans toutes les attitudes que demandent ces exercices, je ne sai quoi de libre & d'aisé qui me surprit : je cherchai la raison du plaisir inconnu que je sentois, & je dé-

mêlai enfin qu'on accoutumoit les enfans, dès le berceau, à se servir également des deux mains, à partir du pié gauche comme du droit, ce qui leur donne une agilité, une adresse, & des graces infinies; au lieu que l'injuste subordination qu'on établit chez nous entre nos membres, gêne & affoiblit la moitié du corps pour fortifier l'autre: j'en fis moi-même, à cette occasion, une épreuve assez désagréable.

Le plus grand de la troupe, & qui pouvoit être dans sa quinziéme année, vint me présenter un fleuret pour faire assaut avec moi; j'acceptai poliment le défi, nous voilà tous deux en garde.

Il s'aperçut bientôt que je n'avois pas autant de vitesse que lui; & conséquemment, pour m'obliger à me découvrir, il me fit de doubles feintes, de pié ferme & en mesure. Je parai du foible de

l'épée, il coupa sur la pointe, & me porta la premiére botte, il reçut la seconde: alors il me servit d'un jeu irrégulier & extraordinaire, & me rompit toujours la mesure par la souplesse inexprimable de son corps: je fus vaincu, & je n'eus pas l'habileté de cacher mon dépit, comme il eut celle de dissimuler sa joïe.

Après quelques momens de repos, les Demoiselles me priérent de danser avec Susanne & Saphire, à la mode de notre Païs; ce que nous fîmes de notre mieux, qui n'auroit point passé pour médiocre en Europe. Nous exécutâmes entre nous trois une contredanse très-vive, bien figurée, qui donna un furieux exercice à nos jambes, & peu de plaisir à la Compagnie.

Solange, après que nous eûmes achevé, nous fit entendre qu'elle s'étonnoit qu'on pût se divertir à faire des sauts & des gambades,

qui ôtoient à la taille ce qu'un mouvement modéré lui fournit d'agréable, & qui laissent sur le visage les tristes impressions de la fatigue.

» Vous paroissez, dit-elle, non
» comme agnelets bondissans tout
» doux sur l'herbette, mais comme
» Bachantes à cheveux détressez &
» toupets épars, qui, hors de sens &
» raisons, s'ébaudissent sous la treille.

Je païai de présence d'esprit : car pour ne pas laisser de nous une idée si desavantageuse, je pris une flûte dont je jouë passablement, & nous dansâmes des courantes & des menuets qui plûrent infiniment à Solange.

» Beau fils, me dit-elle d'un air
» gracieux, tous trois venez de
» promener en cadence vos gen-
» tilles personnes, avec maintien
» delectable & honnête, comme
» apartient à gens qui aiment mo-
» deste récréation, & qui hayent
» toute contenance, toutes fa-

» çons veneriennes dont use la jeu-
» nesse trop allechée & friande
» de plaisirs desordonnez ; si, vous
» permets & vous prie quand l'au-
» rez agréable, de dresser mes fils
» & mes filles à ces belles der-
» nieres danses, qui grandement
» me duisent. Pour l'heure, avez
» possible besoin de reposer & re-
» paître, & ne veux vous en dis-
» traire.

Nous sortîmes de la salle ; & passâmes dans le jardin tous trois seuls, c'est-à-dire, mes deux compagnes & moi.

Nous fîmes un tour d'allée, sans nous parler ; enfin Saphire rompit le silence. Vous voilà bien rêveur, me dit-elle en souriant, je crois que vous pensez encore à ce grand Ecolier qui vous a si bien bouté le fleuret à la main.

Non, lui répondis-je, mais aux attitudes vives & tendres, aux airs passionnez & coquets qui vous ont

attiré, Mesdemoiselles, des reproches au lieu de complimens que vous attendiez.

Bon, repliqua Susanne, ces gens-ci n'ont point de goût ; personne assurément n'est moins coquette que moi, mais je trouverois bien ridicule de paroître en dansant aussi raisonnable que je me pique de l'être en toute autre chose. Vous, Frédéric, à qui je dois m'en raporter plus qu'à la Dame Solange, parlez-moi naturellement : ma danse est-elle donc si hardie ?

Non, lui dis-je, & voici l'impression qu'elle m'a fait : vos yeux qui ne sont ordinairement que tendres s'animent, les ris caressent votre bouche, les graces ouvrent vos bras, les amours ont soin du reste. S'il y a quelque chose qui puisse choquer la Dame Solange, c'est les beautez qu'elle découvre lorsque les grands mouvemens de

la danse balottent un peu votre embonpoint ; & c'est ce que signifient aparemment les termes dont elle s'est servie, de contenance & façons vénériennes ; comme si elle disoit, que Vénus ne peut rien montrer de plus beau.

Malheureusement pour moi, dit Saphire, on ne me reprochera rien de semblable....

Mais peut-être, interrompis-je, des choses d'aussi grande conséquence : car croyez-vous que tout le monde n'ait pas remarqué comme moi, que ce que font les graces aux bras de Susanne, l'amour le fait à vos jambes ; qu'il les assemble, les ouvre, les déploie : enfin, que lui-même forme tous vos pas : ce qui, selon la Dame Solange alléche & affriande de plaisirs désordonnez.

En achevant ces mots, Justine & ses deux fréres aînés, Odon & Sohar, nous joignirent pour nous

proposer une promenade dans des prairies voisines. Nous acceptâmes gaïement la partie, & nous prenant tous par la main, nous arrivâmes par sauts & par bonds au bord d'un petit ruisseau, où l'ombre de quelques palmiers nous invita de nous asseoir.

Nous nous mîmes en rond sur l'herbe, & arrachant à petites poignées des fleurs, nous-nous agaçâmes les uns & les autres, en nous les jettant au visage d'une main molle & mal-adroite.

Ces badineries nous conduisirent insensiblement à un jeu qui, tout folâtre qu'il soit, ne laisse pas que d'avoir son sérieux; car il ne s'agit de rien moins, que de faire expliquer le sort sur le degré de tendresse qui anime le berger pour sa bergére, ou celle-ci pour son amant.

Justine se leva, & cueillit dans la prairie une demie-douzaine des

plus belles paquerettes ou marguerites, & reprit sa place d'un air aussi imposant, que si elle eût tenu ouvert le Livre des Destins.

» Or sus, dit-elle, mes doulces » amies, voyons si nos trois jeu» nes Pastoureaux sont amoureux » bien à point, comme ils desirent » que le croyez. Si commence» rai-je par Frederic, comme » Etrangier, à qui devons hon» neur & préséance : çà, je vais » tout bellement & sans triche» rie, tirer les feuilles de la pa» querette, pour connoître si ché» rissez d'amour tendre & naïf la » très-gracieuse & desirable Saphi» re. Or voyez-moi faire.

Puis Justine, dépouillant la fleur feuille à feuille, disoit alternativement ces mots :

» Il l'aime un petit brin, moult, » chaudement, prou, point du » tout. »

L'Oracle s'arrêta sur le petit

brin, consulté pour Susanne; il décida que je l'aimois moult, & pour Justine chaudement.

Nous fimes le tour, & le hazard ne servit personne à son gré; mais les Dames n'en firent pas mine, elles dissimulérent, c'est le talent des Belles.

Notre jeu achevé, on me demanda une petite chanson : voici celle que je choisis, & qui convenoit à nos Jeux de bergerie par son aimable simplicité.

Janneton, l'Amour lui-même
A formé notre lien :
Pour te prouver que je t'aime,
Prens mon cœur, c'est tout mon bien.
Je te le donne,
Et j'estime plus le tien,
Qu'une Couronne.

Susanne, que je n'avois point regardée en chantant, eut la malice de penser que Saphire étoit la Janneton du Vaudeville. Voilà, dit-elle, un Amour, qui,

pour n'être encore qu'un petit enfant, parle comme une grande personne.

Je ne trouve point cela, répondit Saphire: car quelle puérilité de préférer une pomme à un diamant; & c'est ce que fait ici l'Amour, lorsqu'il estime le cœur de Janneton plus qu'un Sceptre: ah! je ne m'en dédis point, ce Dieu est un enfant, il n'est que cela.

Justine décida la question par le Couplet que voici, qu'elle chanta très-agréablement.

Ne cuidez pas, ma gente Pastourette,
Qu'Amour soit un chetif enfant,
Car aujourd'hui, si le voyez quirette,
Demain, le voirez jà moult grant.

Nous-nous amusâmes ainsi jusqu'au soir, & la nuit commençoit à paroître lorsque nous rentrions au logis.

Justine s'arrêtant un peu à la porte, nous dit: » Nous voirons » demain

» demain grand novelle éclorre
» au matinal ; car fanaux allu-
» mez brandissent au plus haut
» des monts, des rochers & des
» tours : ce qui denote accident
» calamiteux, & semonce Nos
» Seigneurs de Parlement de ve-
» nir en bref au Champ de Mars
» pour déliberer de la chose pu-
» blique. »

On se mit à table, on se coucha avec cette inquiétude. Sur les trois heures du matin, le Seigneur Umbert reçut un courier qui lui aprit la mort de la Sérénissime Duchesse Amélie, qui gouvernoit depuis dix-sept ans avec l'aprobation générale des Insulaires.

La Dame Solange & ses filles partirent aussi-tôt pour aller au Champ de Mars, élire un Duc avec les autres femmes.

Le treiziéme jour après leur départ, nous vîmes arriver sur le

midi cinquante jeunes filles à cheval, précédées de trompettes, qui proclamérent par trois fois Rodolphe Umbert, Duc Régent de la République.

CEREMONIE

du Couronnement.

On lui passa au cou une chaîne d'acier, on lui mit en main une houlette, & on lui dit :

» Beau Sire, plus ne seras li-
» bre, avons, de par les peuples,
» prins possession de ta personne
» de haut renom, pour, tant que
» vivras, administrer ses affaires
» quelconques sans fraude ne mal
» engin. »

Le lendemain de cette cérémonie, les Dames députées, faisant escorte au nouveau Duc, se mirent en marche avec lui pour se rendre au Champ de Mars. Il me permit de le suivre.

Nous trouvâmes sur notre route plusieurs autres détachemens semblables, c'est-à-dire, toujours des Dames à cheval ; & sur les cinq heures du soir, une centaine de tentes dressées, qui formoient un petit camp où l'on passa la nuit.

On repartit à la pointe du jour ; & environ les neuf heures, le Sérénissime Duc entra au bruit des instrumens de guerre dans le Champ de Mars.

Ce Champ est une gracieuse prairie, coupée en rond, & bordée d'un double rang de palmiers. Les hommes étoient en bataille au-dehors, & les Dames comme Electrices occupoient le dedans : elles avoient sur la troussure gauche de leurs petits chapeaux, des plumes vertes & blanches, une écharpe en bandouliére des mêmes couleurs, ce qui faisoit le plus beau coup-d'œil qu'il soit possible d'imaginer.

Le Prince mit pié à terre, on le conduisit dans le centre de l'Assemblée, où il y avoit un théâtre de gason sur lequel il monta. Une jeune fille, dans de simples habits de Bergére & filant sa quenouille, étoit assise sur une banquette aussi de gason, & figuroit-là toute seule, comme représentant le Corps entier de la Nation.

Lorsqu'elle vit aprocher le Sire Umbert, elle demanda à haute voix, & sans le saluer :

» Qui est donc cet homme si
» osé que de venir ici m'apporter
» trouble & malaise.

A quoi la multitude répondit :
» Ains au contraire, celui-là qui
» vient vers vous, est Duc élu de
» notre pays, pour vous reconfor-
» ter & défendre si besoin est.

» Est-il bien exercité aux Loix,
» dit encore la fille, fera-t-il droi-
» tement justice, pourchassera-t-il
» bien notre salut & tuytion ;

» eſt-il vaillant & digne d'hon-
» neur & reverence, eſt-il Chré-
» tien, eſt-il brave défenſeur de
» la foi de notre Seignor ? »

Toute l'Aſſemblée ſe mit à crier : Il l'eſt, & le ſera. Alors le Duc s'aprocha, & la fille ſe levant de ſon ſiége, lui fit une révérence, & lui donna gracieuſement un petit ſouflet ſur la joue, enſuite elle deſcendit du Trône champêtre, & le Prince lui dit :

» Pour ſalaire & payement de
» ce lieu, que de volonté libre tu
» me quittes, je te donne, ma
» gente pucelle, les vaches, bre-
» bis, chevaux, harnois, charruës,
» & généralement tous uſtenciles
» de laitterie, jardinage & labour
» que je poſſede en mon chatelet,
» & que tu peus aller prendre
» comme choſes, dès l'heure pre-
» ſente, à toi appartenantes &
» bien acquiſes. »

Cela fait, on dreſſa vis-à-vis

du Duc un petit enclos de palissades qui étoient toutes prêtes, & on y poussa un cheval sauvage, en lui ôtant de fortes entrâves & une museliére qu'on lui avoit mis. Lorsque le superbe animal fut enfermé, il fit plusieurs fois le tour de son étroite prison, & ne voïant par où s'échaper, il se brisa, de rage, la tête contre les barreaux.

Tel est dans ce Païs-là le naturel de ces fiers animaux, que toute l'industrie humaine n'a pu apprivoiser, & dont la fureur est donnée en spectacle au nouveau Prince, comme une figure de l'amour extrême que les Insulaires ont pour la liberté.

Ces Cérémonies préliminaires achevées, on vint à la plus essentielle, qui est le serment réciproque du Prince & des Sujets.

Le Révérend Pére Evêque, car il n'y en a qu'un dans toute l'Isle,

monta sur le trône, s'assit; & le Duc, se tenant debout & la tête découverte, lut à haute voix ce qui suit, dans un Livre que lui tenoit le Coadjuteur de l'Evêché.

» Je Rodolphe Umbert, pro-
» chain d'être ordonné Duc Re-
» gent par le desir des Etats,
» promets & jure conserver pri-
» vilège canonique, loix, & justi-
» ce duë à chacun des venerables
» Prêtres, Diacres & Clercs de
» notre Mere Sainte Eglise, qui
» duement labourent & ense-
» mencent le champ de l'Evangile.

» De contenir étroitement les
» Moines reclus de la Montagne,
» dans la pauvreté, humilité &
» chasteté que ils ont fait vœu
» de garder; de veiller à ce que
» ils demeurent clos & bien mu-
» rés, dans les deserts que ils ont
» choisi, comme voie de salut
» du tout séparée du monde per-
» vers.

» De me conſeiller, en Champ » de Mars, ſur les affaires graves » qui touchent la généralité du » Peuple, en ce qui regarde paix, » guerre, nouvelle police, ou » privilége des chefs & des com- » munes.

» D'obvier, Dieu aidant, à tou- » tes rapines, iniquités, & choſes » diſſolues.

» D'expoſer, ſi metier étoit, ma » vie, pour la très-chere & très- » reſpectée Republique. »

Le Prince, en achevant ces mots, ſe plaça ſur ſon ſiége, & le Révérend Pere Evêque lui mit une couronne de branches d'olivier, & lui préſenta la houlette de la bergére: alors il ſe fit un grand ſilence, chacun ſe découvrit la tête, hommes & femmes; & toute l'Aſſemblée éleva la main droite ouverte en quoi conſiſtoit l'expreſſion du ſerment de fidélité.

Le Duc ſe revêtit enſuite d'un

long manteau couleur de pourpre, prit une couronne d'or & un sceptre, ceignit son épée, & fut conduit hors du Champ de Mars, sous une feuillée de ciprès lugubres, où le corps de la Défunte Duchesse étoit placé sur un lit de velours blanc, entre quatre palmiers. Autour de cette salle funébre, étoient plantés les banniéres, enseignes & drapeaux de la République.

Le Duc s'agenouilla autour d'une Croix, au pié du lit d'honneur, fit sa priére & donna l'eau bénite, après quoi le Révérend Pere Evêque lui dit;

» La Sérénissime Amelie que
» voyez passée de vie à trépas, fut
» très-vertueuse & sage Princesse.
» Le cœur enclin à libéralité, elle
» souddoyoit or & argent, pour
» procurer aise & contentement,
» à ceux qui ne recevoient bonne
» mesure des biens de la fortune;

» mais par trop miſericordieuſe
» & tendre, elle pardonna ſou-
» vente fois crime & délits, que
» plus auroit été profitable au
» bien public, de griévement pu-
» nir : & voilà Très-Séréniſſime
» Duc, que je vous preſente dans
» ce petit livret, de la part du
» Sénat, une hiſtoire nayve, des
» choſes bonnes à ſuivre, qui fu-
» rent dans ſon gouvernement; &
» auſſi des fautes par elle commi-
» ſes, afin qu'imitiez les unes, &
» rejettiez les autres.

» Dieu tout-puiſſant veuille con-
» duire l'ame de défunte Prin-
» ceſſe Amelie, & icelle mettre
» là-haut aux ſiéges de la gloire,
» préparez devant la conſtitution
» du monde.

Le Duc reçut le Livre d'un air reſpectueux, fit encore un moment de priere, & ſortit au bruit des fanfares & des acclamations du Public. Les enſeignes & ban-

niéres furent levées, les deux sexes se rangérént chacun sous les siennes, le Duc monta à cheval, & on le conduisit à Manghalour, où il prit possession de la Ville & de la Suprême Magistrature. Il reçut les hommages des différens Corps de l'Etat, & ne fut harangüé d'aucun. Ce n'est pas l'usage en ce Païs-là, de débiter en face des gens leurs louanges, & de dire en paroles exquises à un sot qu'il a du mérite, à un brigand qu'il est estimable.

La femme & les enfans du Duc, confondus dans la foule, n'eurent aucune part au triomphe de cette journée : toute la distinction que la République accorde à la famille du Prince, est de porter sur le chapeau, une aigrette couleur d'amarante, & d'avoir le fer de la lance doré. Si c'est un homme qui régne, sa femme peut demeurer avec lui ; de-même le

mari avec la Duchesse, mais sans aucune préséance, que dans le Palais seulement, où on leur rend quelques honneurs, & dans leurs Chatellenies, où des Sénateurs députez les visitent, selon les occasions qui surviennent de les complimenter.

A l'égard des enfans, ils sont élevez aux dépens de la République ; & on leur donne en troupeaux, armes, ustenciles de ménaga, toile de lin & de cotton, chacun une dot, qui leur est délivrée dans les six mois, avec certaine quantité de terres à titre d'apanage, s'ils n'ont pas un patrimoine suffisant pour vivre.

Solange, qui étoit riche, ne voulut rien recevoir pour elle & pour les siens, que les aigrettes & les fers de lance

Au bout de quelques jours, elle retourna à son châtelet avec ses deux filles, & nous laissa Susan-

ne, Saphire & moi près du Duc, qui le voulut ainsi. Nous logeâmes séparément, moi dans le Palais, mes compagnons chez la veuve d'un Sénateur à qui le Prince les recommanda.

Je ne pénétrois point ce qui l'engageoit à nous retenir à la Cour, mais j'eus bientôt lieu de connoître que c'étoit pour nous donner des preuves nouvelles & solide de son amitié; & la maniére dont il nous obligea, augmentoit encore beaucoup le prix de ses bienfaits. Car un matin, sans nous avoir prévenu de rien, il nous fit apeller au sortir du Conseil, & nous délivra des lettres de naturalité, les plus favorables qu'il soit possible d'accorder. Il me gratifia en mon particulier d'un fief, situé près de sa Chatellenie, & me dit, que le revenu en étoit assez considérable, pour y vivre gracieusement avec une fem-

me ; qu'il comptoit donc, qu'épousant Susanne ou Saphire, il n'auroit plus à pourvoir qu'une des deux, à quoi il travailleroit aussitôt que j'aurois fait mon choix.

En achevant de parler, il se retira pour nous laisser rêver, ajouta-t'il, à une affaire d'où dépendoit tout le repos de notre vie.

Comme nous sortions du grand cabinet, où tout ceci s'étoit passé; un Chambrier du Duc nous dit qu'il avoit ordre de nous conduire tous trois dans un lieu particulier du Palais, de nous y laisser seuls tant qu'il nous plairoit, & de nous y faire servir à dîner.

Nous le suivîmes, il nous ouvrit un petit jardin, dont il ferma la porte quand nous fûmes entrés, & se retira.

Les gens un peu curieux de nos affaires, auroient eu, je crois, bien du plaisir de voir notre embarras, de lire sur nos fronts le trouble de

notre cœur. Nous fîmes deux ou trois tours d'allée, sans prononcer une parole ; je marchois les yeux baissez, comme un homme qui cherche ce qu'il veut dire, & ne trouve pas le prémier mot. Susanne tournoit la tête çà & là, regardoit tout & ne voïoit rien. Saphire cueilloit une fleur, arrachoit un brin d'herbe, ramassoit un petit caillou. Enfin Susanne rompit le silence. Voilà, dit-elle, un fort joli parterre. C'est un bosquet, lui répondis-je. Oui, ajouta Saphire, dont la charmille est admirable. Il me semble, repliquai-je, qu'il n'y a ici que des orangers.

Des orangers, soit, me répondit-elle, cela ne fait rien à ce que je pensois.... Mais Frédéric, d'où vous vient un sang froid si mal placé ? un peu de distraction vous feroit plus d'honneur.

Ne voïez-vous pas, reprit Su-

ſanne, que Monſieur Frédéric, devenu Seigneur-Châtelain, n'eſt plus occupé que de ſon bonheur.

Non, mais de ce qui doit le faire ce bonheur, repartis-je : car vous m'avouerez que ma ſituation préſente eſt très-deſagréable, vous en allez convenir..... Je vous aime, belle Suſanne, avec une.....

Saphire ne me laiſſa point achever. Plus de douceurs, me dit-elle, ni pour Suſanne ni pour moi, qu'après votre main promiſe, & ſeulement à celle à qui vous la donnerez : car que ſait-on, s'il ne reſteroit point dans l'eſprit de celle-ci, une impreſſion trop vive de vos ſentimens pour l'autre.

Ho! pour moi, repliqua Suſanne, je ne ſuis point jalouſe, il peut vous parler de ſon martire tant qu'il lui plaira.

Je penſerai peut-être comme vous dans un quart-d'heure, reprit Saphire, c'eſt-à-dire, s'il vous

épouse ; mais jusqu'au moment qu'il aura décidé, plus de douceurs, c'est le parti le plus raisonnable.

Il y a bien autant de raison, répondit Susanne, à ne point craindre un amant qui nous parle de sa tendresse.

Oui de la raison, m'écriai je, en voilà, & de la plus froide ; mais l'inquiétude est plus aimable, plus intéressante.

Ne craindriez-vous point, répondit Saphire, que la vivacité de la mienne ne fût incommode.

Cela signifieroit-il, lui repliquai-je, que vous m'aimez un peu ; ah ! j'ôse m'en flâter ; c'en est fait, je vous donne mon cœur & ma foi. En achevant ces paroles, je me jettai à ses genoux, je lui demandai sa main, avec l'action embarassée d'une fille sage & modeste, à qui le secret de son cœur échape.

Un denoûment ſi bruſque, déconcerta un peu Suſanne, je m'aperçus qu'elle étoit piquée : non que je penſâſſe que ſon cœur prît intérêt pour rien dans la choſe, mais ſeulement ſa vanité, qui eſſuioit-là une petite diſgrace. Ah ! que le ſot orgueil d'un joli homme ſe fut bouffi de cette ſcéne ! mais moi, chetive créature, parvenu avec des peines infinies à découvrir, en dépit de l'amour-propre, le peu que je vaux, je m'attendris de l'état où étoit Suſanne, & je ne ſongeai qu'à la remettre dans le paiſible exercice de la fierté & de ſon indifférence.

C'eſt grand dommage, lui dis-je, que vous ne m'aimiez pas, l'avanture feroit un aſſez bon ſujet de Comédie. Il eſt vrai, repliqua Suſanne, que l'action telle qu'elle eſt, ne fournit aucuns incidens, aucune intrigue: vous aimez Saphire, elle vous aime ; je ſuis

votre amie par reconnoissance, je suis la sienne par choix & par goût; vous l'épousez, votre bonheur à tous deux me charme, je serai priée de la nôce, j'y danserai; voilà toute la Comédie. Une pareille Piéce ne seroit pas plus intéressante que le Contrat à lire, pour les Spéctateurs s'entend; car pour moi, je la trouve bien conduite, & le dénoûment me plaît.

Le Chambrier du Prince parut, & nous fit servir à dîner sous un berçeau, par quatre personnes qui portoient le couvert, les bouteilles & les plâts; après-quoi il se retira silencieusement avec son monde, & nous laissa encore seuls.

Nous nous mîmes à table, & quand nous eûmes mangé quelques morceaux, Susanne, d'un air qu'elle s'efforçoit de donner pour enjoué, nous dit: Je suis charmée de vous voir si bon apetit, cela annonce une joie sans inquiétu-

de ; & il eſt vrai que vos regards paſſionnez & ſatisfaits diſent, voilà une femme qui m'aime à la folie, voilà un mari qui m'adore : que nous ſerons heureux !

Je voudrois, lui répondit Saphire, que vous eûſſiez un ſujet de joïe auſſi vif, je ne ſerois pas moins empreſſée à vous féliciter.

Ho ! repliqua *Suſanne* : vous n'aurez jamais de ces complimens-là à me faire ; je ne me donnerai point un maître, je mourrai fille, cela eſt décidé il y a long-tems.

Je ne l'aurois pas cru, lui dit Saphire, à vous voir la ſemaine derniere tirer l'oiſeau comme vous fîtes ; car quand l'Amour lui-même auroit conduit votre œil & votre main, vous n'auriez pas mieux ajuſté au prix qui vous manquoit encore pour être déclarée nubile.

Voïez, repliqua Suſanne, ce que c'eſt que le hazard ; je l'em-

portai du premier coup ce prix dont je n'avois que faire, & vous le manquâtes dix fois, vous qui aviez tant d'intérêt de toucher au but.

Parlons naturellement, ajoûta Saphire, vous vouliez l'avoir, je craignois de le manquer, cela revient je crois au même ; & franchement je ne ſai qui prouve plus, ou ma timidité, ou votre adreſſe.

Je crus voir ſur le viſage de Suſanne, un dépit qui commençoit à ſe colorer aſſez vivement ; & dans les yeux de Saphire, des ſignes d'une impatience très-prochaine, tout cela tiroit à conſéquence, dans un Païs où les Dames ſont guerrieres. Quel parti prendre ? Je changeai de converſation, c'étoit l'expédient le plus naturel ; mais Suſanne eut toujours la maligne habileté de ſe racrocher par les

moindres petites choſes, à tout ce que je voulois perdre de vuë; en voici un trait. Je parlois d'Odon & de Sohar les fils-aînés du Duc, comme de deux jeunes Seigneurs acomplis.

A quel propos cet éloge, me dit-elle? avons-nous beſoin de régler notre eſtime par la nôtre? Ho, mon cher Monſieur Frédéric! je ne ſuis point vôtre dupe, il y a là-dedans un petit air de bienveillance pour moi qui ne vous ſied point du tout: il ſemble que par pitié pour mon état, vous me ſuggeriez de jetter les yeux ſur un de ces aimables Meſſieurs, comme pour me conſoler de vous avoir perdu: mais je vous déclare que ſi j'étois dans la peine de vous regretter, je ne me mettrois pas en ſi grands frais pour vous oublier.

Vous voilà de bien méchante humeur, lui répondis-je; mais

vous ne viendrez pas à bout, belle Susanne, de me fâcher : ce seroit tremper avec vous, & contre vous-même, dans un complot horrible de vous ridiculiser ; car si d'autres que vos véritables amis nous écoutoient, ne penseroient-ils pas tout le contraire de ce que vous voulez que l'on pense ? Parle-t'on, avec tant de feu & de colere, d'une chose indifferente ? Reprenons, croïez-moi, de part & d'autre, la douce plaisanterie.

Vous avez raison, ajoûta Saphire, c'est le plus joli masque dont on puisse se couvrir, soit qu'on attaque, soit qu'on se défende, lorsqu'il s'agit de dissimuler un intérieur que l'on ne veut pas développer.

Je ne me suis jamais bien trouvé, lui repartis-je, de faire expliquer Susanne sur ce qui me regarde ; & la seule grace qu'il me soit raisonnablement permis d'at-

tendre d'elle, est de me laisser apercevoir que je lui déplais, plûtôt que de me le faire sentir.

Me voilà, repliqua Susanne, devenuë tout d'un coup raisonnable : je vous promets, Frédéric, de vous prouver à l'avenir, le plus poliment du monde, que j'ai pour vous une indifference achevée.

Voici encore, ajouta Saphire, du brusque, du piquant. Hé ! pourquoi, s'il vous plaît, cette indifference choquante dont vous menacez Frédéric ? Il vous a donné comme à moi des preuves sensibles d'une amitié vive & respectueuse, je ne vois pas que vous aïez de bonnes raisons de lui ôter la vôtre.

Susanne rêva un peu, & prenant un air plus tranquile : Je vois bien, dit-elle, que je n'entens rien à plaisanter ; je ne voulois faire que cela, & j'offense. Je rentre dans

dans mon naturel, pour vous protester à l'un & à l'autre que vous m'êtes infiniment chers : puis elle me tendit la main, jetta ses bras au cou de Saphire, & la baisant avec transport : Laisse-moi, lui dit-elle, laisse-moi, ma chere amie, cacher dans ton sein mon dépit & ma confusion : Ah ! que je suis folle... je sens-là... au fond de mon cœur un misérable orgueil, qui ne se produit qu'avec honte... j'y vois du haut, du rampant, de la raison, de l'extravagance ; qu'est-ce que tout ce desordre signifie ? Mais rien, je m'en flâte, de tout ce qui pourroit vous indisposer l'un & l'autre contre votre véritable & tendre amie.

Nous étions à la fin de cette scéne touchante, quand le Duc parut ; il avoit marché si doucement, où nous avions fait tant de bruit, que nous ne l'aperçûmes que lorsqu'il fut sous le berceau.

Comme il entra par la porte à laquelle Saphire & moi nous tournions le dos, Susanne qui la tenoit en ce moment embrassée, le vit la premiére, & lui faisant une profonde révérence : Seigneur, lui dit-elle, mes vœux sont exaucez, Frédéric épouse Saphire, je leur en témoignois ma joie.

» Grande est la mienne, interrompit le Prince, puisque tous » trois en avez contentement ; » chose gracieuse à voir dans vos » yeux, qui nous en donnent très-» doux & très-assuré témoignage. » Or convient que nous ne laissions soupirer & gémir longtems » le tourtereau après sa femelle » plaintive ; adonc me plaît, & » ordonnerai que dans huitaine, » soient apareillez ensemble, pour » produire & nourrir belle famille » de naturel autant exquis que pere » & mere.

Après ce petit compliment, il

me dit qu'il avoit à me parler en particulier de choses très-importantes. Les Dames prirent congé, & nous laissérent seuls ; il les acompagna jusqu'à la porte du jardin, qu'il ferma aux verroux lorsqu'elles furent sorties.

Il me rejoignit, & tirant de sa poche une lettre écrite en caractéres Turcs ou Arabes, je ne sai lequel, il la lut avec une extrême attention, la remit dans sa poche, & s'asseïant sur l'herbe, me fit signe de la main de m'y asseoir aussi. Il rêva quelques momens, comme pour préparer un discours qui lui coutoit à arranger, après-quoi il me fit l'honneur de me confier le secret de cette lettre.

Un Espion qu'il entretenoit dans l'Ile de Kalhat, la principale de celles qu'habitoient les Musulmans, lui mandoit que le nouveau Sultan Abdélazim, jeune homme avide de gloire & de ré-

putation, faisoit des préparatifs extraordinaires pour reconquérir sur les Chrétiens l'Ile Manghalour : qu'il avoit fait construire douze batteries énormes, composées de grosses piéces de bois armées de fer, qu'avec des cordages & des roues à vis on débandoit de telle force, qu'il n'y avoit point de mur qui ne fût ébranlé du prémier coup, & renversé du quatre ou cinquiéme ; que douze autres machines lançoient avec la même violence de grosses pierres, & tout-à-la-fois plusieurs millions de fléches qui obscurcissoient l'air, & faisoient paroître le Ciel comme un champ de cannes & de roseaux.

Il ajoutoit, avec la même emphase orientale, que le nombre des Soldats destinez à cette expédition, ne pouvoit non plus se compter que les feuilles d'une Forêt, & que celui des Barques de

transport égaloit celui des coquilles du rivage.

Le Duc, après m'avoir fait le détail de toute cette lettre, qui contenoit bien d'autres circonstances inutiles à raporter, me demanda s'il me seroit possible de fabriquer des instrumens à feu, pareils à celui dont j'avois fait en sa présence un essai si prodigieux sur un sanglier & des oiseaux.

Je lui dis, que non-seulement il me seroit facile d'en forger avec l'aide de quelques bons ouvriers, mais que j'en avois sous la colonnade pour armer plus de cinquante personnes : Que s'il lui plaisoit me donner des plongeurs, des gens de travail, des chevaux, des charois, & tous les ustenciles dont j'avois besoin, je tirerois de la mer, à six brasses de profondeur, seize machines d'airain qui y étoient échouées, avec le Vaiss-

ſeau ſur lequel j'avois fait naufrage ; que ces machines pouſſeroient des feux ſi grands & ſi multipliez, qu'outre le bruit horrible, & comparable à celui du tonnerre, elles auroient la force de lancer des boulets de fer, des bales, des chaînes, &c. qui réduiroient en poudre les batteries de l'Ennemi, romproient ſes plus forts bataillons, & portant par-tout la terreur & la mort, aſſureroient à la République une propre & entiére victoire.

Le Duc, qui m'avoit écouté avec ce plaiſir inexprimable qu'aporte un bon conſeil dans les affaires deſeſpérées, m'embraſſa étroitement ; puis il me demanda, s'il me faloit bien du tems pour executer mon projet. Je lui répondis, que quinze jours me ſuffiroient pour le mettre dans toute ſa perfection.

» Adonc, me dit-il, le remede

» que me proposez de vos ma-
» chines de fer & d'airain ne nous
» peut faillir, & le tems est notre
» pour le tout élabourer à notre
» aise ; car les Mahomets ne se-
» ront prêts à monter sur leurs
» barques & venir nous assaillir,
» que d'hui à la quarantaine : ainsi
» pouvez premiérement faire vos
» besognes avec votre bien-ai-
» mée Saphire, qu'épouserez le
» jour d'après demain, si m'en
» croyez ; puis l'ayant pour fem-
» me, vaquerez de cœur plus li-
» bre & plus empressé aux choses
» de la République.

Le Duc ajouta, qu'il alloit donner les ordres nécessaires pour la célébration de notre mariage, & qu'il prenoit sur lui les soins comme la dépense toute la cérémonie.

Je lui représentai que dans la situation des affaires, & chargé comme je l'étois d'un détail de

conſéquence, il conviendroit que mes nôces ſe fiſſent ſans aucun éclat, & que je ſupliois de permettre qu'on me mariât de nuit dans la Chapelle de ſon Palais, en préſence ſeulement des témoins néceſſaires.

Il me dit que ma réflexion étoit très-judicieuſe; qu'il ſouſcrivoit volontiers à ma demande; mais que comme il n'étoit pas juſte qu'il mît en bourſe la dépenſe que je lui épargnois, il prétendoit m'en donner la valeur; en même tems il tira de ſon doigt un très-beau diamant qu'il mit au mien, après-quoi il ſe retira, & j'allai rejoindre nos Dames.

Je les trouvai dans le jardin de leur maiſon, aſſiſes vis-à-vis l'une de l'autre, qui travailloient ſur un même métier à de la broderie. Suſanne, qui enfiloit ſon aiguille lorſque je parus, m'aperçut la premiére, & dit à Saphire: Levez la

tête, ma chere ; voici de l'ouvrage à finir, qui vaut mieux que celui que vous commencez.

Le Séréniſſime Duc, lui répondis-je, prétend le voir achevé, cet ouvrage, après demain pour tout délai. Sur cela, je lui rendis compte de ce qui venoit de ſe paſſer entre le Prince & moi. Suſanne rougît un peu, & Saphire davantage. Cela me paroit, dit-elle, bien précipité, je ne me ſerois point deſeſpérée d'attendre encore quelque tems.

Façon de parler, repliqua Suſanne, qui me conviendroit à moi, qui n'ai pas dans tout ceci même intérêt que vous : mais ſi j'avois promis ma main à quelqu'un que j'aimâſſe, j'avoue naturellement que je ne m'éloignerois pas volontiers de la concluſion : car ne faut-il pas qu'elle arrive ?

Les intérêts de Frédéric, repartit Saphire, ſont en bonnes mains.

Il me sémble, interrompit Susanne, que ce sont bien autant les vôtres... mais croïez-moi, ne vous chargez point du rôle de Prude, vous le joueriez mal : rentrons de bonne foi dans notre caractére : vous-vous mariez dans trois jours, vous en êtes également charmés l'un & l'autre, & cela doit être : moi, je voudrois pour votre mutuelle satisfaction, que ce fut dès ce soir..... mais non, je me dédis ; car vous n'auriez point à vos nôces l'illustre Solange & sa famille, qui ne sont avertis de rien ; au lieu que leur donnant avis demain de votre mariage, ce que je me réserve de faire moi-même comme votre amie, nous aurons tout le tems de nous trouver ici ensemble à la célébration.

Je lui dis que je ne souffrirois pas qu'elle fit cette course fatiguante. & que j'envoïerois à la pointe du jour un exprès bien

monté, que je chargerois d'une lettre d'excuſe & d'invitation.

Quoi, repliqua Suſanne, pas plus de façon que cela avec la femme & la famille de votre Souverain, de votre Bienfaiteur ! Ha, Frédéric, vous n'y penſez pas ! J'irai, vous dis-je ; j'irai moi-même faire vos excuſes & votre compliment.

Puiſque Suſanne, ajouta Saphire, s'offre de ſi bonne grace à nous rendre ce ſervice, je penſe que ce ſeroit la deſobliger, que de n'y pas conſentir. Partez donc, ma chere, continua-t-elle en l'embraſſant, partez le plus matin qu'il ſera poſſible ; pour que je puiſſe eſpérer de vous voir de retour après-demain-midi, & que vous aſſiſtiez à la cérémonie, qui ne ſe ſera qu'à minuit : ſongez qu'il manqueroit quelque choſe à mon bonheur, ſi je ne vous y voïois pas.

Tous les momens, reprit Susanne, sont comptés assez juste; & il n'y en a pas à perdre, si vous voulez que je tienne parole; ainsi rentrons au logis, belle Saphire, pour faire ensemble les petits arrangemens de mon départ. A ces mots, se prenant par-dessous le bras, elles me quitérent, & je me retirai.

Cette scène me resta toute la nuit dans la tête; je crus entrevoir à-travers les politesses & les amitiés que les deux Dames s'étoient faites, que Susanne ne vouloit point être de la nôce, & que Saphire craignoit qu'elle n'en fût. Je ne me trompai point, le mariage fut célébré dans la Chapelle, & en la présence du Prince, sans que nous eûssions aucunes nouvelles de la Dame Solange, de sa famille, ni de l'obligeante amie qui étoit allée avec tant d'empressement les inviter. Mais le cin-

quiéme jour, ils arrivérent tous ensemble dans l'apartement du Palais, où le Duc nous avoit logés.

Nous reçûmes les complimens & les embrassades de la Compagnie, après-quoi Susanne dit : Je crois que dans toute autre occasion que celle-ci, vous auriez été bien inquiets de ne nous point voir ; mais heureusement, l'amour a pris soin de vous distraire de toutes pensées affligeantes.

L'amitié, repliqua Saphire, s'en est aussi un peu mêlée ; car comptant comme je fais sur votre bon cœur, je ne me suis pris de votre absence qu'à ces hazards, ces petites avantures de voïages, qui retardent quelquefois malgré qu'on en ait.

Vous avez raison, reprit Susanne, voici l'histoire. Je partis de Manghalour à deux heures du matin, par un clair de lune char-

mant ; à six, mon cheval, que je menois trop grand train, fit un faux pas, je tombai, & je fus si étourdie de la chute, sans être pourtant blessée, qu'il ne me fût possible de me remettre en chemin que sur le soir, & je n'arrivai qu'à trois heures de nuit : vous sentez bien que si tard, on ne pouvoit plus s'arranger pour se rendre ici le lendemain : mais nous n'avons pas différé un seul instant à vous venir féliciter l'un & l'autre, d'un bonheur qui n'a point encore assez vieilli pour rendre nos complimens ridicules.

La conversation devint générale, & il étoit tems ; car je craignois toujours que des politesses si froides, ne couvrissent une secrete animosité prête à éclôre. Non, comme je l'ai déja dit, que je me crûsse aimé de Susanne ; mais elle avoit essuïé en face le dégoût humiliant d'une préférence ; elle s'en

étoit piquée ; son dépit avoit transpiré, Saphire s'en étoit aperçue ; elle m'aimoit, en voilà assez sans que l'amour se mêlât de Susanne, pour exciter de la jalousie entr'elles deux, & cette jalousie des scênes violentes.

Quoiqu'il en soit, rien n'éclata ; nous passâmes cette journée, & cinq ou six autres, d'une maniére assez desagréable, si ce n'est que nous fûmes toujours régalés aux dépens du Prince, nous, & ceux qui nous visitérent.

Enfin les soins les plus importans succédérent, il falut pourvoir à la défense de l'Etat, menacé d'une terrible & prochaine irruption.

Le Duc commanda une corvée de quinze cens hommes avec pelles, pioches, cordages, &c. & six cens chevaux de harnois : le tout marcha sous mes ordres, & je les menai sur les bords où m'avoit jetté la tempête.

Je fis voiturer à la Ville, moitié des armes à feu, de la poudre & du plomb ; que j'avois amassé sous la colonnade, & que je trouvai en fort bon état.

On repêcha deux cens boulets, cent douze fusils, & les seize piéces de canon, avec moins de peine que je ne croïois ; parce que le Navire poussé par les vents, lors de notre naufrage, avec une extrême violence, aïant touché une roche, s'étoit ouvert sur quatre brasses d'eau, & que le flot qui l'avoit précipité-là ne put le reporter en mer.

Je fus encore assez heureux pour retrouver à sec, sur un banc de sable, une soixantaine de barils de poudre.

Quand j'eus visité & fait nettoïer exactement toute mon artillerie, j'en fis encore conduire moitié à la Ville : tandis qu'une partie de mes gens étoient occupez à ce travail, j'emploïai les autres à

fouiller un grand fossé défendu par deux especes de cavaliers, sur chacun desquels j'établis une batterie de quatre piéces.

Après cela, faisant un choix de mes ouvriers les plus intelligens, je leur enseignai la maniére de servir & de pointer le canon. Je leur montrai que la charge de poudre pour chaque piéce, doit peser environ la moitié de son boulet; enfin, comment avec deux pintes de vinaigre mêlées avec quatre pintes d'eau, il faloit rafraîchir le canon après une trentaine de décharges. Je leur fis faire quelques expériences qui réüssirent à-merveille. Je choisis pour le service de chaque piéce deux canoniers & trois chargeurs; j'établis ensuite deux cens hommes pour garder ce poste; & j'allai à Manghalour, y disposer le reste.

Comme les murs de la Ville étoient trop foibles du haut pour

porter du canon, & que d'ailleurs il auroit trop plongé, je fis faire au bas une forte terrasse, élevée de dix pieds, sur laquelle je plaçai mes huit pièces, avec des embrasures dans les murailles; de sorte que le canon chargé à cartouche, rasant le rivage à hauteur d'homme, ne pouvoit manquer de renverser tout ce qui aborderoit.

Je fis des épreuves de mon artillerie & de mes mousquets, qui remplirent tout le monde d'étonnement & de joie. On demeura si charmé de ces terribles machines, que chacun vouloit servir aux batteries, ou du moins avoir quelque arme-à-feu. Il s'éleva même une dispute assez vive entre les deux Sexes, à qui auroit l'honneur de défendre les murs de la Ville.

Les Dames représentérent au Duc que ce poste leur apartenoit de droit, depuis la généreuse résistance qu'elles avoient fait en

1202 ; & elles déclarérent résolument, qu'elles perdroient plutôt la vie, qu'un privilége aquis par le courage de leurs illustres meres.

Ce qui me surprit le plus, fut de voir Susanne à la tête d'un assez grand nombre, crier plus haut qu'aucune autre, que ce seroit indignement ramper devant des hommes, & leur ouvrir un chemin à la tirannie, que de leur céder dans une occasion où il s'agissoit de leur montrer une seconde fois, que toutes les femmes sont aussi capables qu'eux, des entreprises les plus héroïques.

Le Duc fit signe de la main qu'il vouloit parler, les Dames se tûrent les premieres : il dit qu'il régleroit toute chose le lendemain avec le Sénat, selon les loix & l'équité. On se sépara. Quelques vieillards pétulens se plaignirent du retard, mais les femmes se retirérent dans le plus profond silence & le plus modeste.

Je fus consulté par le Prince sur cette importante affaire, & je lui dis que sans examiner la chose au fond, qu'il ne m'apartenoit pas de décider; je croïois, comme on alloit emploïer à la défense de la Ville mes armes & mes foudres, dont les naturels du Païs ne connoissoient point encore l'usage, qu'il conviendroit de me donner le commandement général de l'artillerie; auquel cas je laisserois à Susanne celui des batteries placées aux embrasures des murailles, & tel homme qu'il plairoit au Sérénissime Prince de lui associer; que Saphire & moi nous irions au camp retranché, qu'elle y feroit servir le canon de l'un des cavaliers que j'y avois fait construire, & moi celui de l'autre.

Le Duc fut très-satisfait d'un expédient qui rémédioit à tout, le Sénat l'aprouva; & quand on l'eut notifié au Public, personne ne

s'en plaignit. Voilà comme furent réglées les choſes par raport au commandement, & la garniſon fut compoſée de deux tiers de femmes contre un d'hommes, qui ſe deſtinérent aux travaux les plus rudes.

Le Prince prit pour lui-même le poſte de l'artillerie de la Ville, conjointement avec Suſanne. Elle avoit vu, pendant notre longue navigation, tirer ſi ſouvent le canon ſur notre Bord, que ſa petite théorie pouvoit tenir lieu, chez nos Inſulaires, d'une grande expérience. Son orgueil, je veux dire, la noble fierté de ſe voir aſſociée aux Généralat avec le Souverain, lui donna une Activité merveilleuſe, pour s'inſtruire de tout ce qu'elle ignoroit encore. Elle m'acompagna, comme mon ombre, aux exercices que je faiſois faire à mes canonniers & chargeurs, elle s'attacha à pointer les

piéces, & s'y rendit plus habile qu'aucun autre.

Il lui restoit à savoir la composition de la poudre, que je n'avois point encore donnée, & dont j'avois déja fait plusieurs milliers. Pour se rendre plus nécessaire & plus importante, elle souhaitoit tirer de moi le secret, mais elle ne vouloit point s'abaisser à me le demander. Le hazard lui en fournit une occasion très-naturelle. Le Prince lui dit un jour, en élevant bien haut le zéle & la capacité qu'elle faisoit paroître, qu'il ne pouvoit trop louer le choix que j'avois fait d'elle pour le commandement des batteries : il n'y avoit plus moyen de dissimuler qu'elle m'en eût l'obligation, peut-être même ne l'avoit-elle point sçu jusqu'à ce moment. Il étoit de la bienséance qu'elle me remerciât, elle le fit d'assez bonne grace : insensiblement son orgueil fléchit

ſous la néceſſité de recourir à mes lumiéres & à mes inſtructions, & je ne lui refuſai rien de ce qu'elle voulut aprendre, & que je pouvois lui enſeigner. Elle ſçut donc faire de la poudre, & en fit fabriquer de très-bonne ſur mes mémoires, & avec une diligence incroyable.

Depuis ce tems-là, un peu trop fiére de ſes nouvelles découvertes, elle négligea de m'apeller à ſes expériences, ce qui penſa lui être funeſte : car ne ſachant pas que le recul du canon eſt ordinairement de dix à douze piés, elle fut bleſſée à la jambe, de celui d'une des plus groſſes piéces, pour ne s'être point aſſez écartée en y mettant le feu : je lui apris alors comme il faloit ſe poſter, & que pour diminuer ce recul, on fait un peu pancher la plate-forme des batteries du coté des embraſures.

Je ne ſerois point entré dans ce

détail, si je ne l'avois cru indispensable, pour mette dans tout son jour la franchise de mon procédé avec Susanne.

A peine eûmes-nous mis en état tous nos préparatifs, que le Sérénissime Duc fut informé que la Flote Mahométane paroîtroit dans dix jours. Sur cela, chacun eut ordre de se rendre à son poste. Je partis avec Saphire, pour ocuper ceux que nous étions chargez de défendre.

Je ne ferai point le récit des deux actions qui se passérent au débarquement, car il n'y eut pas un coup de main : on les laissa aborder, & mettre à terre leurs béliers; alors, nos canons, les uns chargez à boulets rouges, les autres à cartouche, mirent le feu à leurs machines, & couvrirent le rivage de morts & des mourans.

Le bruit horrible de notre artillerie, autant que ses effets, porta l'épou-

l'épouvente dans le cœur des plus braves ; tout prit la fuite, ils coururent en desordre à leurs barques, & plusieurs décharges du canon les foudroyérent dans leur retraite.

Leur expédition fut si malheureuse, qu'ils eurent dix ou douze mille hommes de tués ou noyés, sans nous en avoir fait perdre un seul. Ils furent repoussez des murs de la Ville, avec une perte encore plus grande.

On fit dans toute l'Ile des réjouissances pour un événement si favorable, & qui promettoit un repos de longue durée.

Le Duc, le Sénat, les Peuples, nous comblérent Saphire & moi de louanges & de caresses. Susanne ne fut pas moins acceuillie : mais soit qu'elle prétendit avoir rendu à la Patrie, dans cette fameuse journée, des services au-dessus des nôtres, ce que je ne lui

aurois point disputé ; soit que son émulation tînt quelque chose de la jalousie, elle montra peu de joie de nous voir si bien reçus à Manghalour.

Saphire expliqua la chose tout autrement que moi : cette fille-là, me dit-elle, ne vous pardonnera jamais de m'avoir épousée.

D'où vous vient, lui repartis-je, un soupçon si étrange ? Ho ! ce n'est point un soupçon, répliqua-t'elle, mais une vérité qui saute aux yeux. Croyez-moi, Frédéric, nous avons, nous autres femmes, une pénétration à qui rien n'échape, quand notre cœur est intéressé. Voulez-vous, par exemple, que je vous développe tout celui de Susanne ? écoutez-moi. Elle vous aime, & vous a aimé dès le jour que badinant sous la colonnade, vous lui fîtes un portrait si beau de sa personne, & si flâteur de son mérite...... Ne

rougissez point ; je ne vous reproche rien, & j'aurois tort : car vous me peignîtes moi-même d'une maniére qui me plût, & me toucha infiniment. Revenons à Susanne : fiére du pouvoir de ses charmes, elle ne m'a jamais regardée comme un obstacle bien redoutable à sa passion ; & jusqu'à l'instant, jusqu'à la minute que vous-vous êtes déclaré pour moi, elle vous avoit cru assez de goût pour lui donner la préférence. Le dénoûment a tourné à sa confusion, & de la maniére la plus desagréable, cela ne se pardonne point; & je suis sûre que vous aimant de tout son cœur, elle me haïra de toutes ses forces.

Vous vous trompez, lui dis-je ; & je ne vois rien dans toute la conduite de Susanne avec moi, qui ressemble à de l'amour.

C'est bien fait, interrompit Saphire ; il ne sied point de se croire

aimé, quand on n'aime pas : mais comme à la fin Susanne seroit peut-être plus persuasive que je ne le veux, trouvez bon que je vous propose pour son repos & pour le nôtre, de nous éloigner d'elle pour quelque tems.

Très-volontiers, lui répondis-je ; & cela s'accorde à merveille avec l'impatience que j'ai de voir nos montagnes, dont j'entens raconter tous les jours des choses admirables.

Notre résolution prise, je demandai au Duc un congé de trois mois pour visiter à mon aise toute l'Ile : il me l'acorda avec d'autant plus de plaisir, que son dessein étoit de me proposer ce voyage en qualité d'Inspecteur-Général, pour examiner les moïens d'augmenter l'Industrie & le Commerce. Il me donna des Patentes en forme de ma nouvelle dignité, me fit fournir des chevaux, & trois cens piéces d'or.

Susanne étoit allée passer une quinzaine au châtelet du Duc avec Solange & la famille, ainsi nous ne la vîmes point. Je laisse à penser si Saphire s'en chagrina beaucoup, au-moins cela ne parut-il pas; elle avoit dans les yeux une certaine vivacité gâie, qui ne se produit jamais avec tant de graces quand elle est contraire.

Je pris pour m'acompagner dans notre tournée, & me servir de Secretaire aux gages de la République, noble homme Sorbin, très-savant dans l'histoire du Païs, & un jeune Peintre excellent dessinateur & bon coloriste, nommé Louïs Sixe, pour lever des plans, & tirer sur les lieux ce que l'art ou la nature y offroient de plus rare & de plus beau.

Toutes ces choses arrangées, nous montâmes à cheval, Saphire, ces Messieurs & moi, avec une seule femme pour la servir, un domesti-

que pour moi, un cuisinier pour nous tous, deux mulets legérement chargez du bagage, & trois hommes à pied pour avoir soin de l'écurie.

Nous sortîmes de grand matin de la Ville par la porte du Ciel, ainsi nommée, me dit Sorbin, parce que c'est le chemin de Zouhhaddéré, ce qui signifie la Vallée des Derviches, où nous arrivâmes après cinq heures de marche.

Il faut se rapeller ici ce que j'ai dit ailleurs, que l'Ile dans sa plus grande longueur est bordée de montagnes aussi hautes que les Alpes. Dans ces montagnes sont les Vallées que je voulois voir, & dont la premiére, à droite en sortant de Manghalour, est celle des Zouhhad ou Religieux, & conduit aux autres qui se suivent à gauche.

VALLÉE DES ZOUHHAD.

IL n'eſt pas poſſible de décrire l'horreur de cette ſolitude. Il faut ſe figurer des roches entaſſées les unes ſur les autres juſqu'aux nuës

Un Poëte diroit que ce ſont les monſtrueux débris de celles que les Titans lancérent contre les Cieux. Effectivement, la cime des unes ſemble ſe détacher. D'autres qui portent des maſſes énormes ſur de foibles apuis, paroiſſent avoir été repouſſées par le bras vengeur de Jupiter. Quelques-uns preſentent un flanc ouvert, comme fracaſſées de leur chute. Et à peine en voit-on quatre ou cinq qui ſoient poſées ſur des fondemens ſolides, & que le Soleil favoriſe de ſes influences.

Sans doute, continuëroit le Poë-

te, la main des impies Titans ne les a point souillées ; puisque les Dieux immortels permettent que la nature y produise des fleurs, des fruits & des fontaines.

Aux endroits les plus éminens de celles-ci, on trouve de petites cellules, taillées dans la pierre. Nous eûmes bien de la peine & peu de plaisir à parcourir ces vastes solitudes, qui ne sont habitées que par dix ou douze Reclus ; & c'est tout ce que la Dévotion peut fournir d'hommes propres à la Vie Religieuse, dans un Païs où on contraint ceux qui l'embrassent, à ne s'écarter jamais de la desappropriation entiere, & de la pauvreté extrême qu'ils ont fait vœu d'observer.

Et pour qu'on ne trouble point ces saints Personnages dans la séparation exacte d'avec le monde, dont ils font une nécessité de salut, le sentier étroit qui conduit à leurs

habitations, est fermé au pié des montagnes d'un large fossé & d'un pont à bascule ; une Garde y veille nuit & jour ; & les Soldats, sous peine du froc, c'est-à-dire d'être faits Zouhhad eux-mêmes, ne laissent sortir aucun Solitaire, & ne donnent entrée à qui que ce soit, sans une permission expédiée en plein Senat, & qu'il est très-difficile d'obtenir. Mes Patentes d'Inspecteur-Général portoient commission expresse de visiter les Saints Lieux, ainsi l'entrée m'en fut ouverte.

Comme il y avoit une femme dans notre compagnie, le Soldat qui me conduisit sonnoit de tems en tems du cor, pour avertir les bons Hermites de fuïr les dangereuses aproches d'un objet aimable, qui pourroit troubler le sommeil édifiant de leur concupiscence. Effectivement aucun d'eux ne se montra ; & lorsque nous

descendîmes, le cor se fit entendre sur un ton different, pour anoncer à la Troupe mistique notre départ, & que le péril étoit passé.

Voilà, me dit Saphire, des prodiges de rigueur & de pénitence inconnus, je crois, par-tout ailleurs ; & je ne m'étonne pas qu'il n'y ait ici qu'une douzaine de Derviches.

Il me semble, ajoutai-je, que les Ghébres, si zélez pour leur Religion, pourroient, par des régles plus adoucies, plus sociables, attirer un plus grand nombre de sujets à la Vie Contemplative, qu'ils estiment infiniment, puisqu'ils croient saints ceux qui la professent.

Avant que de donner la suite de cette conversation & de mon voïage, j'avertis le Lecteur que je ne prétens faire parler mes Insulaires leur vieux langage, qu'autant

que cela me réjouïra moi-même ; car il n'y auroit que de l'ennui à attendre, d'un assujettissement continuel au patois du Païs. Je reprens notre entretien.

Les Ghébres, au fond plus politiques que religieux, me répondit Sorbin, ne veulent pas que le nombre des Derviches augmente beaucoup, dans la crainte que le Païs n'abonde en fainéantise plus qu'en piété : & ils raportent, à ce sujet, une ancienne tradition que voici.

Le Peuple Ghébre, disent-ils, a été maître, dans les tems les plus reculez, de l'Ile de Manghalour, & de ses montagnes. Nos premiers Rois aïant permis qu'une petite societé de Gens adonnez à la priere, se séparâssent du reste des hommes pour y vâquer dans une solitude parfaite. Le Public édifié de la vie exemplaire qu'ils menoient, se chargea de leur nourri-

ture, & leur faisoit des aumônes abondantes.

Bien-tôt, au moïen de leur mendicité, dont le motif étoit honorable, ils aquîrent, sans aucun travail, de grandes richesses; car quoiqu'ils fissent une abnégation générale de toute proprieté, ils croyoient ne point déroger à leur nudité spirituelle, en acceptant des legs & des donations pour leurs Communautez, dont il ne revenoit qu'un modeste usufruit à chaque Derviche.

Ils devinrent, par des voyes si simples, possesseurs des plus beaux Domaines, & amasserent de grosses sommes, qui ne rentroient dans le commerce de la Societé, que de siécle en siécle, lorsqu'ils élevoient de nouveaux bâtimens.

On connut le mal trop tard: mais malgré les difficultez qui se presentoient, le Roi Masoum, un de nos plus sages Monarques, ré-

ſolut d'y aporter remede.

Il convoqua une Aſſemblée générale des Grands & des Principaux du Peuple, dans laquelle il fit réſoudre deux choſes qui le conduiſoient à ſon but.

On défendit de faire à l'avenir aucune Fondation pieuſe, ou autre; diſant que c'étoit deshonorer la poſtérité, & préſumer mal de ſa religion & de ſa prudence, que d'exécuter par anticipation le bien qu'elle eût fait elle-même.

On interdit toute communication entre les Gens du Monde & les Derviches; ordre à ceux-ci de mener la vie ſolitaire & cachée, à laquelle le véritable eſprit de leur ſaint Inſtitut les oblige.

Tout cela, ſous peine d'être expoſé à la merci des flots, dans un Canot ſans voile & ſans rames.

Comme l'exacte clôture étoit une ſource de dégoûts & d'ennuis, ſur laquelle il y avoit beau-

coup à compter pour la ſubverſion de l'Empire Dervichique, on ferma leurs maiſons d'un foſſé ; on grilla toutes leurs fenêtres ; on mura toutes leurs portes, excepté une ſeule, pour recevoir leurs proviſions, qui ſe déchargeoient en dehors, ſous les yeux d'une Garde exacte, qui faiſoit la ronde jour & nuit.

La ſévérité de cette réforme eut le ſuccès le plus heureux ; vingt années de chagrin vuidérent les Cloîtres, & remplîrent les Cimetiéres.

Quand il ne reſta plus qu'un petit nombre de ces Solitaires, on les transféra au ſommet de nos Montagnes, où l'odeur de leurs ſaints exemples a néanmoins attiré peu de ſucceſſeurs ; mais on veille toujours ſur ce peu-là avec la même exactitude, & l'on fait de ce ſoin paternel une Loi de l'Etat.

Quoique ce Canton paroisse trop desagréable pour y trouver d'autres habitans que des Reclus & des Bêtes Sauvages, un Peuple nombreux s'y plaît. On y voit plus de cent Hameaux, & huit ou dix gros Villages. La Nature a enrichi cette Solitude de faveurs singuliéres, qui remplacent par leur utilité les dons gracieux qu'elle lui refuse.

Le Bourg principal, apellé la Voute, est situé à mi-côte, dans un lieu qui fait frémir. Au plus haut de la montagne, un rocher immense, qui ne tient plus à sa racine, panche sur cette côte, & de tems immémorial est suspendu comme par miracle, car le centre de gravité paroît hors de l'apui vers la chute. C'est précisément sous cette masse énorme que le Bourg est assis, de sorte que si elle venoit à se détacher, toutes les maisons seroient écrasées.

Les Prêtres, un certain jour de chaque année, promenent autour du rocher, avec beaucoup de cérémonie, la statuë du Soleil; croiant, par cet acte de dévotion, & par le mérite de leurs priéres, préserver le Bourg de la ruine dont il est menacé.

Près de-là, dans la distance d'un quart de lieuë, on trouve sept sources d'eau chaude, qui s'accommodent à toute sorte de tempérammens, par leurs differens dégrés de chaleur.

Elles sont composées de parties sulphureuses & métalliques. Prises en boisson, elles purifient la masse du sang, enlevent puissamment les obstructions intérieures, purgent le cerveau, rafraîchissent le foie, fortifient l'estomac, rétablissent la poitrine, si on en use de bonne heure.

Apliquées en forme d'étuve, elles sont vulnéraires, & propres à consolider les chairs séparées, à

dissoudre les tumeurs, & à ôter les inflammations.

En bain, elles sont merveilleuses pour fortifier les nerfs, assurer les muscles, & dissiper les douleurs rhumatiques : elles guérissent les maladies causées par défaut de transpiration, ou par accumulation d'humeurs froides.

Le terroir, qui est généralement stérile, produit, dans les endroits où il est bon, avec une abondance qui suplée à l'aridité du reste. Le seigle jetté sur un fond bien choisi, se convertit peu-à-peu en froment très-beau & très-pur, & la troisiéme récolte ne conserve plus rien de sa prémiére semence.

Quoiqu'il y ait dans cette Vallée quatre ou cinq mille habitans, il n'y a guére que les plus proches voisins, une demie-lieue à la ronde, qui puissent se visiter, car il tombe des neiges à la hau-

teur de plus de quatre piques, & les chemins étroits & mal fraiés, sont bordés presque par-tout de précipices affreux.

L'hiver on peut aller au loin dans le Païs, lorsque la neige est glacée; mais avec un si grand péril, que le voïageur se fait une loi de ne point parler haut, dans la crainte que la voix frapant l'air, ne fasse ébouler dans l'abîme où il marche, un tas immense de neiges, sous lequel il demeureroit enseveli.

Après avoir parcouru ce Païs pendant dix-sept jours, nous prîmes à gauche entre deux collines, & nous entrâmes dans la Vallée d'Iram.

VALLE'E D'IRAM.

LEs Annales du Païs, nous dit Sorbin, raportent qu'une fourmilliére de Turcs débarqua dans l'Ile

de Manghalour, & en fit la conquête en l'année 1033, quarante-cinq ans avant que les François s'y fussent établis.

Les Ghèbres qui la possédoient, si on veut les en croire, depuis le Patriarche Aminadab dont ils prétendent descendre, resistérent courageusement; mais après plusieurs combats, où les deux Partis avoient épuisé leurs forces, ils firent la paix.

Les Articles essentiels furent, que les Turcs demeureroient possesseurs de la Plaine dans toute son étenduë; & que les Ghèbres se retireroient dans les Montagnes, dont la Souveraineté leur apartiendroit moïennant un hommage annuel, & un tribut de six piéces d'or.

Quelques dures que fûssent pour ceux-ci les conditions du Traité, il falut s'y soumettre, on l'exécuta de bonne-foi: mais quarante qua-

tre ans après, lorſque les Turcs eurent affermi leur puiſſance, ils firent une irruption dans les Montagnes, & enlevérent aux Ghèbres la Vallée d'Iram où nous entrons, qui eſt une des trois qu'ils y poſſédoient, & préciſément celle du milieu, afin de diviſer leurs forces, & d'envahir plus facilement les deux autres, dont la communication étoit rompuë.

Cette action étoit toute récente, lorſque les François, jettés dans l'Ile par une tempête, livrérent bataille aux Turcs, firent alliance avec les Ghèbres, & ſoutenus de leurs armes & de leurs conſeils, prirent d'emblée Manghalour.

La République les maintient fidélement dans tous les priviléges qu'un ſervice de ſi grande importance leur fit obtenir, qui conſiſtent à demeurer dans la poſſeſſion de la Vallée de Zoubhad

ou Religieux, & de celle des Douchdéré ou des Songes, à ne reconnoître d'autres Loix que leur Droit Coutumier, à ne païer de tribut que les six piéces d'or, à fournir deux mille hommes pour leur contingent dans les Guerres qui surviendroient en cas d'irruption, enfin à n'être conduits à la guerre que par des Capitaines de leur nation.

Il y a lieu de s'étonner qu'ils ne demandérent point la restitution de la Vallée d'Iram, qui par sa fertilité, l'abondance de ses eaux, la douceur du climat, la variété du païsage, mérite le beau nom d'Iram qu'on lui donne, qui signifie *Paradis Terrestre*.

Chekh Nézami, un de leurs anciens Poëtes, en a fait la description, que Sorbin me rendit en ces termes.

C'est un Jardin délicieux, distribué en amphitéatre, où la nature

semble se divertit à diversifier ses plus beaux ouvrages, à recueillir ses plus rares merveilles. Les quatre Saisons y régnent ensemble toute l'année, & se donnent la main entre deux chaînes de montagnes. Au bas, le doux Printems renaît sans-cesse, des ruisseaux ombragés arrosent l'herbe fleurie, que broutent le paisible agneau & la chévre folâtre. Plus haut, le moissonneur entasse des gerbes, & l'Automne parée de ses plus beaux habits, distribue les pêches & le raisin. L'Hiver, triste monarque du sommet de ces montagnes, assemble les frimats, la neige & les glaces, pour ravager un Empire qui fait détester le sien : mais ses efforts sont inutiles, les torrens qu'il précipite y roulent avec eux la fraîcheur & l'abondance.

Je ne trouvai nulle exagération dans ces vers, & charmé de tous

les objets qui s'offrirent à moi, mon jeune Peintre ne cessoit de dessiner, & moi d'écrire.

Après avoir fait environ trois lieues, nous-nous arrêtâmes près d'une Grotte spacieuse, & qui s'enfonce bien loin sous un rocher de marbre.

A l'entrée de cette Grotte, il y a une Fontaine très-singuliére. Elle est la plupart du tems à sec, & tout d'un coup on la voit paroître & déborder, sans observer aucun période, ni rien qui ait raport au flux de la mer. Quand elle est prête à se montrer, un grand vent souterrain l'annonce, & un bruit effroyable se fait sentir à son embouchure. Je fus témoin du prodige, elle sortit ce jour-là. Je goûtai de son eau qui est bonne, & si abondante qu'elle feroit tourner un moulin à deux cens pas plus loin.

Comme il pleuvoit alors assez

fort, je voulus ajuster sur cela ma physique : mais Sorbin m'épargna la peine d'étaler mes conjectures, en m'aprenant qu'elle débordoit dans les tems de chaleur, comme dans les tems pluvieux.

Je trouvai ce lieu si agréable, que je résolus de n'en partir que le lendemain : j'envoyai nos chevaux dans un petit village voisin, & après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous allâmes visiter tous les endroits de cette campagne délicieuse qui attirérent plus particuliérement notre atention.

Je vis sur la croupe d'une colline les ruines d'un petit Temple ; je demandai à Sorbin ce que c'étoit, & il me raconta l'Histoire suivante, telle qu'on la lisoit dans un Auteur Ghébre fort estimé.

HISTOIRE



HISTOIRE DE DARIM ET D'ISMAIL.

UN Roi des Ghèbres avoit pour Miniſtre un homme d'une valeur inſigne & d'une ſageſſe profonde, qu'il combla d'honneurs & de richeſſes.

Ce Miniſtre voïoit dans ſa famille tout ce qui rend une maiſon conſidérable, des biens immenſes, & la premiére dignité de l'Etat. Mais aucun avantage domeſtique ne le flâtoit tant, que les eſpérances que lui donnoit Iſmaïl ſon fils unique.

Il mit auprès de ce Jeune-homme des Maîtres dignes de ſes grandes diſpoſitions. Les Philoſophes

à qui il confia le ſoin de ſes études, admirérent la force & la facilité de ſon génie.

Iſmaïl, animé par les éloges qu'il recevoit de toutes parts, ajouta à l'étude ordinaire de la Philoſophie & de l'Hiſtoire, la lecture d'un grand nombre de Livres curieux, & le hazard lui ayant préſenté dans un amas de volumes rares qu'il parcouroit, un exemplaire de l'Alcoran, il le lut avec avidité, en fit le ſujet unique de ſes méditations, & chercha avec empreſſement quelqu'un qui pût lui développer ce qui lui en paroiſſoit obſcur. On lui indiqua un docte Derviche, nommé Moclès, qui s'étoit retiré ſur cette colline, loin du commerce du monde. Il le viſita, & après pluſieurs mois de conférence, inſtruit, ou plutôt ſéduit par le Solitaire, il abjura entre ſes mains le culte des Dieux: mais n'oſant profeſſer ouverte-

ment le Mahométiſme, qui étoit en horreur aux Ghèbres, il reçut en ſecret du Derviche la circonciſion, & ſe contenta de ne rien diſſimuler de ſon reſpect & de ſon eſtime pour l'Alcoran, qu'il diſoit être l'Oeuvre le plus accompli de la Sageſſe Humaine.

Son pére crut que l'étude lui avoit altéré l'eſprit, que le zéle qu'il avoit pour la Religion Mahométane étoit l'effet d'une maladie que la trop grande aplication pouvoit cauſer. Il eſpéra de le faire revenir en le divertiſſant, & il emploïa toutes ſortes de moïens pour le rendre ſenſible aux plaiſirs, & le faire ſortir des ténébres de la méditation : mais Iſmaïl ne montra que de l'indifférence pour toutes les choſes que la Jeuneſſe aime avec le plus d'ardeur.

On s'aviſa pour-lors de lui tendre un piége qu'on croïoit inévi-

table, en lui suscitant pour l'ébranler, non-seulement la plus belle, mais encore la plus spirituelle personne que les Ghèbres se glorifiâssent d'avoir chez eux. C'étoit une fille acomplie, & qui avoit ajouté à tous les talens agréables qui peuvent orner son Sexe, une étude particuliére de la Philosophie Païenne. On pria cette illustre personne de voir Ismaïl, pour le détromper des sentimens nouveaux qu'il avoit.

Darim s'engagea avec plaisir dans cette conférence, espérant d'atendrir Ismaïl par ses charmes, ou de le gagner par son adresse, ou enfin de le vaincre par ses raisons.

Elle s'aperçut bientôt que ses atraits & sa beauté ne faisoient pas sur le cœur d'Ismaïl toute l'impression qu'elle avoit espérée; & se jettant sur la Religion, elle s'efforça de prouver que tous les hommes devoient un culte suprême aux Dieux.

Après qu'elle eût parlé assez long-tems, Ismaïl lui demanda pourquoi précisément les hommes étoient si obligés de faire des vœux, & de rendre des hommages à tant de Dieux.

Afin, dit-elle, que ces Protecteurs du Monde n'abandonnent pas les hommes, dont ils sont les gardiens.

Comment, repartit Ismaïl, peuvent-ils être les gardiens des autres, eux qui ont besoin de chiens qui veillent à leur garde, & qui empêchent qu'on ne les emporte; eux qui ne sauroient se soutenir, s'ils ne sont attachez avec des clous, où retenus par des masses de plomb?

On doit faire grande différence, reprit Darim, entre les Dieux & les Statuës qui les représentent. Si le Vulgaire ignorant pouvoit connoître la Divinité sans ces marques extérieures, elles seroient

inutiles ; mais il faut s'acommoder à la foiblesse des plus grossiers, & on a besoin des métaux & du marbre pour leur mettre devant les yeux ces Etres Suprêmes qu'ils doivent adorer & craindre.

Mais comment acorder, repliqua Ismaïl, l'adoration qu'on leur doit, avec les crimes énormes que les plus grands d'entr'eux ont fait gloire de commettre ?

Les crimes des Dieux, reprit Darim, sont imaginaires, & les actions qu'on leur attribuë ne sont que des jeux poëtiques. Mais pour avoir une idée juste de la nature des Dieux, il faut consulter les Philosophes, & aprendre d'eux que Saturne n'est autre chose que le tems, que Jupiter est la chaleur, Junon l'air, Vénus le feu, Neptune la mer, Cérès la terre.

Il étoit inutile, dit Ismaïl, de faire des figures de tant de choses présentes à nos yeux ; elles sont

plus vénérables par elles-mêmes, que par leurs répréſentations : mais dans leur plus grand éclat, ce ſont des créatures qui ne méritent que notre admiration, & qui ſont indignes de nos homages. Les différentes beautez qu'elles font voir, bien-loin d'arrêter nos cœurs, nous avertiſſent qu'il y a une Beauté Souveraine que nous ne voïons pas, dont elles ne ſont qu'un léger craïon. La Philoſophie des Muſulmans la découvre, cette Beauté Infinie, qui charme & l'eſprit & le cœur ; & je dois à ſes inſtructions, le bonheur que j'ai de la connoître, & l'eſpérance où je ſuis de la poſſéder.

Darim pria Iſmaïl de lui faire part de ce Siſtême, qui en éclairant l'eſprit, ſatisfait entiérement le cœur ; & ce fut-là le ſujet de pluſieurs autres converſations particuliéres, où enfin l'Alcoran triompha du Paganiſme. Darim s'avoua

vaincuë, & résolut d'embrasser la Religion Mahométane.

Jupiter en fureur, s'écrie l'Historien Ghébre, s'arma de ses foudres, & vouloit précipiter les deux impies, au fond du Tartare ; mais l'Amour, qui peut tout dans l'Olympe, obtint qu'on lui laisseroit le soin de punir les coupables, & promit de venger les Dieux d'une maniére plus éclatante que n'eut fait leur tonnerre. Il choisit dans son carquois, le plus meurtrier de ses traits, & d'un même coup perça le cœur de Darim & celui d'Ismaïl. Le poison de la fléche fatale les embrasa d'un feu si soudain, qu'ils ne se sentirent point passer de l'indifférence à l'amour. Un doux regard ouvrit la déclaration, un soupir l'expliqua, un baiser tendre fut le sçeau de l'engagement. Vous m'aimez .... Je vous aime .... Unissons-nous .... Voilà tout ce qui fut dit. La nuit les sépara,

ils ne dormirent point, & le lendemain ils se retrouvérent ensemble le plutôt qu'ils le pûrent. On ne disputa plus de Religion, mais de tendresse.

Le détail de ce tête-à-tête ne se trouve point dans l'Histoire; mais un Poëte Ghébre, qui a chanté leurs avantures, nous donne beaucoup à penser dans le début de son Ouvrage, dont voici la traduction.

Ismaïl & Darim, l'un pour l'autre enflamés,
Avoient suivi leur panchant le plus tendre,
Au moment qu'ils s'étoient aimés.
Jamais femme à se mal défendre
N'employa mieux le desordre des sens:
La Volupté se hâta de s'y rendre:
Et le dégoût, qui marche après elle à grands pas,
N'ôsa l'acompagner, & ne se montra pas.

Le silence de l'Historien est suffisamment éclairci par la cita-

tion du Poëte ; ce qui donnera aux femmes timides & tendres, la consolation de voir que les faveurs ne font pas toujours des ingrats.

Ismaïl, charmé d'une conquête dont il connoissoit tout le prix, ne s'endormit point dans les bras de la victoire, & ne crut être parfaitement heureux, qu'après qu'il auroit épousé Darim. Ils prirent ensemble les mesures les plus justes pour réüssir. La plus nécessaire étoit de cacher leur changement de Religion, qui leur eut attiré de violentes persécutions, de la part du Magistrat & de leurs propres familles.

Ismaïl vit son pere en particulier, feignit d'avoir été vaincu par les raisons de Darim ; & lui dit, que desabusé par elle des erreurs de l'Alcoran, il croïoit, après une si forte épreuve de son esprit & de son mérite, ne pou-

voir se choisir une épouse plus digne de son estime & de sa tendresse.

Le pere transporté de joie, lui répondit : mon fils, vous êtes sa conquête, elle peut disposer de vous, je consens à votre union.

Le Dieu d'Amour ne conduisit nos deux Amans si près du port, que pour les y faire périr d'une maniére plus cruelle. Il épuisa ses traits les plus envenimez sur le cœur du Roi. Ce Prince vit Darim, & en demeura si éperdu, qu'il lui offrit au premier abord sa main & sa couronne. Darim frapée de ce coup imprévu, changea de couleur, perdit toute contenance, & n'eut pas la force de répondre un mot. Son air interdit passa pour modestie, & dans ce desordre elle parut encore plus belle & plus touchante. Elle se retira chez elle, où la foule importune des Courtisans qui la féli-

citoient, ne fit qu'augmenter sa douleur & sa confusion.

Le soir, quand elle fut libre, elle se renferma avec une vieille Gouvernante qui l'avoit élevée ; & se livrant sans contrainte à son desespoir, elle lui confia le secret de son cœur, que jusqu'alors elle lui avoit caché avec soin.

Diazou, sa Gouvernante, de qui elle atendoit de la consolation & du secours, blâma sa conduite, & l'en reprit avec aigreur ; elle fit tous ses efforts pour lui persuader de sacrifier une folle tendresse, au glorieux avantage que lui offroit la fortune. Darim se tint offensée d'un conseil que l'Amour lui rendoit odieux, elle le rejetta avec mépris : & se laissant aller aux mouvemens indiscrets de son indignation, elle l'acabla de reproches, & lui ordonna de la laisser seule.

Diazou avoit deux mauvaises

qualitez dominantes ; qui rendoient ſon inimitié extrêmement redoutable ; elle étoit avare & ambitieuſe. Elle ne vit donc, qu'avec une rage inexprimable, s'évanouïr toutes les eſpérances de crédit & de richeſſes dont elle pouvoit ſe flâter, ſi Darim fût devenuë Reine.

Dans cette ſituation, que l'injure qu'elle venoit de recevoir rendoit encore plus violente, elle réſolut d'avertir le Roi que Darim aimoit Iſmaïl ; afin que le Prince ſe défît d'un rival qui s'opoſoit à ſon bonheur, ou qu'il ſe dégoûtât d'une indigne pourſuite : ce qu'elle regardoit comme un ſervice très-important, & qui lui mériteroit de grandes récompenſes, de quelque façon que tournâſſent les choſes.

Le Roi, inſtruit du ſecret de Darim, ſe perſuada que la ſéparant de l'objet de la tendreſſe, ſa

résistance nourrie par une vue si chére, ne seroit pas invincible; il fit enlever & conduire Ismaïl dans un Château de cette Vallée, où il fut étroitement gardé,

Darim, qui ne savoit point la trahison de sa Gouvernante, ne soupçonna rien d'abord de ce qui s'étoit passé; mais plusieurs jours s'étant écoulez sans qu'elle vît Ismaïl, & sans recevoir de ses lettres, elle ne douta point que le Roi n'eût corrompu la fidélité de Diazou, & que ce Prince, dans les excès de son amour & de sa jalousie, ne se fût porté à quelque violence contre Ismaïl. Cette crainte en fit naître de plus funestes: elle se persuada que son Amant avoit péri par le fer ou le poison, mais elle ne dit rien à personne de ce qu'elle pensoit; & nourrissant au fond du cœur le plus affreux desespoir, elle ne laissa transpirer que des marques

assez modérées de tristesse & de mélancolie. Le Roi se flâta de dissiper bientôt les nuages éclaircis d'une legére affliction, il donna des fêtes superbes, & combla de biens & d'honneurs tous les parens de Darim. Croyant alors qu'elle ne pouvoit sans ingratitude différer son bonheur, il pressa plus que jamais la conclusion du mariage.

Darim sentit bien qu'il faloit obéir, & qu'on l'y contraindroit. Elle consentit donc d'aller de ce pas à l'Autel, pourvu que le Roi promît avec serment de lui acorder une grace qu'elle avoit à lui demander. Il le jura de la maniére la plus autentique, Alors tirant le Prince dans l'embrasure d'une fenêtre, afin que personne n'écoutât ce qu'elle alloit lui dire, elle prit la parole en ces termes.

Je ne vous dissimulerai plus, Seigneur, que j'ai été sensible au

mérite d'Ismaïl : je ne vous ferois point cet aveu, capable d'alarmer votre amour & votre délicatesse, si je ne savois que Diazou, à qui seule j'ai confié mon secret, ajoutant l'imposture à l'indiscrétion, vous l'a révélé avec des circonstances qui ne sont point, & qui peuvent rendre ma vertu suspecte. Sa perfidie est trop noire pour que je la lui pardonne, je veux sa mort je veux qu'elle en reçoive l'arrêt de votre bouche, & le coup de votre main; afin que sa punition, par vous-même exécutée, fasse éclater davantage mon innocence. C'est à ce prix que je vai vous suivre au Temple : venez, Seigneur, y recevoir ma foi; mais jurez encore que vous m'acorderez c que je demande, & que ce soir vous n'entrerez dans le lit nuptial, qu'après avoir plongé un poignard au sein de la perfide Diazou.

Le Roi eut quelque horreur de l'aſſaſſinat qu'on lui propoſoit, & fut un peu de tems ſans répondre; mais l'amour diſſipa bientôt ſes ſcrupules. Ce Prince s'engagea, par de nouveaux ſermens, de venger une Amante offenſée, qui donnoit à ce prix ſa main.

Quelques heures après cette converſation, le mariage fut célébré, & l'on ramena Darim du Temple au Palais, avec un Cortége digne du Rang Suprême. Il y eut d'ailleurs peu d'apareil & de réjouiſſances, parce que Darim l'exigea ainſi. Elle ſe renferma même une grande partie de la journée dans un apartement tête-à-tête avec Diazou, qu'elle vouloit mieux tromper par cette lueur de bienveillance. Elle pouſſa encore plus loin la diſſimulation, en ordonnant que de toutes ſes femmes, la ſeule Diazou coucheroit dans la garderobe qui tenoit à la cham-

bre nuptiale. On sent bien que cette faveur aparente n'étoit que pour endormir la victime, & lui porter plus sûrement le coup mortel.

Le soir, quand leurs Majestez, après le festin, eurent congédié la Cour, la Reine, retirée chez elle, éteignit toutes les bougies de son apartement, à l'exception d'une lanterne sourde qu'elle laissa à demi fermée sur une table près de son écritoire, ensuite elle se mit au lit.

Le Roi, sur le point d'exécuter ses cruelles promesses, se troubla à la vuë du poignard dont il s'armoit, & ne put se résoudre à tremper ses mains dans le sang d'une femme: mais voulant tenir parole, & lui donner la mort, il se fit suivre par un Négre de sa Garde, qu'il chargea du meurtre.

A l'aide d'une fausse clé, ils s'introduisirent, mais sans lumie-

re, dans la garderobe. Le Négre aprocha doucement du lit, & se coulant sous les rideaux, égorgea la malheureuse qui reposoit. Quand le coup fut fait, il chargea le cadavre sur ses épaules, sortit, & le porta dans un endroit écarté du parc, où la fosse étoit toute préparée. Le Roi ferma la garderobe, & passa dans la chambre de la Reine. L'obscurité profonde qui y regnoit, déplût au Prince : il courut d'abord à la tablette où étoit la lanterne, pour alumer quelques bougies, & il aperçut une Lettre dont la suscription, écrite en gros caractere, le surprit, & lui donna une extrême curiosité. Voici le contenu de la Lettre.

DARIM AU ROI.

» Ce n'est point une vile Escla-
» ve, ce n'est point la perfide

» Diazou que votre fureur vient
» d'immoler : c'est, Prince, l'ob-
» jet de toute votre tendresse,
» c'est votre épouse, c'est Darim.
» Si vous êtes capable de quelque
» sentiment d'humanité, ordon-
» nez qu'on joigne dans une mê-
» me urne mes cendres à celles
» d'Ismaïl.

Plutôt les miennes, s'écria le Roi, saisi du plus affreux desespoir. Diazou, que la Reine avoit fait coucher dans un cabinet prochain, accourut au bruit qu'elle entendit, & dont elle ignoroit la cause. Le Roi la voïant paroître, se lança sur elle, & lui abatit la tête d'un coup de son cimeterre. Sa douleur & sa rage augmentant toujours, une fiévre ardente s'aluma dans ses veines, lui êta en un moment l'usage de la raison, & le mit le lendemain au cercueil.

Son Successeur à la Couronne rendit la liberté à Ismaïl, qui,

abandonnant la Cour & le Monde, fit élever ſur cette colline le Temple dont vous voyez les ruïnes. Il eut permiſſion d'y tranſporter le corps de ſa chere Darim, & paſſa le reſte de ſa vie, qui fut longue, à verſer des larmes ſur ſon tombeau.

Exemple mémorable, ajoute l'Auteur Ghébre, de la ſévérité des Dieux contre les Impies.

Nous continuâmes notre route, ou plutôt notre promenade ; car c'en eſt une bien délicieuſe, que de voiager dans un jardinage perpétuel, où la nature a fait tout ce que l'art ne peut imiter.

Le premier objet qui nous frapa, c'eſt un ruiſſeau large de plus de ſoixante piés, qui ſe précipite du haut d'une montagne recourbée comme le manche d'une aiguiere : ce ruiſſeau forme une nappe, que l'on prend pour une épaiſſe colonne de brouillard ; l'air qui

fend l'eau dans sa chute, la divise en une infinité de petites parties imperceptibles; de sorte qu'elle ne ressemble plus qu'à un nuage assez leger. Au panchant de cette montagne, une roche creuse & vaste reçoit tout ce brouillard, le rassemble, & verse une riviere abondante, qui tombe par cascades au bas de la côte, & coule ensuite avec majesté dans des prairies.

Tout ce Païs est plein de gibier, que l'on aproche aisément. J'y ai tué des gélinottes de bois, des cocqs de bruïere, des perdrix blanches, de grises & de rouges. La plûpart de ces animaux font passage, ou se tiennent l'hiver dans des sources qui ne gélent point.

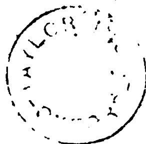
Les bêtes fauves y sont aussi très-communes, & peu farouches; parce qu'on n'y fait guéres la chasse qu'aux plus malfaisantes, comme sangliers, ours & chats-loups. Ceux-ci sont des especes de chats

de la grosseur du loup, & très-dangereux pour les troupeaux.

Ce que j'y ai vu de plus rare, sont de petits animaux blancs, tachetez de noir comme l'hermine. On les trouve au nord des montagnes, dans des tas de neige pétrifiée, où ils se pratiquent des creux, & demeurent ensevelis tout l'hiver. On fait grand cas de leur fourrure, & on ne permet qu'aux personnes du premier ordre d'en orner leurs habits.

Après un mois de séjour dans la Vallée d'Iram, nous en sortîmes pour voir un Païs qui renferme des singularitez plus merveilleuses.







DOUCHDE'RE,
OU
VALLE'E DES SONGES.

CE Païs est le plus agréable & le plus fertile que j'aie vu dans tous mes voïages. Il a dix-sept lieues de long, sur cinq à six de large.

Il est arrosé de la Dolce, grande & belle riviere, de plusieurs ruisseaux & fontaines; dont les eaux sont admirables pour leur bonté : il suffit d'en mouiller les prez, pour faire croître un fourrage fin & savoureux, qui engraisse les bestiaux, & que l'on fauche trois fois l'an. De hautes montagnes, cultivées jusqu'à la cime, l'entourent & le bornent; & celles qui

qui sont au nord, le garantissent de la bise, & l'échaufent de leur forte reverbération.

Toute cette Contrée, comme celle d'Iram, est un jardinage perpétuel, rempli de toute sorte d'arbres fruitiers. Il y en a qui s'élevent au-dessus de la portée du fusil, & donnent des fruits délicieux. On y mange des cerises excellentes, depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre. Elles meurissent par dégrés, toujours en montant.

La verdure qui ne disparoît dans ce Païs-là qu'en Décembre, & qui renaît en Février, jointe à la variété des objets que les montagnes représentent dans un point de vue singulier, offrent à l'œil un spectacle merveilleux, & qui n'a rien de comparable si ce n'est dans les Pyrenées, où j'ai vu les vallons de l'Estrême, de Salles, de d'Avantaigue & de l'Ar-

ribére, qui renferment les mêmes beautés.

La Vallée des Songes est bornée dans sa longueur par la pente assez douce de deux hautes montagnes, où l'on trouve des mines de fer, de cuivre & de plomb, très-abondantes, & mêlées de quelque peu d'or & d'argent. Il y en a de souphre, de bithume, de vitriol, d'arsenic & de mercure.

Toutes les eaux qui en découlent, ont des propriétés bonnes ou nuisibles, selon le minéral qui les caractérise. Les métalliques sulphureuses & nitreuses sont bonnes, les autres sont mortelles.

Celles qui sont arsénicales corrodent les intestins. Nous en fîmes l'expérience; nous y jettâmes un quartier de viande, qui fut dissoute en peu de tems jusqu'aux os. Les vitrioliques sont très-froides, & donnent des coliques subites qui tuent ceux qui en boivent.

Les eaux mercuriales se manifestent par leur activité ; car quoiqu'elles soient en très-petit volume, elles transportent des masses de pierre énormes, avec une facilité incroïable.

Les Ghèbres sont grands & robustes, fiers & courageux si on les méprise, mais doux & affables si on leur fait amitié. Les femmes sont belles, & s'habillent proprement. Les hommes portent de larges culottes fermées par le bas, de petits pourpoints jusqu'à la ceintute, dont les manches sont couvertes ; mais leur plus bel ornement est une espéce de Cape qu'ils apellent le Férégé, c'est-à-dire Mantil, qui est galonné d'étoffes de plusieurs couleurs, orné de franges de soie d'une façon assez rare, & qui ressemble beaucoup à un habit pontifical. Grands comme ils sont, ils paroissent assez bien faits là-dessous.

Quoique le gibier, le mouton, la volaille, abondent chez eux, ils en mangent peu, & font leur nourriture la plus ordinaire de fruits, de laitage, de pain de ſeigle, d'orge &, de millet.

Ils élévent une grande quantité de poules pintades, dont le plumage eſt admirable; car diſtribué par petits carreaux avec un point au milieu, il repréſente autant d'yeux ſur un fond obſcur. Les jeunes filles s'ocupent à dépouiller leurs poules & les oiſeaux de leur parure, pour s'en faire une à elles-mêmes, à quoi elles réüſſiſſent avec une adreſſe infinie, en aſſortiſſant ce riche émail ſur des galons larges de quatre doigts, dont elles chamarrent leurs habits.

Ils s'attachent à la Culture de leurs Terres, & n'ont ni goût ni induſtrie pour le Commerce, qui ne ſe fait entr'eux & les habitans du Plat-Païs que par échange, c'eſt-

à-dire, troquant leurs denrées & leurs bestiaux contre les choses qui leur manquent, de sorte qu'ils n'ont presque point d'argent; mais en récompense, aucun des vices que produit la soif des richesses.

Ces Peuples boivent volontiers du vin, & c'est de toutes les marchandises, celle qu'ils mettent à plus haut prix; parce qu'ils n'en peuvent faire que de mauvais de leur raisin, quoique très-bon.

Ils aiment les Fêtes, & avec beaucoup d'esprit; ils sont superstitieux à l'excès, & d'une crédulité grossiére & choquante.

Nous entrâmes dans le plus beau de leurs Temples, où nous vîmes, en tableaux très-bien exécutés, leur ridicule Théologie que voici.

RELIGION DES GHEBRES.

A droite, sont représentées des Personnes de tout sexe & de tout âge, endormies sur des gazons fleuris, & dont le visage satisfait annonce qu'ils font des rêves agréables.

Ici des Amours folâtres emplissent de vin de riches coupes. Là, une belle Fille prête à se baigner, ne tient plus que par un petit bout une gase légére, qui ne cache presque rien de sa figure adorable. Ailleurs, on voit une Femme atendrie qui se panche pour empêcher un Amant soumis d'embrasser ses genoux, & qui s'expose par-là au péril agréable de rencontrer la joue de son Berger quand il se lévera.

Au coté gauche du Temple, un

pinceau lugubre a tracé des Objets effraians : tous ceux qui dorment sont punis, par les songes les plus funestes, des desordres de leur vie passée.

Ici, une Femme infidéle tremble à la vue du fer & du poison, dont on lui donne le choix : là, l'Indiscret & l'Assassin sont tiraillés par les Furies : ainsi des autres Scélérats, selon le degré de leur malice.

Au milieu du Temple est élevée sous un riche dôme une Statue de marbre blanc du Dieu Morphée, qui repose nonchalamment sur un lit de pavots. Autour de l'Autel, il y a un nombre infini de Cassolettes rangées avec simétrie, dans lesquelles, au coucher du soleil qui est l'heure de la priere, le Peuple vient brûler des parfums. On chante des Himnes en musique, pour se rendre la Divinité favorable.

Voici une traduction rimée d'une de ces Himnes. Comme je ne sai point faire de vers, il ne m'a pas été possible de rendre avec graces les pensées de l'Original.

Le Grand Prêtre chante.

Divin Sommeil, dont le paisible empire
Se fait aimer de tout ce qui respire,
L'Homme te doit plus d'Encens, plus d'Autels,
Qu'il n'en consacre aux autres Immortels.

Pour un bienfait que leur main difficile
Laisse échaper, ils en refusent mille:
Mais dans tes bras où repose l'Oubli,
Chagrin, Douleur, tout est enseveli.

Que Jupiter tonnant sur les Coupables,
Roule à grand bruit ses carreaux redoutables,
Si tu le veux, malgré tous ses efforts,
Tu feras taire & craintes & remors.

Le Chœur chante.

L'instant présent n'est qu'un atôme,
Un point qui du passé sépare l'avenir:
La jouïssance un vain phantôme,
Que les Dieux immortels ne peuvent retenir.

Des sentimens si déraisonnables en matiére de Religion, me persuadoient que ce Peuple n'en avoit pas de plus judicieux en Morale: mais après m'être familiarisé avec les principaux de la Nation, je reconnus qu'il y en a peu en Europe, où l'on trouvât une probité & une sagesse plus universelle.

Je fus curieux de savoir quelque chose de leur origine, & de leur histoire. Voici ce qu'en raportent leurs Annales écrites dans une langue qui tient beaucoup de la Personne, dont le docte Sorbin me tira l'extrait suivant, où domine

O. très-grand & très-sublime Prophéte, semblable, par ta puissance sur les eaux, à Noé ton aïeul, pourquoi as-tu innondé de tes troupes mes fertiles Provinces ? Qu'étoit-il besoin d'affliger mes Peuples, d'allarmer ton Serviteur ? Il suffisoit de m'envoïer le moindre de tes Tchaouches *, & je serois venu, je t'aurois aporté ma couronne, & les clés de ma Ville ; j'aurois, comme je le fais aujourd'hui, présenté mes enfans à la porte sacrée de ton Serrail de félicité, pour y être admis au service de tes moindres esclaves.

Le Prophéte fut touché de ces paroles, il donna une robe d'honneur au Roi, & un rang distingué à sa Cour ; ce qui étoit d'un bien plus grand prix, que ses Etats qu'il ne lui rendit point.

Azzeddin, après en avoir assuré la conquête avec une clémen-

* Huissiers.

ce admirable, vint rejoindre Aminadab, qui satisfait de sa conduite, lui dit: Sage & vaillant Guerrier, puisque dans une entreprise si difficile, tu as donné des marques d'une grande modération, je ne puis mieux signaler ma justice, qu'en te plaçant toi-même sur un trône, dont je ne dépouille les Infidéles que pour y élever la vertu & la piété. Régne sur toutes les Provinces de Manghalour, toi & ta postérité, que je te souhaite nombreuse. Et pour que rien ne manque à ta félicité, je te veux donner une Epouse, aussi belle que Rachel, aussi respectable que Sara.

En même tems le Prophéte fit apeller une de ses * Odalisques, dont la beauté étoit incomparable. Jamais la Circassie n'en a produit de pareille, mais son esprit & sa sagesse surpassoient encore les graces de sa personne; &

* Favorite.

dans les communications intimes qu'elle avoit eues avec le Prophéte, elle s'étoit élevée jusqu'à la connoissance des choses surnaturelles & cabalistiques. Cette Dame illustre se nommoit * Zumruth.

Quand elle arriva, le Saint Homme lui dit en l'embrassant. O ma chere Odalisque! je te fais Reine de Manghalour, & l'Epoux que je t'ai choisi est au-dessus des couronnes, puisqu'il sait les conquérir. Il naîtra de toi, dans quatre mois, une fille si favorisée des influences célestes, qu'elle n'aura pas besoin d'un tems plus long, pour recevoir dans ton chaste sein tous les accroissemens que la Nature n'accorde au Vulgaire qu'à sept & à neuf mois; sa beauté sera parfaite; & les Génies du premier ordre prendront soin d'orner son ame de toutes les vertus, & son esprit des talens les plus sublimes.

* Emeraude.

Après la célébration du mariage, dont le Patriarche fit les frais & toutes les cérémonies, les deux Epoux, suivis d'un nombreux cortége, & chargez de présens magnifiques, allérent prendre possession de leurs Etats.

La belle Zumruth, comme l'avoit prédit Aminadab, acoucha, le quatriéme mois de ses nôces, d'une fille qui surpassoit en beauté sa mere même. Le Roi, qui dans sa premiére surprise, ne pensoit point à la prédiction, crut rêver; mais bientôt se la rapellant, il fit faire des réjouissances publiques d'un événement si prodigieux.

Le bon Prince ne pouvoit assez admirer, dans les traits de ce bel enfant, le même caractére de douceur & de majesté, qui brilloit sur celui du Prophête; & il louoit souvent sa chére épouse, de ce que pénétrée de reconnoissance & de vénération pour leur bienfaicteur,

elle avoit sçu produire une preuve si sensible qu'elle s'étoit fortement occupée de lui.

Quand la Princesse fut en âge d'avoir des maîtres, elle aprit avec une facilité incroïable; d'abord sa Religion, ensuite la Philosophie; l'Astronomie, l'Histoire & les Mathématiques; son vaste génie ne trouvoit rien qu'il ne pénétrât, & ne retint sans aucune peine. Toutes ces Siences ne la contentérent pas encore: elle aprit six ou sept Langues, & dans ses heures de recréation, elle s'apliquoit à la Musique: sa voix étoit si belle & si mélodieuse, que dès sa plus tendre enfance elle fut nommée Bulbul. *

Un jour qu'elle chantoit dans un Bosquet, pour piquer la jalousie du Rossignol & de la Fauvette, elle entendit un concert de deux flutes, le plus harmonieux

* Rossignol.

qu'elle eut jamais ouïe : Elle avança doucement, & vit avec une surprise extrême, qu'il n'y avoit qu'un seul homme qui en jouoit, assis tranquillement sur la mousse au pié d'un cèdre. C'étoit un simple Derviche, mais dont la phisionomie anonçoit beaucoup d'esprit, & une naissance distinguée. Quand il aperçut la Princesse, il se leva, & lui fit une profonde révérence.

Derviche, lui dit-elle, j'aime passionnément la Musique, donnez-moi encore un air sur votre flute : il obéit, & il sembloit qu'il jouât tout à la fois de quatre, & qu'un peu plus loin quatre autres lui répondoient. La Princesse fit quelques pas en avant, pour découvrir où étoit ce second chœur de simphonie ; mais elle n'aperçut rien, & lorsqu'elle retourna, elle ne vit plus le Derviche.

Elle rentra dans son apartement,

fort occupée de cette avanture, dont elle ne parla point. Elle se coucha le soir en y pensant, & le lendemain elle prit tout cela pour un songe qu'elle avoit fait la nuit.

Elle reçevoit une fois la semaine, assise sur le trône du Roi, tous les Savans & les Artistes; soit pour soulager leur indigence, soit pour agiter avec eux les questions les plus curieuses.

Le Derviche parut à la premiére audience qu'elle leur donna: il prit la parole sur toutes les matiéres, qui furent traitées avec une sublimité d'esprit & d'expression, une profondeur, une justesse si grande, que la Princesse elle-même le regarda comme un prodige. La Reine ne fut pas moins charmée, & lui fit dire, qu'un homme si sage & si docte méritoit des distinctions particuliéres, & qu'elle lui accordoit les entrées du Cabinet,

comme aux Grands Officiers du Palais.

Le Derviche ne manqua pas de s'y rendre dès le lendemain. On le reçut avec une joïe vive ; & dans la conversation qui fut longue, il développa une délicatesse infinie, des maniéres si nobles, il parut enfin si aimable, que la Reine le soupçonna d'être un Prince travesti ; & la jeune Princesse, à cause de l'avanture du Bosquet, le prit pour Schahbal, Roi des Génies.

Il est vrai qu'il possedoit les plus hauts mistéres de la Cabale, & dans un degré surnaturel les Siences Algaïb & Mékachéfa : par celle-ci, les Docteurs contemplatifs prétendent découvrir les plus secretes pensées des hommes ; l'autre, c'est l'art de se rendre invisible.

Il donna de son divin savoir plusieurs expériences éclatantes, qui

frapérent tout le monde de respect & d'admiration.

Mais comme l'envie est la compagne inséparable du mérite, elle s'éleva contre lui. Trois jeunes Seigneurs, dont la face sera noircie au jour du Jugement, avoient ôsé lever les yeux sur la Princesse, & brûloient pour elle d'un amour aussi violent que téméraire. Ils s'aperçurent bientôt, sans être aussi savans que le Derviche, & seulement éclairez de leur jalousie, que la charmante Bulbul le regardoit d'un œil de faveur, ce que peut-être elle-même l'ignoroit encore. Forcenez de rage d'une préférence que chacun désiroit pour soi, ils s'unirent ensemble, & travaillérent à perdre dans l'esprit du Roi, un rival dont l'extérieur simple ne leur imposoit guére, ils y réüssirent.

Le Derviche démêla par sa science, que la Princesse avoit con-

ça pour lui une forte inclination, qu'elle dissimuloit autant qu'il lui étoit possible, & que ses trois rivaux ourdissoient contre lui une trame perfide. Dans des circonstances si embarassantes, il fit une démarche hardie, & qui prouvoit bien la supériorité de ses lumiéres & de ses talens sur ses lâches ennemis.

Il alla trouver la Reine, la pria de le mener chez le Roi, & de lui être favorable, dans le dessein qu'il avoit de demander à ce Prince une grace qui dépendoit autant d'elle que de lui.

Si la grace que tu veux demander à mon époux, dit-elle au Derviche, dépend de moi en quelque chose, sois assuré qu'elle te sera accordée; car le Roi ne m'a jamais rien refusé, & je me sens pour toi une estime qui ne me permettroit pas de m'opposer à ton bonheur & à ta fortune. En

achevant ces mots, elle le conduisit chez Azzeddin, qu'elle pria de lui donner audience.

Le Derviche se prosterna contre terre, & le Roi lui ayant permis de se relever, il le fit, & parla en ces termes :

Tu sais que Salomon voulant mettre au nombre de ses douze mille gendres un simple Derviche, celui-ci s'en excusa d'abord, & lui dit : » O grand Prophête, qui » suis-je pour épouser une de tes » filles ? Les douze mille Princes » mes beaufréres me mépriseront, » & le moindre veut abatre ce » roseau fragile.

Le Prophête lui répondit : » Humble & saint Derviche, le » Tout-puissant qui m'a fait Roi, » peut rendre les fourmis plus » grandes que les chameaux, je » te recommande à lui, & je te » donne en mariage ma bien-ai» mée.

» Apuïé ſur cette parole adorable, je me préſente, Sire, au pié de ton Trône de gloire & de clémence; & je te ſuplie de me donner pour femme la Princeſſe Bulbul ta fille unique, plus belle que la naiſſante aurore, & que j'aime de mille ames & de mille cœurs. Ne conſidére point la baſſeſſe de ma condition, le Créateur qui permet que je ſois aujourd'hui Derviche, peut faire que je ſerai demain Roi.

Azzeddin & Sumruth furent ſi déconcertez de la demande du Derviche, qu'ils ſe regardérent aſſez long-tems ſans pouvoir ſe dire un mot : les yeux du Roi étinceloient de fureur, ceux de la Reine peignoient vivement le trouble & l'inquiétude extrême dont elle étoit agitée; mais revenuë de ſa premiére ſurpriſe, elle dit au Roi:

O mon cher époux, pere aimable de Bulbul, écoute ta fidéle &

tendre esclave. Je crois que la démarche du Derviche n'est point, comme elle paroît être, un effet odieux de témérité & d'orgueil, mais une inspiration divine. Car seroit-il probable qu'un pauvre Derviche ôsât de lui-même élever ses désirs jusqu'à ta fille, jusqu'à ton Trône aussi auguste que celui de * Maliksadek. Il est plus glorieux, plus consolant, de penser que la Providence céleste dans ses vues miséricordieuses conduit ce rare événement, & il me semble entendre une voix qui me dit : Si vous donnez Bulbul à un Roi, il l'emménera, vous ne la verrez plus ; qui vous consolera dans votre vieillesse ? vous descendrez avec douleur dans l'Abîme de l'Eternité : au lieu que choisissant le Derviche pour votre gendre, il vous aimera par devoir & par reconnoissance ; son mérite & sa ver-

tu

* Melchisédec.

tu le rendent digne de vous ſuccéder, il ſera votre bonheur, celui de Bulbul & des Peuples.

Azzeddin, qui trouva ſa femme auſſi déraiſonnable que le Derviche étoit inſolent, devint furieux comme un tigre bleſſé : il apella ſes Gardes, ou du-moins il voulut les apeller, mais la colére étouffoit ſes paroles. Le Derviche, ſans s'effraïer de ſes menaces, lui dit d'un ton grave :

» Prince, ne reſiſtez point à ma » très-humble priere, vos efforts » ſeroient inutiles : car pour mé- » riter & pour obtenir le cœur & » la main que je vous demande, » fut-il queſtion de pénétrer dans » la Caverne de * Deddjal, ſituée » ſur une montagne de cent lieues » de hauteur, dont le ſommet eſt » cent fois plus large que le pié, » je l'entreprendrois ; & je ſuis ſûr, » qu'animé par les charmes de

* Lucifer.

» Bulbul, je ne pourrois manquer
» de réüssir.

Le Roi, loin d'être touché d'une exagération si magnifique, s'en irrita davantage, & se levant de son siége, il mit la main sur son sabre pour le tirer, mais ses genoux pliérent sous la charge de son corps agité de fureur ; il retomba sur son siége sans force, & presque sans mouvement. La Reine, qui le crut tout prêt de s'évanouïr, se saisit d'une cassolette, y versa de l'eau-rose, de l'essence de perles & de la poudre-d'or ; elle lui porta sous le nez ces parfums salutaires avec une précipitation si grande, qu'une étincelle du réchaud vola sur la barbe de Sa Majesté, & fit une bréche très-considérable.

Ce terrible accident jette le Roi dans un nouveau transport de colére, capable d'intimider les plus hardis. » Ah malheureuse !
» s'écria-t'il ; tu n'as donc pas res-

» pecté le plus bel ornement du
» Vicaire des Patriarches ? Ta noi-
» re malignité t'aveugle jusqu'à
» défigurer ainsi le descendant de
» Nachor, l'héritier d'Aminadab,
» l'image de Salomon. Ta mort
» ne suffira jamais pour expier un
» crime, dont le seul récit doit
» faire trembler les siecles à venir.

En achevant ces mots, que lui dictoit le plus affreux desespoir, ses yeux se fermérent & il tomba dans une défaillance qui auroit beaucoup allarmé la Reine, si le savant Derviche ne l'avoit assurée que ce qu'elle prenoit pour un évanouissement, n'étoit qu'un doux sommeil acompagné de songes agréables. Il ajouta que ces songes alloient revéler au Prince des véritez importantes ; & qu'à son réveil, il ne rejetteroit pas avec la même hauteur la très-respectueuse demande dont il s'étoit tenu si offensé.

Songe du Roi Azzeddin.

À-peine le Roi fut-il endormi, qu'il se trouva assis sur son Trône, donnant audience à l'Ambassadeur de Zanguebur, le plus puissant Monarque de toutes les Indes. Ce Ministre, après les saluts ordinaires, présenta la Lettre de l'Empereur son Maître. Le Roi se leva debout, la reçut, la mit sur sa tête, se la fit lire; voici ce qu'elle contenoit.

» Je vous fais savoir très-ho-
» noré, très-magnifique Monar-
» que de Manghalour, qu'ayant
» apris que derriére le rideau res-
» pectable de votre Serrail, vous
» avez une fille unique à marier,
» plus belle que l'aurore qui ré-
» jouït les plantes; je vous prie
» de me la donner pour épouse,
» afin que ma Couronne brille
» d'un nouvel éclat, & que le plus

» grand, le plus riche Souverain
» du Monde possède une femme
» acomplie.

» Que la vie du très-magnani-
» me & majestueux Empereur soit
» toujours pleine de gloire & de
» triomphes. Nous reçevons, avec
» reconnoissance & respect, ses
» augustes ordres pleins de bonté
» & de générosité : je conduirai
» moi-même au pié de son Trône
» ma fille Bulbul : sur lui & sur
» elle, salut.

Aussi-tôt on dressa les tables, & mille clochettes sonnérent un carillon très-agréable, pour avertir les Officiers du Palais d'aporter les plats ; ce qui se pratique toujours aux festins de cérémonie.

Des Pages, une aiguiére d'or à la main, présentérent au Roi & à l'Ambassadeur de l'eau-rose. Après qu'ils eurent lavé, le carillon cessa, & ils prirent leurs places. Alors une Musique admirable

se fit entendre, & les plus belles Odalisques du Serrail, galamment habillées, exécutérent plusieurs danses avec une légéreté & des graces infinies.

Le repas qui avoit commencé au milieu du jour, ne finit qu'au milieu de la nuit. Le Roi craignant, s'il le poussoit plus loin, de fatiguer l'Ambassadeur, donna le signal pour que l'on desservît; & à l'instant des trompettes & des hautbois, mêlez au bruit des tambours & des timbales, se firent entendre. Après deux ou trois fanfares, ils cesserent; & quatre Herault-d'armes se plaçant à quatre fenêtres de la salle qui regardoient les quatre parties du Monde, se mirent à crier :

» Il est presentement permis à
» toutes les Puissances de la Terre
» de se mettre à table. Le Fils du
» Soleil, l'invincible Empereur
» des Indes a fini le repas que son

» magnifique Ambaſſadeur pre-
» noit, au nom de Sa Majeſté,
» chez le Roi de Manghalour.

Enſuite la Statuë du Soleil fut aportée dans la ſalle, les Prêtres qui la ſuivoient, chanterent une himne à la louange de ce bel Aſtre, après-quoi ils retournerent la replacer dans le Temple.

Toutes ces cérémonies achevées, le Roi fit paſſer dans ſon cabinet l'Ambaſſadeur : il lui demanda s'il avoit ordre d'emmener bientôt la Princeſſe, & s'il croïoit qu'elle fût heureuſe avec le Monarque des Indes.

Elle regnera ſur ſes Volontés, répondit l'Ambaſſadeur, auſſi ſouverainement que ſur ſes Peuples; il brûle pour elle de l'amour le plus tendre; & le Soleil que nous adorons, n'eſt pas plus néceſſaire à la conſervation de ſa vie, que la préſence de la belle Princeſſe.

Hélas ! répondit le Roi, elle ne lui paroîtra peut-être pas si aimable, quand il la verra.

C'est parce qu'il l'a vuë, reprit l'Ambassadeur, qu'il ressent pour elle une tendresse inexprimable : & pour vous expliquer l'énigme, que je n'ai plus le courage de vous taire ; aprenez, Seigneur, que je suis moi-même l'Empereur des Indes, qui d'abord sous les habits d'un simple Derviche, & maintenant sous le personnage d'un Ambassadeur .....

Le Roi s'éveilla, & comme il fut frapé, en ouvrant les yeux, du même objet qu'il venoit de voir en songe, il ne s'aperçut point qu'il avoit rêvé, & continuant la conversation : O grand Empereur, dit-il au Derviche, je manquerois à l'amitié que je dois à ma fille, & je me rendrois indigne de tes graces, si je retardois d'un moment son bonheur & le tien.

Bulbul, que la Reine avoit apellée pendant le petit ſomme que le Roi avoit fait, étoit-là preſente, qui doutoit point que ſon pere ne fût dans le délire d'une groſſe fiévre. Il lui fit ſigne d'aprocher, lui prit une main, la mit dans celle du Derviche, & leur dit : Daigne le Ciel répandre ſur vos Majeſtez ſes bénédictions les plus abondantes, & vous donner une poſtérité nombreuſe qui régne avec gloire juſqu'à la fin des ſiécles.

Bulbul & la Reine ſa mere prirent ceci pour un ſonge ; mais le Derviche, ou plutôt Zanguebur Empereur de la Chine (car c'étoit lui-même) leur fit connoître la vérité de ce prodige, par d'autres merveilles qu'il opéra, & en les initiant l'une & l'autre dans les profonds miſteres de la Cabale, qu'il poſſedoit au plus haut dégré.

Coimme il excelloit dans l'Astrologe Judiciaire, il avoit connu, par ses observations sur le thême de sa nativité, le progrès & les circonstances de toute cette avanture; de sorte que réglant ses desseins & sa conduite sur ses infaillibles pronostics, il avoit donné ordre, en partant de ses Etats, qu'une troupe nombreuse & choisie des personnes les plus qualifiées de son Empire, se mît en marche à certain jour & heure, & le vint joindre à Manghalour.

Il avoit si bien jugé du favorable aspect des Planetes, & de la bénignité de leurs influences sur ses projets, que ce cortege magnifique arriva dans le Palais du Roi au réveil de ce Prince, & que la nouvelle en fut portée au cabinet de Sa Majesté, dans l'instant même que le mariage venoit de se conclure.

Ceci parut d'abord n'être qu'un

ſonge ; mais les Reines coururent aux fenêtres de la ſalle d'audience qui donnoient ſur les cours & les avenuës, & elles virent une grande ſuite de Gens de guerre & de Dames à cheval, tous en bon ordre & richement vétus. L'Empereur & le Roi ſortirent auſſi du cabinet, d'un pas meſuré & d'un air grave, mais qui n'enveloppoit pas moins de curioſité que la précipitation des Reines en montroit. Les deux Monarques ſe placerent ſur un balcon.

Quand les Indiens aperçurent leur Empereur fils du Soleil, ils ſe proſternerent le viſage ſur le ſable ; & deux mille inſtrumens de guerre firent retentir la Ville, les montagnes & les vallées d'un bruit mâle & vigoureux, qui, comme le tonnerre, exaltoit la puiſſance ſouveraine.

Sa Majeſté Indienne étendit le bras, & d'abord un profond ſilen-

ce régna. Je vous permets, dit-il, s'adressant à ses heureux esclaves, de lever les yeux sur l'Imperatrice auguste que je vous donne.

Ils s'assirent sur leurs talons, la considérerent, & chacun transporté d'admiration, s'écria : » la » Nature n'a jamais rien formé de » si beau, ceci n'est qu'un songe.

Tous les Seigneurs & les Dames de l'un & l'autre Empire, furent admis à baiser la robe de Bulbul, ce qui dura jusqu'au soir.

Le lendemain, les Astrologues observerent l'heure & le moment heureux, & vouloient qu'on différât les nôces jusqu'à la huitaine, où la domination des Planetes promettoit de grandes choses aux deux époux. Mais l'Empereur, sans se donner la peine de confondre leur ignorance, qu'il trouvoit aparente, dit que l'instant present étoit le plus favorable; & qu'après tout, suposé qu'un re-

tard de huit jours dût lui procurer de nouvelles couronnes, & une vie de neuf ſiécles, la Fortune & les Dieux ne le dédommageroient point par de ſi grands bienfaits, d'un bonheur plus doux qu'il faudroit differer.

Tout de ſuite, il fit venir les Gens de la Loi, qui écrivirent le contrat de mariage. Les Prêtres du Soleil aſpergérent le lit nuptial avec des quinteſſences d'or, de perles & de parfums.

Tandis-que, dans le ſecret de la ſolitude, s'achevoient les agréables deſtinées de Bulbul, on couvrit les tables pour les Grands de l'Inde & de Manghalour, & l'on en dreſſa dans toutes les rues pour le Peuple.

Les vins exquis, & les liqueurs couloient avec une abondance intariſſable ; on ne voïoit que troupes de Bourgeois aſſis en cercle, qui dans les tranſports d'une joie

mettre à couvert de mon indignation, qui ne les poursuit point : je vai, ma charmante Bulbul, sans que vous bougiez de votre place, vous donner le plaisir de voir leur embarras, & la suite d'une avanture assés mortifiante que je leur prépare.

Prenez ce miroir, ajouta l'Empereur, il a été fabriqué par un savant Cabaliste; qui, par de puissantes conjurations, y a renfermé l'ingénieuse propriété de représenter, en prononçant certaine oraison, les personnes les plus éloignées & les plus cachées, dont on a intérêt de suivre les démarches, & de connoître les actions les plus secretes. Fixez vos yeux sur cette glace magique, vous y démêlerez distinctement les objets, & moi je vous expliquerai l'histoire, à mesure que les faits se produiront .... Rien ne commence encore, & j'ai le tems de vous dire pour l'intelligence de ce que vous allez

voir, que par la force d'un talisman, j'ai rendu ces trois jeunes Fous éperdument amoureux d'une très-jolie Montagnarde, qui a résolu de les rendre la risée de tout le hameau.

Hier, se cachant les uns des autres, ils lui firent leur déclaration d'amour ; & elle leur donna, à chacun en particulier, un rendez-vous pour aujourd'hui, dans trois différens endroits d'un bosquet, où elle ira leur parler tour à tour ..... Ouvrez le miroir ...... Ils sont déja placés, & je la vois qui arrive.

Elle aborde Masoud, & lui dit : j'ai fait mes réfléxions, je te trouve aimable ; mais comme je ne te connois point, il me faut une preuve de ta complaisance, qui me persuade ta sincérité & ton courage : car je veux un Amant qui ne craigne rien dans le monde, que me déplaire. Tu vois,

au bout de cette allée ſombre ; une tombe, elle eſt vuide ; j'exige que ce ſoir ſur les neuf heures, tu ailles t'y coucher tout de ton long, je m'y rendrai ſeule, je te le jure par le Soleil, & ſi je t'y trouve mon cœur eſt à toi.

Maſoud ſe ſoumet avec joie à une épreuve ſi légére, qui doit être paiée de la plus agréable récompenſe ; il donne ſa parole, ils ſe touchent dans la main, elle le congédie, il s'en retourne.

Elle va joindre Atabek, & l'abordant d'un air gracieux : je ne veux, lui dit-elle, ni des bijoux, ni de l'or que tu m'offris hier je n'ai point l'ame intéreſſée ; ſi je les reçevois aujourd'hui, je ſens que je te les donnerois demain : je ne veux donc point te vendre mon cœur, je te le donne, & ne te demande qu'une petite marque de complaiſance, qui me prouvera que j'ai ſur toi quelque empire,

ce qu'il eſt bien raiſonnable que je connoîſſe, il ne s'agit que d'une bagatelle.

Dans une tombe, que tu verras à main droite à deux cens pas d'ici, on doit mettre ce ſoir, ſur les neuf heures & demie, le corps d'un de mes parens qui eſt mort la nuit paſſée: comme cette tombe n'eſt point couverte, & ne le ſera que demain, je crains que quelque impie ne ſouille la ſépulture; ainſi je te prie de venir à dix heures préciſes, vétu en Ange de lumiére, une torche ardente à la main, t'aſſeoir au pié du tombeau, afin d'effraïer ceux qui auroient conçu le deſſein criminel de dépouiller le cadavre de ſes ornemens: je viendrai ſeule te tenir compagnie, & quand l'aurore chaſſera les ténébres, je la rendrai témoin de mon amour & de ma reconnoiſſance.

Atabek jure par les cent quatre

vingt mille Prophêtes, qu'il veillera si exactement le mort, qu'aucune créature vivante n'en aprochera. Impatient de voir arriver la nuit, à laquelle un si beau jour doit succéder, il se retire pour préparer son déguisement.

La belle Villageoise va trouver Hisir ..... elle lui tend la main, & lui dit : je vous ai peut-être fait un peu attendre, mais consolez-vous ; car s'il est vrai que vous m'aimiez, je vous aporte de bonnes nouvelles ; les voici. Je ne résisterai point à toute la vivacité de votre amour si vous me rendez un service peu considérable que je vous demande. Des voisins insolens viennent de mettre un de leurs proches dans un tombeau qui apartient à ma famille ; j'ai résolu de tout tenter, de tout sacrifier, pour faire enlever ce mort, ce qu'il vous seroit facile d'exécuter, car il n'y aura que des enfans

qui le garderont cette nuit ; & pour les écarter, il ne faudroit que vous barbouiller le viſage, vous rendre auſſi laid que vous êtes beau, vous traveſtir enfin comme l'Ange noir. Si vous enlevez ce corps de là ſépulture de mes ancêtres, & que vous le jettiez en-bas, il n'y a rien que ne puiſſiez attendre d'une fille reconnoiſſante, & qui vous aime. Au-reſte, l'entrepriſe eſt facile ; car n'arrivant ſur le lieu qu'à dix heures & demie, vous n'y trouverez que trois ou quatre petits garçons, qui prendront bientôt la fuite.

Hiſir fort amoureux, & naturellement avanturier, ſe charge avec joie de la commiſſion ; il ſe fait montrer de loin le tombeau, & court chez lui préparer la ſcêne diabolique qui doit lui ouvrir le Paradis de Mahomet.

Bulbul ne vit plus rien dans le miroir ; mais comme elle s'en étoit

beaucoup divertie, & qu'elle atendoit avec impatience le denoûment de la farce, elle le reprit avant neuf heures, & bientôt le dernier acte commença.

Masoud arrive une lanterne à la main, il fait sa ronde autour du tombeau, visite exactement tous les endroits où l'on pourroit se cacher pour lui faire piece, ensuite il s'enveloppe d'un suaire, & s'empare de son gîte aussi tristement qu'eut fait le mort qu'il va représenter.

Une demi-heure après paroît Atabek, couvert d'une longue robe de toile d'argent, qui brille à la lueur d'un flambeau de cire blanche, & le visage enveloppé jusqu'aux yeux d'une mousseline.

A-peine est-il assis au pié du sépulcre, que l'Ange noir aproche. Le brave Hisir, chargé de ce rôle, ne s'étonne point de ce qu'il voit; & croïant n'avoir à vaincre qu'un foible enfant, il s'élance sur

ſe tombeau pour ſaiſir ſa proie. L'Ange de lumiére lui réſiſte, & lui brûle une fauſſe barbe qui lui tombe juſqu'à la ceinture; celui-ci ſe défend avec vigueur, & briſe ſa torche allumée ſur la tête de l'autre.

Le mort effraïé de ce combat, croit que ſon bon Ange & le Diable diſputent à qui l'emportera; il ſort de ſa biére, & ſe met à courir de toutes ſes forces.

Les deux braves qui ſe tiennent au collet, qui s'égratignent & ſe mordent, s'épouvantent de la réſurrection du mort, ils ſe ſéparent, & fuient comme des éclairs chacun de ſon côté.

Bulbul rît beaucoup de cette avanture, & pour en perpétuer la mémoire, elle en fit traiter le ſujet en Comédie. Le Poëte qu'elle chargea de cet ouvrage, lui donna un tour très-agréable; & l'Empereur prit tant de plaiſir à la lec-

ture de la piéce qu'il voulut que les Comédiens la joüassent.

Bulbul, qui avoit l'imagination vive & gaïe, lui proposa de faire amener à la Cour l'Espiégle montagnarde & ses trois Amans, & de leur faire voir la prémiére représentation. L'idée plût à l'Empereur, ses ordres furent expédiez sur le champ, & on alla se saisir d'eux dans leur retraite, mais séparément, c'est-à-dire, qu'on les arrêta l'un après l'autre sans qu'ils se doutâssent qu'on se fût assuré de tous quatre. On leur fit prendre des routes différentes, pour qu'ils ne se rencontrâssent point; & les gens chargez de les conduire, leur donnérent les marques les plus consolantes de respect & d'attention.

On dit à Mirza, c'est le nom de la fille, que Bulbul aïant oüi parler de sa beauté, de son esprit & de sa sagesse, la vouloit au nombre de ses femmes.

On

On assura les trois jeunes hommes, que le Monarque Indien ne méditoit d'autre vangeance, que de les faire rougir de leur injustice passée, par un entier oubli de leur faute.

Ils arrivérent à Manghalour, & furent logez ce soir-là dans le Palais du Prince, chacun séparément. L'Empereur leur envoïa des vestes d'honneur, les reçut l'un après l'autre à son audience, & leur tint à chacun en particulier ce même discours.

Un Roi qui pardonne, s'ouvre un chemin spacieux à la miséricorde du Très-Haut. Je ne me souviens plus de l'injure que tu m'as fait, & pour signe de ma clémence, mange & dors en paix, pendant trois jours, sous les riches lambris de mon Serrail de Félicité.

Bulbul, charmée de la jolie figure de Mirza, de sa taille haute

& legére, de sa phisionomie éveillée, mais sage, lui fit un açueil très-gracieux, & s'entretint avec elle plus d'une heure, avec cette familiarité douce qui délasse les Maîtres du Monde d'une grandeur embarassante. Et elle eut attention, de ne lui parler de rien qui eut raport à l'avanture du tombeau.

Les Comédiens, qui avoient déja répété plusieurs fois la piéce nouvelle, en donnérent le lendemain la prémiere représentation à leurs Majestez.

On fit prendre ce jour-là, comme par honneur, à Mirza & à ses trois Amans, des habits & des coëffures à la mode de l'Inde, qui les rendirent tout-à-fait méconnoissables; & l'on porta ceux qu'ils venoient de quiter, aux Acteurs qui les mirent pour jouer la piéce.

Quand l'heure du spéctacle fut venuë, leurs Majestez se rendi-

rent dans la salle. On avoit mis les trois Amoureux sur des bancs éloignez les uns des autres ; & Mirza qui suivit Bulbul, eut place à ses piez sur un carreau de drap d'or.

Enfin on leva la toile. Le Théatre représentoit un Bosquet, & dans l'enfoncement un Tombeau tout semblable à celui où nos jeunes Galans avoient donné des preuves si ridicules de leur passion amoureuse.

Une jolie Actrice, vétuë des habits de Mirza, ouvrit la scêne, & chanta des couplets folâtres, en veillant sur son troupeau qui paissoit-là autour. Sa chanson finie, Atabek paroît : qui pour lui persuader sa flâme, dit mille extravagances, dont la Belle badine avec esprit. Ainsi se succédent les tentatives comiques de Hisir & de Masoud ; leurs paroles, les moindres circonstances de l'avan-

ture, tout est rendu avec plus d'exactitude qu'un miroir ne réfléchit les objets.

Enfin, on arrive au dénoûment. Les deux Anges & le Corps mort font si bien leurs rôles, que chacun des trois Originaux présens croit voir jouer la Comédie aux deux autres, & à la jouer lui-même; ou que des Magiciens qui leur en veulent, se divertissent à les contrefaire, & à publier leur honte.

Mais Mirza, loin de se déconcerter, prit tant de plaisir à voir galopper le Cadavre, l'Ange de lumiére & le Diable, que sans se contraindre pour la compagnie, elle rît de toutes ses forces les poings sur les côtez; ce qui excita leurs Majestez & toute la Cour, à rire d'aussi bon cœur qu'elle.

Les deux Rois & les deux Reines, au sortir de la Comédie, entrérent dans la salle des festins où on leur servit des rafraîchissemens.

Bulbul avoit imaginé, pour se donner une nouvelle scêne, que l'on fît mettre sur table quatre corbeilles de fruits en piramide, qui seroient portées par Mirza & ses Amans, que l'on feroit entrer en même tems par les quatre portes de la salle; afin que se retrouvant près les uns des autres, sans s'être encore aperçus, cela produisit une reconnoissance comique.

On executa ses ordres à merveille: quatre Echansons marchant d'un pas grave devant eux arrivérent aux coins de la table, ou faisant place aux porteurs des corbeilles, ceux-ci les posérent avec grande attention; après-quoi se baissant avec respect ils firent une profonde révérence.

Mirza, qui fut la premiére à lever la tête, les reconnut, & fit un grand éclat de rire: ceux-ci se reconnoissant à leur tour, furent effraïez du prodige, & se croïant

dans le Palais enchanté de quelque Magicien, se troublérent & s'enfuirent.

Mirza se frottant les yeux: dit: » Si je dors actuellement, il » faut avouer que je fais un beau » songe.

Je ne raporterai rien davantage des fabuleuses Annales de ce Païs-là, quoiqu'elles m'ayent paru assez amusantes à lire. Ce qu'on vient de voir, conduit à penser que Zanguébur, Derviche apostat, & qui adoroit le Soleil, fut en grande vénération dans le Païs; & que ce Docteur contemplatif, pour régner sur ces Peuples, leur inspira des idées singuliéres, douces, voluptueuses, qui lui gagnérent leur amitié, & leur fit embrasser le culte commode, la croïance paisible qui subsiste chez eux depuis plusieurs siécles.

Nous vîmes encore des choses merveilleuses dans plusieurs gor-

gès des montagnes, mais je ne m'amuserai point à les décrire; & je reprens le récit de mes avantures, dont le dénoûment imprévu n'a pas moins l'air d'un songe, que tout ce que je viens de raconter.

Le Duc Umbert, qui depuis quatre jours tenoit l'Assemblée du Champ de Mars, y mourut subitement; & le Courier qui nous aporta cette fâcheuse nouvelle, nous aprit que d'une voix unanime on avoit élu & couronné Susanne.

Saphire pleura amérement la mort du Duc. Quelle perte pour nous! s'écria-t'elle; il nous chérissoit comme ses enfans, je l'aimois, je le respectois comme un pere. Ah, Frédéric! plus j'y pense, plus je me trouve malheureuse, & je prévois d'étranges révolutions dans notre fortune.

Ces derniers mots me firent

connoître que ce qui aigrissoit davantage sa douleur, étoit de voir le sceptre entre les mains de Susanne, qu'elle regardoit comme une rivale offensée. Comme je ne pensois point les mêmes choses, je marquai à Saphire un empressement très-vif d'aller rendre mes hommages à notre nouvelle Souveraine. Nous partîmes : mais malgré mon empressement, nous fûmes contraints de nous arrêter à Kalhat, petite Ville sur notre route, où l'avanture que voici nous retint trois jours.

Un Marchand Ghèbre vint me voir à notre arrivée, & m'ayant demandé une audience particuliére, il me dit qu'une jeune Dame lui avoit emprunté l'année derniere mille sequins, & que pour nantissement de la somme, elle lui avoit laissé des pierreries dans un petit coffret; qu'après les avoir reconnues pour fines, & d'une

valeur bien au-dessus du prêt, elle y avoit mis son sçeau, avec promesse de venir les retirer au plus tard dans un mois. Que plus de dix s'étant écoulez sans la revoir, il fit part de son inquiétude à un ami, homme de bon sens & d'expérience, qui lui demanda à voir le dépôt; que sur le champ ils rompirent le cachet, mais qu'au lieu de diamans ils n'avoient trouvé que des bagatelles qui ne valoient pas trente aspres.

A ces mots le Marchand versa des larmes, & me parut pénétré de la plus vive douleur. Ma trop grande facilité, me dit-il, cause ma ruine entière; & ce qu'il y a de plus insuportable dans ma disgrace, c'est que je ne connois point la Femme scélérate qui m'a fait ce vol, je ne l'ai vue que cette fois-là, & je ne sai ni son nom ni sa demeure. Dans une extrêmité si cruelle, j'ai recours à vous,

Seigneur Frédéric, pour obtenir du Sénat une permiſſion de viſiter toutes les maiſons de la Ville, pour y découvrir la déteſtable Créature qui m'a enlevé mon bien, reprendre ce que l'on pourra en recouvrer, & la livrer enſuite à la Juſtice.

Je conſolai ce jeune homme le mieux qu'il me fut poſſible, & j'adoucis par toutes les politeſſes imaginables le refus que je fis de ſolliciter un pareil ordre, qui alloit à troubler le repos & la paix domeſtique des plus honnêtes gens de la Ville.

Saphire, qui nous écoutoit attentivement, prit la parole, & s'adreſſant au Marchand. Vous me faites pitié, lui dit-elle, & j'imagine un moyen très-propre à découvrir la perſonne que vous cherchez. Retournez de ce pas chez vous, & d'abord qu'il ſera nuit, enlevez ſécrétement vos plus

belles marchandises, arrachez quelques planches de votre boutique, & demain à la pointe du jour assemblez par vos cris tout le voisinage ; dites que l'on a crocheté votre magasin, & enlevé ce qu'il y avoit de plus riche, entr'autres choses un petit coffre qui renfermoit un dépôt de pierreries de grand prix, & que l'on doit bientôt vous redemander : allez, & je ne doute point que vous n'ayez dans peu des nouvelles de la Voleuse.

Le Marchand suivit de point en point le conseil de Saphire : il persuada si bien le voisinage & les passans qu'on l'avoit volé, qu'en peu d'heures le bruit de ce fâcheux accident se répandit dans toute la Ville.

L'Escamoteuse qui avoit substitué les faux diamans aux véritables, ne fut pas des derniéres à aprendre cette nouvelle. Bon, dit-elle, voici une occasion favorable de faire ressource. Je vai ra-

porter au Marchand les mille sequins qu'il m'a prêtez, & lui demander les pierreries que je lui ai laissées en nantissement sous mon cachet ; & s'il est vrai qu'on lui ait dérobé le dépôt, je lui en ferai payer la valeur jusqu'au dernier sou. Elle atendit encore prudemment, que le bruit qui couroit se confirmât ; & voïant qu'il étoit reçu du Public comme certain, elle alla chez le Marchand. Celui-ci la reconnut d'abord, & en ressentit toute la joïe imaginable ; mais affectant la tristesse que sa situation aparente exigeoit : Vous venez, Madame, lui dit-il, me redemander un dépôt que des Voleurs m'ont dérobé cette nuit avec mes autres effets les plus précieux ; je suis hors d'état de vous en restituer la valeur entiere, mais je vous abandonne tout ce qui me reste de marchandises ; persuadé qu'exécutant de ma part tout

ce que je puis faire, vous donnerez de la vôtre des preuves de générosité, en me remettant une partie de ma dette.

Je suis très-touchée, répondit la Dame, du malheur qui vous est arrivé, plus encore de l'impuissance où je me trouve de vous faire la moindre grace : mes pierreries valoient trois mille sequins, rendez-les moi, ou me comptez cette somme à l'amiable ; car ce ne sera qu'à regret que je vous traduirai en Justice.

Le Marchand se récria bien haut sur la dureté de sa Créanciere, la dispute attira plusieurs personnes dans la boutique, qui s'entremirent en vain de pacifier le different, & de porter la Dame à faire une remise : tout ce que l'on put obtenir, fût qu'elle s'en rapporteroit à la décision du Seigneur Frédéric, qui ne connoissant point les Parties, ne pouvoit être suspect à l'une ni à l'autre.

Ils vinrent donc me trouver. Le Marchand entra le premier, nous rendit compte de tout ce qui s'étoit passé; sur quoi Saphire lui ordonna d'aller chercher le petit coffre que la Dame lui avoit remis en nantissement, & de se tenir dans l'antichambre jusqu'à ce qu'on le fit apeller.

La Dame parut à son tour, nous la fimes asseoir sur notre sopha, & nous lui donnâmes toutes les autres marques de considération qui anoncent la bienveillance & la faveur. Charmée de nos manieres, elle ne douta point du gain de sa cause, & se mit peu en peine d'en colorer l'injustice par le tour & l'arrangement du discours. Elle exagéra la perte de ses pierreries, & après avoir insinué que le Marchand les avoit venduës, & supposoit qu'on les lui eût volées, elle demanda qu'il fût condamné à lui en restituer le

prix. Saphire, qui vouloit démasquer toute l'impudence & la scélératesse de cette Femme, feignit de la plaindre; & lui représenta seulement, que ce seroit une action bien louable à elle de remettre une partie de la somme: Elle fut inflexible. Alors je fis apeller le Marchand, qui vint en courant, & se mit à crier, tenant le petit coffre à la main: Bonne nouvelle, voici les pierreries retrouvées!

La Dame, à la vuë de ce témoin irréprochable de son crime, se troubla, & se jettant aux genoux du Marchand, elle lui presenta les mille sequins qu'il lui avoit prêtés, & lui en promit encore mille pour qu'il ne la mît point entre les mains de la Justice.

Le jeune homme prit l'argent qui lui étoit dû, rejetta l'offre qu'elle lui faisoit de mille autres sequins, & lui dit: Je ne vends

point les graces que je fais : vas, malheureuse ! je te pardonne, que mon exemple t'instruise.

La pénétration de Saphire charma tout le Peuple de Kalhat, & le lendemain lorsque nous partîmes, elle trouva sur son passage une infinité de gens aussi empressez de la voir, que si elle eût été la Souveraine.

Je doute, lui dis-je, que la nouvelle Duchesse fût plus acueillie que vous l'êtes.

Ceci, répondit-elle, est plus flâteur que l'apareil d'une Entrée ; & j'avouë que je me sens bien fiére de joüir d'un triomphe qui n'est pas de commande...... Et qui chagrinera Susanne, ajoutai-je en riant ; car je ne voudrois pas jurer qu'elle n'en eût du dépit, & que sa jalousie ne vous donnât du plaisir.

Si elle s'afflige, reprit Saphire, de me voir lui disputer l'estime

publique, elle doit compter ſur du chagrin pour tout le tems de ma vie.

Je changeai de converſation, dans la crainte de mettre Saphire en vivacité, & qu'aprochant comme nous faiſions de Manghalour, elle n'eût pas le loiſir de compoſer ſon extérieur autant qu'il le faloit, pour ſe preſenter à la Ducheſſe & la féliciter.

Nous arrivâmes de bonne heure, & nous deſcendîmes au Palais, où nous avions notre logement. La Ducheſſe nous reçut avec des diſtinctions particulieres : nous nous mîmes en devoir de lui baiſer le bas de la robe ſuivant la coutume, mais elle ne voulut pas le ſouffrir. Je renoncerois, dit-elle, au rang ſuprême, s'il aſſujettiſſoit mes amis à des reſpects qui offenſent l'amitié.

Je ſortis de ſon audience, charmé d'elle. Saphire, au contraire,

me parut extrêmement inquiéte & rêveuse ; je lui en fis la guerre , & elle me dit :

La bonne reception que vous a fait la Duchesse vous enchante ; moi , je n'y trouve que des sujets de m'alarmer : je vous le répeterai sans cesse , elle ne vous pardonnera jamais de m'avoir épousée. Car que croïez-vous que signifie la joïe qui étinceloit dans ses yeux ? l'avez-vous prise pour une marque de bienveillance ? Non , ce n'est point cela : elle se félicitoit en elle-même , de nous voir ramper sur les marches du Trône où elle est assise.

J'essaïai inutilement de faire revenir Saphire d'une prévention qui me paroissoit si injuste ; il ne me fut pas possible de dissiper ses alarmes & ses soupçons , mais elle se conduisit avec beaucoup de sagesse & de prudence.

Ne craignez pas , me dit-elle ,

qu'il tranſpire jamais rien de ma défiance ; je veux embaraſſer la Ducheſſe, & me ménager avec elle de maniére que ne lui donnant aucun lieu de ſe plaindre, elle atende long-tems une occaſion de ſatisfaire ſa haine, & ce ſera une vengeance aſſez douce pour moi ; car l'envie de me perdre lui donnera plus de tourmens, qu'à moi le ſoin de me conſerver.

Nous paſſâmes quelques mois à la Cour, où la Ducheſſe continua de nous traiter avec diſtinction : elle me donna même une nouvelle preuve de ſa confiance ; car aiant eu avis qu'un Navire batu de la tempête venoit d'échouer ſur nos côtes, elle réſolut de le faire radouber, d'établir un chantier pour en conſtruire d'autres, & m'envoïa des Patentes d'Amiral.

Saphire ne ſe rendit point encore à des preuves ſi éclatantes

d'estime & de faveur, je ne pouvois me consoler de son injustice; rebuté de la combattre sans fruit, je la lui reprochai assez vivement: je lui dis que Susanne n'étoit pas moins notre amie sur le Trône, qu'elle l'avoit été dans les tems de nos communs malheurs, qu'il n'y avoit qu'un peu plus de réserve qu'exigeoit d'elle sa dignité.

Cet air reservé, repliqua Saphire, ce sombre majestueux dont la Duchesse ce décore & que vous trouvez si séant, n'est qu'une colére artificieuse qui se voile pour ma perte & pour la vôtre; vos Patentes d'Amiral, & toutes les autres graces qu'elle s'aviseroit de vous faire, ne me rassureront jamais.

Je fis vœu, dès ce moment-là, d'abandonner Saphire à son invincible opiniâtreté.

Je reçus des ordres de la Duchesse pour la construction des Navires;

nous prîmes congé d'elle, & nous allâmes nous établir sous la colonnade, où je fis élever un petit bâtiment de charpente pour avoir un peu mes aises, tandis-que je conduirois les travaux de la Marine, qui devoient être d'une longue durée.

Le Vaisseau échoué étoit médiocrement endommagé ; nous l'eûmes bientôt mis en état, avec l'aide de deux Officiers & de soixante Matelots Hollandois, dont l'Equipage étoit composé.

La Duchesse m'avoit ordonné de mettre tout le canon de ce petit Navire dans les deux Fortins que j'avois fait construire sur les bords de la Mer, lorsque les Mahométans y firent descente, & d'y établir une garnison de quatre cens hommes qu'elle envoïa de Manghalour.

Tout cela exécuté, trois *Sénateurs* vinrent me trouver de la part de la Sérénissime Duchesse, me

donnérent une cassette où l'on me fit voir quatre mille piéces d'or dont elle me gratifioit; ensuite ils me signifiérent que j'eûsse à m'embarquer sur le champ avec Saphire, pour ne rentrer jamais ni l'un ni l'autre dans l'Ile.

On donna aux Hollandois tous les vivres qu'ils demandérent, mille piéces d'or pour leurs canons, on leur laissa leurs fusils & leur poudre. Ensuite on nous conduisit à bord dans la chaloupe, Saphire & moi; & quatre volées qu'on tira des deux Forts, nous avertirent de metre à la voile, ce que nous fîmes.

Le reste de mon Histoire fourniroit un volume très-agréable, si un meilleur Ecrivain que moi daignoit extraire mon Journal.

Falsi sub cortice verum.

FIN.

